JEAN PORTAIL

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS



FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

Contes et Légendes de l'Égypte ancienne, par M. DIVIN.
Contes et Légendes de Babylone et de Perse, par Pierre GRIMAL.
Épisodes et Récits bibliques, par G. VALLEREY.
Récits tirés de l'histoire de Byzance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes mythologiques, par E. GENEST.
Légendes du Monde grec et barbare, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire grecque, par M. DESMURGER.
Contes et Légendes du Temps d'Alexandre, par Pierre GRIMAL.
Contes et Récits tirés de l'Iliade et de l'Odyssée, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre grec, par G. CHANDON.
Contes et Récits tirés de l'Énéide, par G. CHANDON.
Contes et Légendes de la Naissance de Rome, par L. ORVIETO.
Récits tirés de l'Histoire de Rome, par J. DEFRASNE.

HISTOIRE

Contes et Légendes des Croisades, par M. TOUSSAINT-SAMAT.
Contes et Légendes du Moyen Age, par Marcelle et Georges HUISMAN.
Épisodes et Récits de la Renaissance, par Jean DEFRASNE.
Contes et Légendes du Grand-Siècle, par QUINEL et de MONTGON.
Récits et Épisodes de la Révolution française, par M. et G. HUISMAN.

PROVINCES DE FRANCE

Contes et Légendes d'Alsace, par E. HINZELIN.
Contes et Légendes d'Auvergne, par Jacques LEVRON.
Contes et Légendes du Pays Basque, par R. THOMASSET.
Contes et Légendes de Bourgogne, par PERRON-LOUIS.
Contes et Légendes de Bretagne, par J. DORSAY.
Contes et Légendes de Corse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes du Dauphiné, par Luce BOSQUET.
Contes et Légendes de Franche-Comté, par J. DEFRASNE.
Contes et Légendes de Gascogne, par F. PEZARD.
Contes et Légendes du Languedoc, par M. BARRAL et CAMPROUX.
Contes et Légendes de Normandie, par Ph. LANNION.
Contes et Légendes de Paris et de Montmartre, par QUINEL et de MONTGON.
Contes et Légendes du Pays Niçois, par Jean PORTAIL.
Contes et Légendes de Picardie, par CHASSAIGNON
Contes et Légendes de Provence, par M. PEZARD.
Contes et Légendes de Savoie, par Jean PORTAIL.

(suite page 254).

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DU PAYS NIÇOIS

PAR

JEAN PORTAIL

ILLUSTRATIONS DE GILLES VALDÈS

FERNAND NATHAN, ÉDITEUR - PARIS

18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE, 18 (VIe)

281 141

Pour mes si chéris petits-neveux,
François et Bertrand Couton-Mazet,
ces contes de leur pays niçois.

J. P.

La Chèvre d'Or
(En manière de prologue)

J'ai rencontré la Chèvre d'Or !

Vous avez entendu parler de la Chèvre d'Or des montagnes de Provence ?

Deux grands écrivains, Mistral, Paul Arène, l'ont beaucoup connue et le premier nous a laissé une précise description de la fantastique cabrette que nul ne paît ni ne trait.

Ce sont ses sabots et ses cornes qui sont en or. Son poil est à peu près comme le poil de n'importe laquelle de ses congénères, sauf qu'il tire sur le roux.

Ah ! Plus d'un a voulu l'attraper ! Des cornes d'or ! Des sabots d'or ! Vous vous rendez compte !

Des gens risqueraient leur vie pour lui voler ses richesses ! Et il y a les savants qui voudraient l'examiner de près. Il y a les naturalistes qui voudraient tous la couper menu sur leur vilaine table de dissection !

Seulement, elle est méfiante, elle est rapide, et elle est fée ! Avant que son pourchasseur n'ait esquissé le moindre mouvement, elle est déjà loin, et si vite que l'homme aux aguets se demande s'il n'a pas rêvé ! A moins que, pour preuve de sa réalité, ses sabots n'aient laissé quelques paillettes de leur précieux métal sur le roc qu'elle a griffé dans sa fuite.

Où se réfugie-t-elle ? Chacun a son idée, là-dessus. Mistral pense qu'elle a élu domicile sous le Roc de Baus-Manière. D'autres disent qu'elle se cache du côté d'Eze. Il y en a qui jurent l'avoir vue se glisser dans le mausolée de Saint-Rémy. Tandis que, par ailleurs, on la revendique à qui mieux mieux !

Pour tout compliquer, quelques-uns affirment qu'elle peut se trouver, à la même minute, en plusieurs endroits différents ! Elle aurait donc ce que l'on appelle le don d'ubiquité ?

Ah ! L'on en raconte à son sujet !

On va même jusqu'à dire qu'elle brouta l'herbe du Paradis terrestre !

Quoi qu'il en soit, une Chèvre parée d'or appartient sûrement aux hauts échelons de l'Administration des fées et celle-ci ne serait ni plus ni moins que souveraine gardienne du lieu, une sorte de conservatrice, si vous voulez. Il paraît qu'elle veille sur les vieux monuments, inspire les architectes modernes pour que leurs constructions s'harmonisent au paysage, punit les bâtisseurs de mauvais goût qui ne l'écoutent pas, en ordonnant à ses gnomes, sylphes, sirènes ou ondins d'attaquer l'édifice qui déshonore le panorama.

Mais je n'en finirais pas de vous rapporter tout ce qui se débite à propos de la Chèvre d'Or et il est temps que j'en vienne à notre rencontre.

Ce fut par une belle fin de journée de l'été dernier, sur les hauteurs du Cap Martin, à l'ombre du gigantesque olivier de quatre mille ans qui mérite bien son titre de « roi des oliviers ! »

Après tout, je ne connaissais la Chèvre d'Or que par ouï-dire ! Existait-elle vraiment ? N'était-elle pas une invention méridionale ? Une fantasmagorie de poète ? Un mirage ?

Et soudain... Je crus défaillir !

A travers de proches feuillages, je voyais une paire de cornes qui étincelaient ! Oh ! mais qui étincelaient, qui étincelaient comme l'or étincelle !

Je retins son souffle...

Les branches s'écartèrent. Une tête passa, une tête de chèvre, une tête de chèvre à cornes d'or ! Oui, mes amis ! Celle que j'évoquais un instant plus tôt, doutant presque de son existence, la Chèvre d'Or était là, devant moi, et elle me regardait de ses grands yeux couleur d'ambre ! Elle avait l'air surprise de mon immobilité. Qui donc étais-je, moi qui ne bondissais pas à sa poursuite ?

Je jugeai poli de me présenter, mais je le fis en remuant seulement les lèvres. J'avais si peur de l'effaroucher !

Elle avança un peu plus près, dodelinant de son menton barbu. J'avais l'impression d'être fouillée jusqu'à l'âme par son regard jaune.

Puis comme si elle eût reconnu en ma personne je ne sais quel signe mystérieux :

– Oui... Oui... Je vois ! fit-elle. Les animaux et les fées n'ont rien à redouter de toi...

Ainsi dit la Chèvre d'Or et jamais compliment ne me fut plus doux !

Maintenant, j'aurais pu, en étendant le bras, caresser son poil fauve, mais je craignais de lui sembler trop familière. Ce

Ce fut elle qui, sur mes genoux tremblants, appuya sa tête gracieuse. Alors j'osai toucher, de mes lèvres, le bout de ses cornes et j'osai l'interroger :

— Est-il vrai que vous régnez sur ces lieux, pour y maintenir la beauté ?

— Il est vrai. Et quand je ne serai plus, les hommes, en mal de progrès, s'en donneront à cœur joie, démolissant, industrialisant, domestiquant tout, jusqu'à l'indigo du ciel et de la mer, peut-être !

J'en eus le frisson tandis que mon regard embrassait le magnifique spectacle offert par le soleil qui semblait prêt à plonger dans une cuve d'or rouge, en fusion.

— Pourtant on assure que jamais ne vous mangera le loup ?

— Il est vrai, jamais ne me mangera le loup. Je ne peux mourir que de la main de l'homme. Un jour, une balle atteindra son but et arrêtera ma course. Il sera fier de lui, mon meurtrier !

A voix plus basse, elle murmura :

— Il aura tué la dernière fée visible !

Le cœur serré, entourant de mes bras le cou de ma nouvelle amie, je la suppliai de se protéger des méchants, mais ce fut avec une poignante lassitude qu'elle soupira :

— Je suis si vieille ! Et les souvenirs sont si lourds ! Pense que je fus créée au cinquième jour du monde et que, pour moi, passé et présent ne font qu'un !

—O fée ! Ne consentiriez vous pas à me parler de ces temps reculés ?

— J'exaucerai ton vœu car tu m'écoutes attentivement. Mes joyaux t'intéressent moins que tes songes. Aussi, puisque tu écris pour de jeunes êtres, encore à l'âge de la Poésie, je te dirai quelques-unes de ces histoires qui ſont rêver...

— O fée ! Parlez-moi, voulez-vous, du merveilleux coin de terre où nous sommes et qui représente une partie de votre empire !

— Soit ! Mais n'oublie pas que j'ai l'humeur et l'esprit capricieux. Tu auras à rédiger à ta manière ce que je te dirai en remontant aux confins du Passé.

Voici donc, mes chers petits amis, transcrit pour vous dans ces pages, ce que m'a confié, par un soir inoubliable, la Chèvre d'Or !

Nés du dieu Soleil



AVEZ-VOUS qu'il y a, au pays niçois, des gens qui descendent du dieu Soleil ? Quel ancêtre que celui-là ! Ah ! L'on conçoit qu'il favorise la contrée où les siens ont fait souche !

Mais je vais prendre du commencement : vous avez lu, dans votre mythologie, que Phaëton faillit mettre le feu à l'Univers en conduisant comme un fou le char de son père, le Soleil. Aussi, pourquoi le Soleil le lui avait-il confié ? Certains parents sont bien coupables ! Mais Phaëton eut le châtiment que méritait son équipée. Jupiter, maître des dieux, l'ayant touché de ses foudres, il chut au tréfonds de l'Eridan (Pô) et, de là, aux Enfers. Bien fait !

Quant à sa progéniture, elle perdit peu à peu de sa divinité, par des mariages mixtes, comme nous disons aujourd'hui. Dans la circonstance, je veux

parler du mariage d'un dieu et d'une mortelle, ou d'une déesse et d'un mortel.

Eh bien ! Plus ils s'éloignaient de leur origine, plus ils en étaient fiers !

La faute de Phaëton, malgré la condamnation à perpétuité qui s'ensuivit, cessait d'être une tare pour sa noble lignée ! « Tout ça, c'est du Passé ! – déclaraient-ils – c'est de l'Histoire ! » Dans l'incendiaire, ils ne voulaient voir que le dieu !

Son nom se transmettait, de génération en génération, aux aînés de la famille, précédant le nom de leur province ou de leur ville. Ainsi, pour ce jeune et valeureux général qui craquait d'orgueil à s'entendre appeler Phaëton de Thrace.

Las ! A la naissance de son propre fils aîné, Phaëton de Thrace guerroyait au loin. Sa femme, qui ne comptait pas de dieux dans sa parenté et qui avait eu les oreilles rebattues du fameux grand-père, osa rompre avec la tradition. Elle donna tout simplement à l'enfant le nom de Lygur. Au retour du général, elle prétendit que ce nom lui avait été dicté en songe par Mercure, commissionnaire des dieux, et que le message aurait même été complété par ces mots : « Et, de Lygur, viendra le nom d'un peuple ».

Était-elle sincère ? Cherchait-elle, pour amadouer son époux, à flatter son esprit guerrier ? Cela, nous ne le saurons jamais.

Les femmes se sont toujours montrées fort habiles à faire admettre leurs décisions.

Pour être juste, reconnaissons que la suite de l'histoire semblerait confirmer les déclarations de la jeune mère. A moins que sa prophétie n'eût déterminé l'avenir ? Vous le constaterez au cours de votre existence : certains événements ne se produiraient pas... s'ils n'avaient pas été prédits.

En effet, cette glorieuse perspective laissa rêveur Phaëton de Thrace.

Il voyait déjà le petit Lygur chef d'une nation nouvelle. L'éducation de l'enfant fut rude, sévère, virile, comme il convenait à l'égard d'un futur meneur de peuple. Il n'y avait pas de punitions trop dures pour le corriger des sottises de son âge.

Il tenait à peine debout sur ses petites jambes quand il reçut ses premiers soldats de plomb (ou de bois, on ne sait pas bien). Mais ce n'était pas pour s'amuser ! Tous les matins, un vieux capitaine venait lui apprendre à faire la guerre. Le vieux capitaine tirait de leur boîte les soldats de plomb (ou de bois) et, à genoux sur les dalles, malgré ses membres rhumatisants, il les alignait sous les yeux de son élève, passait à l'attaque, encerclait l'armée des soldats ennemis. On voyait qu'il avait fait ça toute sa vie ! Le petit, lui, restait tranquille un moment. Puis, tout à coup, du pied ou de la main, il mettait fin à la guerre, bousculant en même

temps les troupes du capitaine et les troupes de l'ennemi. Ou bien, quand son professeur d'art militaire, penché au-dessus de la bataille, se demandait quelle tactique serait la plus décisive, Lygur s'accrochait aux médailles qui lui recouvraient la poitrine et dont le tintinnabulement ravissait ses oreilles de bébé. Le brave retraité n'en assurait pas moins Phaëton de Thrace des dispositions étonnantes de son fils. De mauvaises langues dirent qu'il aurait été désolé de perdre son poste et de n'avoir plus de raison officielle de jouer avec les soldats de plomb du garçonnet.

Il est pourtant certain qu'à mesure qu'il avançait en âge, Lygur se révélait digne du prestigieux destin qui lui était promis. Courageux, robuste, adroit (on put se rendre compte qu'il était tout cela, le jour où, à peine sorti de l'enfance, il abattit, seul, un chacal furieux qui menaçait l'un de ses compagnons), il possédait, en outre, une sagesse qui manque trop souvent aux adultes.

Il n'eut pas la tête enflée quand, devenu bel adolescent, il fut informé, par son père, de ce que les dieux attendaient de lui ! Il n'y crut pas absolument, paraît-il. Mais, en fils respectueux, il ne se permit pas d'exprimer ses doutes et il résolut de se montrer digne des espoirs que sa venue au monde avait suscités, sans s'arrêter à peser le bien-fondé des espoirs en question.

Quant à son général de père, il se montrait nerveux. Lygur avait atteint ses quinze ans. N'était-il pas temps de partir à la découverte du pays auquel il donnerait son nom ?

Or, une nuit qu'il y pensait comme on pense, la nuit, à ce qui vous préoccupe... il vit surgir, à deux pas de sa couche, le grand aïeul, l'incendiaire, et (je vous le donne en mille !) dans le char du Soleil !

– Voulez-vous laissez ça ! crut-il crier, oublieux de toute révérence envers le dangereux cocher. Au vrai, sa gorge contractée ne laissait passer aucun son.

Et l'autre souriait, inconscient !

Comment s'était-il échappé ? Comment avait-il pu reprendre en mains les fameux coursiers ?

Phaëton de Thrace n'eut pas à formuler la question que parut deviner son étrange visiteur. Phaëton Ier s'expliqua :

– Jupiter me laisse faire quand il se sent las de la sottise et des fautes des hommes.

– Il vous laisse faire ? parvint à articuler son très arrière-petit-fils.

– Oh ! J'ai pris des leçons de conduite ! Comme tous les bons cochers, je suis prudent maintenant.

– Oui ! Oui ! fit le général, peu convaincu. On dit ça ! Jusqu'au jour où, grisé par la vitesse, on se croit tout permis ! Qu'adviendrait-il de notre

pauvre monde si vous alliez vous cogner sur les astres ?

– Il arriverait qu'un gigantesque brasier détruirait l'univers, répondit sans s'émouvoir Phaëton Ier. Quand il se serait éteint, les dieux qui se pencheraient du haut de l'Olympe ne verraient plus qu'un noir abîme !

– Et Jupiter accepte que nous courrions ce risque ?

– Je vous l'ai dit, il y a des moments où le dieu des dieux se désintéresse du monde. Je l'ai compris et j'ai pitié des hommes. Ils sont fous et ne savent pas ce qu'ils font. Enfin, poursuivit-il avec un très doux sourire mélancolique – je ne peux oublier que, parmi ces fous, vous êtes encore quelques-uns qui charriez, dans vos veines, un peu de mon sang !

Ces derniers mots consolèrent Phaëton de Thrace de n'être pas excepté de la race des fous.

L'Ancêtre poursuivait :

– J'ai obtenu la permission de vous offrir une place. Refuserez-vous de m'accompagner ?

– Hein ? Quoi ? Vous accompagner ? Monter à vos côtés, dans cette... dans ce... chevrota le petit-fils qui n'en croyait pas ses oreilles.

– Si vous avez peur...

Le général en chef que ses combats avaient couvert de gloire frémit d'entendre l'infâmante supposition

et, sans plus hésiter, d'un bond, fut près du divin cocher.

Plus tard, quand on l'interrogera, il sera incapable de décrire le char du Soleil.

Il avait retenu la vision d'un globe de feu tellement immense qu'il semblait exister seul dans l'univers, tellement rayonnant qu'il vous brûlait les yeux et il était précédé d'animaux fantastiques d'un blanc si blanc qu'il en était insoutenable.

A peine avait-il pris place aux côtés de l'Ancien qu'un hennissement retentit, qui dut faire trembler les dessous de la terre et la plus haute voûte des cieux.

— Où allons-nous ? demanda-t-il, s'efforçant d'affermir sa voix.

— Nous allons parcourir les douze signes du zodiaque en commençant par le premier auquel correspond la saison où nous sommes présentement.

Vous savez, chers amis lecteurs, qu'on appelle Zodiaque le cercle céleste que parcourt le soleil durant l'année. Ce cercle est composé de douze constellations — ou signes — qui correspondent, par conséquent, aux différents moments de l'année. Le soleil traverse trois signes par saison. Quand il pénètre dans le Bélier, qui est le premier signe du Zodiaque, c'est, pour nous, le printemps qui commence. Après le Bélier, c'est le Taureau, puis ce sont les Gémeaux. En sortant des Gémeaux,

le soleil entre dans le signe du Cancer et c'est pour nous l'été qui commence. Ainsi de suite. Je n'ai pas la prétention de vous faire un cours d'astronomie. Mais puisque nous savons nos deux Phaëtons emportés, côte à côte, à travers le Zodiaque, il n'était pas inutile, je crois, de vous donner une idée de leur itinéraire.

Le nouveau passager, affolé, ne voyait rien du paysage. Il lui semblait que le char incandescent passait d'un signe à l'autre avec la rapidité d'une flèche. Était-il possible que le soleil allât si vite, les autres fois ?

– Laissez-nous souffler ! supplia-t-il, touchant le bras de l'archi-grand-père, raide comme ses cheveux que dressait le vent de la course. Que doivent penser les hommes de cette fuite des saisons ?

– Seuls se rendent compte de la vitesse du temps les hommes que l'âge instruit, mon fils. Les autres ne savent pas encore combien chaque minute de vie est précieuse.

Le général insista :

– Les jours raccourcissent ! Retenez-les, de grâce ! Arrêtez !

Il essaya de se saisir des rênes mais Phaëton se libéra avec aisance.

– Las ! Las ! Mon fils ! Calmez-vous ! Il est donné aux hommes d'abréger, par la folie, leur propre

existence. Mais arrêter le vol des heures ? Les dieux même en sont empêchés.

– Oh ! N'y a-t-il pas moyen, quelque âge que l'on ait, d'oublier qu'elles passent si vite, les heures, et que, l'été à peine né... déjà point l'automne ?

La réponse du dieu déchu, à cette angoissante question, décida de l'avenir.

Sans ralentir sa randonnée-éclair, il déclara :

– Il existe sur terre ce pays dont tu rêves. Là, s'équilibrent les saisons. Ni la froidure des hivers ni la sécheresse des étés n'en dérangent le climat radieux.

– Où est-ce ? cria l'impétueux homme d'armes.

Phaëton l'Ancien ne parut pas l'entendre. Les signes du Zodiaque se succédaient sur un rythme toujours plus accéléré, requérant toute l'attention du conducteur.

Il s'en tira parfaitement, parut se détendre une fois parvenu à l'onduleux Verseau, l'avant-dernier signe qui correspond pour nous à la période qui s'écoule du 21 janvier au 19 février.

Phaëton de Thrace réitéra sa demande :

– Quel est-il, ce pays enchanteur ?

Il ne distingua pas la réponse de l'aïeul.

Comme ils traversaient le signe des Poissons, dernier du Zodiaque, il eut l'impression que leurs voix à tous deux étaient couvertes par un bruit de gaves bondissants...

... Et le touriste du ciel se retrouva dans son lit. L'aube blanchissait l'horizon. Il avait donc rêvé ?

A peine eut-il recouvré ses esprits qu'il réclama son devin attitré, un nommé Tirésias ou quelque chose comme ça. Il devait dormir encore. Mais, en ce temps-là, les grands de la terre n'avaient pas pour habitude de s'inquiéter des aises des gens à leur solde.

Le mage, tiré de son sommeil, accourut, toucha du front le tapis de fourrures entourant la couche de son maître, qu'il remercia d'avoir daigné le déranger.

Phaëton de Thrace coupa court aux salamalecs. Comme toujours, il commença par mettre Tirésias à l'épreuve :

— Sais-tu quel rêve me visita cette nuit ?

Le sorcier eût payé de sa vie la plus petite erreur. Son âge avancé nous permet de supposer que, à défaut de clairvoyance, il possédait l'astuce qui en tient lieu.

Supposition gratuite, je l'avoue ! Pourquoi n'aurait-il pas possédé réellement la clairvoyance dont il se vantait ? On ne croit plus à rien de nos jours ! Pourtant, la traduction qu'il donna du songe de Phaëton de Thrace serait propre à confondre les sceptiques ! Encore qu'elle ne fût pas sans laisser percer l'habileté de son auteur.

Écoutez plutôt :

– Vous avez vu des choses qui ne se voient pas communément, avança-t-il, prudent.

A l'éclair qui passa dans les yeux de son illustre interlocuteur, il se sentit sur la bonne voie.

Et, comme il connaissait bien le bouillant homme de guerre, il n'hésita pas à prononcer :

– Une idée de conquêtes nouvelles a germé en vous !

Phaëton de Thrace était tout ouïe.

– Mais votre projet reste enveloppé de mystère ! continuait le devin qui décidément n'usurpait pas son titre (s'il ne lisait pas dans le Passé et dans l'Avenir, il lisait dans l'âme de qui recourait à ses lumières !).

Paraissant se concentrer plus intensément, il reprit d'une voix différente de sa voix habituelle et qui impressionnait toujours le client :

– Cette idée de conquête vous vient des dieux !

Phaëton de Thrace, qui s'ennuyait en temps de paix, fut ravi d'apprendre que la guerre s'imposait à lui comme un ordre d'en-haut. C'est une conception que l'on retrouve à travers les siècles chez pas mal de gens de son espèce.

– Mais cette guerre, j'attends de toi que tu me dises où la porter.

– Les dieux n'en ont pas ainsi décidé ! répliqua le mage catégorique. Ils exigent que vous décou-

vriez, de vous-même, les Terres étrangères qu'ils vous destinent !

– Prends garde, Tirésias, que cette réponse ne te soit pas inspirée par ta propre ignorance des desseins des dieux !

– Lorsque, triomphant, vous foulerez le sol ennemi, vous saurez, ô mon maître, que les dieux ont parlé par ma bouche !

Il se compromettait peu en engageant l'avenir sur le plan militaire. Phaëton de Thrace avait, jusque-là, gagné toutes les batailles qu'il avait livrées. On pouvait miser sur son expérience stratégique comme sur la valeur de ses soldats.

Qu'il en allât autrement en l'occurrence et Tirésias n'attendrait pas d'être confondu ! Depuis longtemps, il avait envisagé l'alternative et préparé sa fuite éventuelle.

Mais les doutes du général se dissipèrent quand il précisa :

– La contrée qui vous attend bénéficie d'une situation incomparable !

N'était-ce pas à peu près ce qu'avait dit Phaëton le divin ?

Persuadé, l'homme d'armes convoqua ses géographes pour se pencher avec eux sur la carte du monde. Il s'agissait de repérer en quel point le jeu des rayons solaires et des brises marines composait cette atmosphère à nulle autre pareille.

Cela dura des mois car, il fallait s'y attendre, chacun de ces savants avait son opinion et n'en voulait pas démordre.

Mais on ne peut nier qu'il y eut du surnaturel dans toute cette affaire.

– Voici où je toucherai terre ! décida, un beau jour, Phaëton de Thrace, et son doigt désignait une certaine courbe du littoral méditerranéen...



L'armée était fin prête.

Les oncles, les beaux-frères, les cousins du général en chef avaient en hâte répondu à son appel, enivrés, eux aussi, à l'idée de se battre et de s'enrichir des dépouilles de l'ennemi. Quant au menu peuple, on l'enrôla sans lui demander son avis.

Mme Phaëton et les autres épouses ne partageaient pas l'enthousiasme des organisateurs ! Qu'importaient ces pleurnicheries de femmes ?

Quant au jeune Lygur, il était de l'expédition, vous l'imaginez du reste ! Sa première guerre ! Pour pondéré que fût son caractère, il était bien « le fils de son père », comme disait sa mère, vainement désespérée de ce double départ.

L'on ne sait pas grand chose sur ce qui précéda le débarquement. Sans doute, fortifié par la pensée

que les dieux étaient avec lui, Phaëton de Thrace sut-il manœuvrer habilement ? L'on assure que ses galères rapides atteignirent, en un temps record, les rives qu'il convoitait.

Le pays était alors tenu par les Sicanes, dont nos Grecs ne firent qu'une bouchée !

Maître du pays, le chef des envahisseurs décida tout aussitôt de lui donner le nom de son fils, selon le message que, à la naissance de l'enfant, sa femme affirmait lui avoir été transmis par Mercure, de la part des dieux : « Et, de ce nom, viendra celui d'un peuple ».

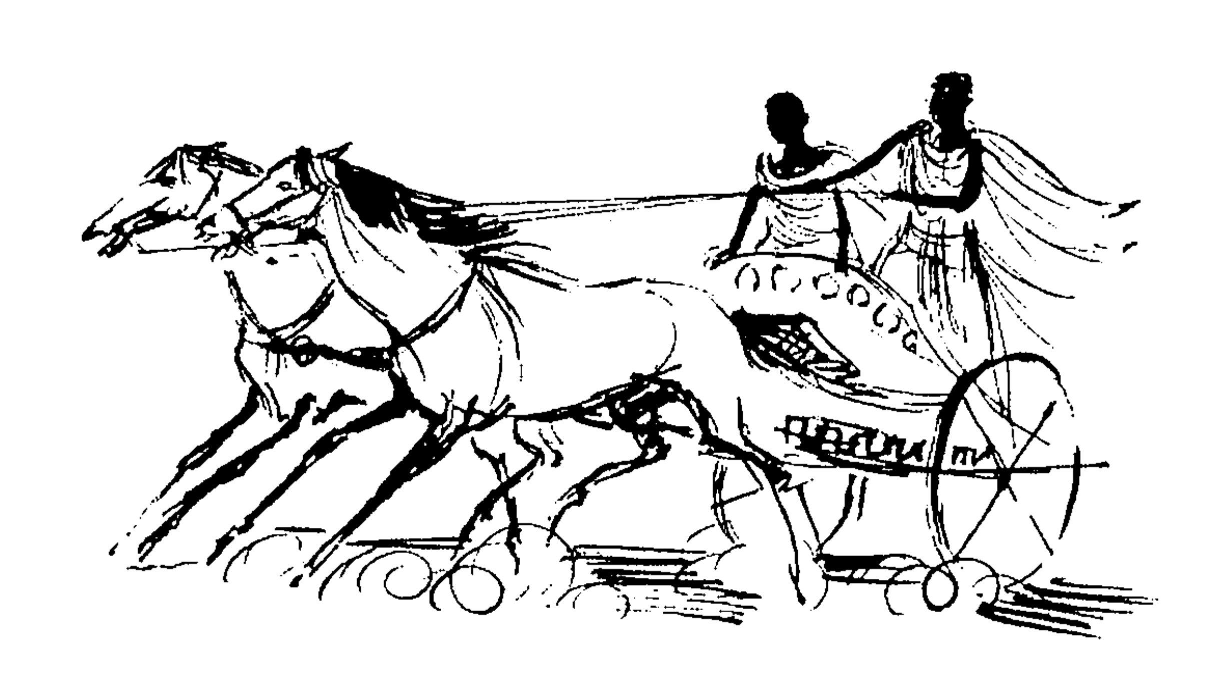
Aux Sicanes succédaient ainsi les Lyguriens et Lygur s'établit donc sur le littoral conquis ainsi que bon nombre de ses parents, pris au charme de cet éden. Il s'y maria et eut beaucoup d'enfants.

Les générations qui se succédèrent se souvinrent-elles de leur ancestrale divinité ? Parmi les Niçois d'aujourd'hui, lesquels s'inquiètent de remonter dans le temps pour rechercher cette filiation exceptionnelle ? Évidemment, il serait difficile à dresser l'arbre généalogique qui aurait pour souche le Soleil ! Les divins descendants n'ont aucun de ces signes extérieurs que l'on relève par exemple chez ceux qui procèdent de la naissance d'un sylphe et d'une humaine, d'une sirène et d'un humain ! ([1])

(1) Voir *Contes et Légendes de Savoie*, du même auteur.

Nul de nos contemporains, dans les familles les plus anciennement établies à Nice ou en ses environs, ne saurait démontrer, preuves à l'appui, son appartenance à la lignée de l'Astre-Roi, de l'Astre-dieu !

Mais tous ont le droit de se poser la question et de se dire : « Peut-être... »



Une aventure d'Arnaud de Servole



ON le surnommait l'Archiprêtre, mais il s'appelait en réalité Arnaud de Servole. Vous en saurez davantage sur lui en lisant Mistral ou Calendan. Et c'était un fameux bandit ! Ce que semblait avoir ignoré autant Mistral que Calendan (à moins qu'ils n'aient tout bonnement omis de le consigner ?) se rapporte à un séjour d'Arnaud de Servole, *dixit* l'Archiprêtre, au pays niçois.

Le bonhomme y était venu pour ses affaires. Entendez qu'il s'agissait d'affaires bien particulières...

Il avait appris que, sur les hauteurs de Cimiez, on pouvait déterrer des statuettes d'or et d'argent, des monnaies ([1]).

---

(1) Il n'y a pas encore très longtemps, le sol de Cimiez était farci de ces vestiges romains.

Un plan venu entre ses mains, on ne sait comment, devait lui permettre de reconnaître au pied d'un massif de dracoenas, non loin d'un bouquet de palmiers, « après les trois cyprès », l'endroit où gisait, depuis des siècles, un fabuleux trésor.

Mais l'emplacement désigné se situait dans les vastes dépendances d'une villa que ses propriétaires habitaient ! Complications relatives. Un mur ne représentait pas un obstacle pour les muscles agiles de notre monte-en-l'air ! Il le franchirait et se laisserait choir dans l'enclos avec la silencieuse adresse d'un chat. De même, s'il était surpris, saurait-il bondir hors d'atteinte. Car, notons-le en sa faveur, Arnaud de Servole n'envisageait jamais de se débarrasser d'un importun par un meurtre. On le disait même capable de se montrer chevaleresque, à ses heures. Un peu dans le genre de Mandrin, le célèbre bandit du Dauphiné.

Son intention était donc, ce soir-là comme toujours, d'agir en gardant ce qu'il appelait « les mains nettes... ». Son expédition, selon lui, ne blessait pas l'honnêteté. Respectant la vie d'autrui, comme nous l'avons dit, il se trouvait suffisamment en règle avec sa conscience pour ne pas s'embarrasser de problèmes secondaires à propos du « tien » et du « mien » ! D'ailleurs, des richesses ayant appartenu aux Romains de l'antiquité étaient à tout le monde ! Et il détestait les Romains depuis

que le curé de son village avait essayé (sans succès !) de l'intéresser au jeu des déclinaisons latines !

Enfin, est-ce que la ville de Nice hésitait à enrichir ses musées de semblables trouvailles ? Elle dédommageait les particuliers dans les terres desquels elles étaient faites ? Peuchère ! Ils devaient être maigres, les dédommagements ! Lui, n'en accorderait pas, mais lui, il courrait des risques !

Il partit seul, sans compagnon inutile, avec qui il eût fallu partager le butin. Revêtu d'un habit sacerdotal qui, s'il ne faisait pas le moine, – c'était bien le cas de le dire ! – correspondait à peu près à son surnom et inspirait confiance, il couvrit une partie du trajet en diligence, l'autre à pied, afin de brouiller les pistes, et il atteignit ainsi le but de son voyage.

Le soleil, depuis longtemps, avait disparu, et comme il l'avait calculé, c'était une nuit sans lune, donc, malgré la transparente atmosphère méditerranéenne, une nuit presque obscure. Le vent s'était levé qui agitait les branches et tirait un rideau de nuages sur les étoiles.

De telles conditions devaient faciliter la besogne de l'Archiprêtre. L'ombre était sa complice.

D'où venait alors le malaise qui l'avait saisi ? Il ne pouvait le définir. Pour la première fois de sa triste existence, connaîtrait-il la peur ? Il voulut

secouer cette impression désagréable en se mettant à l'œuvre vivement.

D'abord, il se débarrassa de sa soutane qu'il roula, puis dissimula dans un fourré. Alors, muni de la bêche qu'il avait cachée dans les plis de sa robe et d'un énorme sac, il fit le tour de l'enclos, chercha à mesurer de l'œil la hauteur des murs et de la grille. Cette dernière lui parut facile à escalader... Hop! Il empoigna les barreaux, grimpa, opéra un rétablissement de premier ordre pour atterrir en souplesse de l'autre côté. Il était dans la place.

Il erra un bon bout de temps avant de repérer les trois cyprès et le bouquet de palmiers indiqués sur le plan. Cette touffe qu'il discernait en retrait, ce devaient être les dracoenas ? Il touchait au but. Et pourtant, il avançait avec inquiétude ! Il lui semblait que tout avait été jusque-là trop facile et qu'il allait tomber en quelque piège. L'ombre, le vent qu'il avait d'abord bénis lui causaient une bizarre appréhension. Cœur battant, il se frayait passage avec des précautions inouïes, comme s'il avait eu peur d'être entendu malgré les sifflements de l'air et peur d'être vu malgré les ténèbres propices.

Main crispée sur sa bêche, il évoquait mentalement, pour s'encourager, les richesses qui allaient devenir siennes ! Ne parlait-on pas de statuettes

taillées en matières préciauses, de vases d'or incrustés d'émeraudes, de bracelets, de colliers...

Soudain, il s'arrêta, cloué au sol...

Des sanglots lui parvenaient et pourtant il était seul. En vain ses yeux fouillèrent la nuit. Les plaintes semblaient émaner des arbres mêmes. Il crut voir les branches se tordre comme des bras.

Arnaud se rappela certains récits étranges...

Ne disait-on pas que, dans les temps anciens, se dressaient, sur ces hauteurs, les arènes, théâtre des jeux cruels où s'affrontaient les gladiateurs et qui voyaient le supplice des chrétiens livrés aux fauves ?

Ne disait-on pas que de jeunes chrétiennes, cédant à l'épouvante, avaient préféré renier leur Dieu plutôt que d'être mangées vives par les bêtes affamées ? Leur apostasie leur avait valu d'être épargnées. Elles expiaient encore leur défaillance. Mortes depuis des siècles, elles n'avaient point trouvé le repos. Leurs âmes hantaient toujours ces lieux, leurs lamentations y retentiraient jusqu'à la fin du monde.

Arnaud de Servole sentit une sueur froide mouiller sa chemise. On peut se figurer que l'on n'a peur de rien, les fantômes ne sont pas une compagnie que l'on aime rencontrer. Son premier mouvement fut de prendre ses jambes à son cou et de laisser là les richesses qu'il avait convoitées.

Mais il se moqua de ses frayeurs. Des fantômes ? Et après ? Ce ne serait pas eux qui le dénonceraient ! Tout à leurs plaintes, prendraient-ils garde, même, à ce qu'il allait faire ?

D'un pas plus assuré, il gagna le massif de dracoenas au pied duquel était enfoui le trésor. Fermant l'oreille aux gémissements des pauvres âmes en peine, il enfonça sa bêche... rejeta la terre assez loin sur le côté... recommença... Le trou s'élargissait... s'approfondissait... L'homme s'arrêtait pour fouiller la terre de ses mains, la laisser filer entre ses doigts... Puis, de nouveau, le dur instrument mordait le sol. Rien n'apparaissait ! Ah ! Dût-il creuser jusqu'aux Enfers, dût-il tomber d'épuisement, il ne renoncerait pas. Et voilà qu'il eut soudain à retenir un cri de triomphe ! Il venait de recueillir une pièce d'or ! Une autre lui resta dans la paume lorsqu'il eut éparpillé une nouvelle pelletée de terre ! Ah ! Les fantômes pouvaient bien continuer de pleurer leurs fautes ! Il ne les entendait plus ! De l'or ! De l'or ! Ça, c'était du réel, du tangible ! C'était du bonheur en cette vie qui était, après tout, la seule dont on pût être sûr !

Avec fièvre, il creusait, il creusait, tirant encore des pièces. Enfin ! Sa bêche heurta une surface dure. Un coffre ! Bandant ses forces, il parvint à le dégager, à le tirer hors du trou, ne sentant plus sa fatigue tellement il était heureux !

Ah ! Qu'il avait donc eu raison de ne pas se laisser impressionner par des contes de nourrice ! Car il n'admettait même plus la présence des fantômes !

Les plaintes n'avaient pas cessé ! Mais quoi ? Ce n'était que les plaintes du vent ! On sait qu'elles peuvent ressembler à des voix ! Et puis, même ! Admettons qu'il se trouvât au milieu de fantômes éplorés ? Ces malheureux ne l'avaient guère gêné ! Ma foi ! Il prélèverait sur les bénéfices de son expédition le prix d'une messe. Telles étaient les pensées qui tourbillonnaient en lui au moment où, sous un coup de bêche, s'éventra le coffre, d'ailleurs à demi moisi, libérant ses richesses.

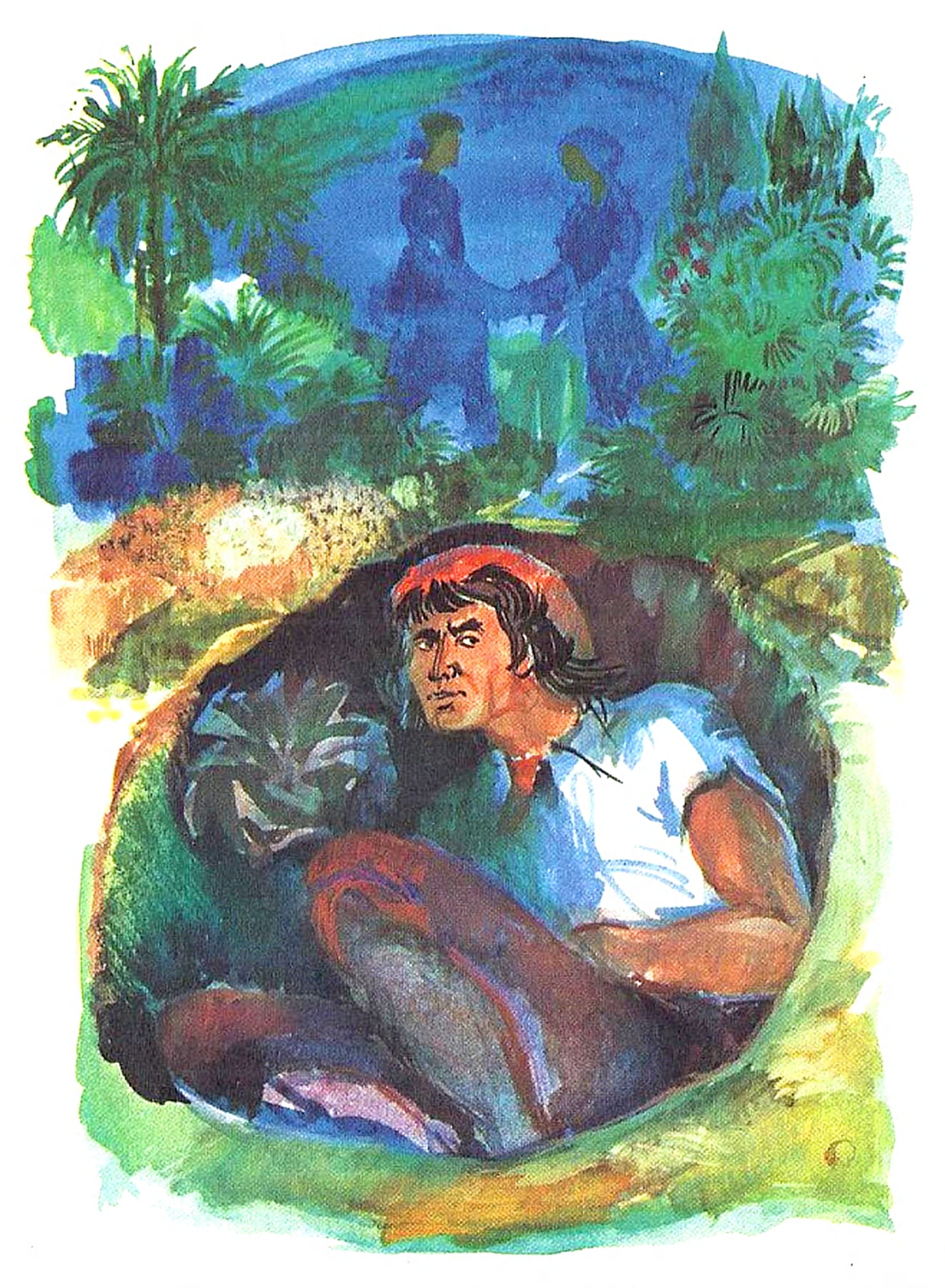
Fébrile, Arnaud les jeta en vrac dans le sac qu'il avait apporté à cet effet. Il voulait en finir vite maintenant, sortir de là, mettre son trésor et lui-même à l'abri.

– Non, mon âme, je ne pourrai le supporter...

Les fantômes parlaient ? Ils s'exprimaient distinctement, et en français, pas en latin, comme il eût été normal vu l'époque à laquelle ils avaient vécu ?

– Mon doux cœur, séchez vos larmes. J'ai terminé ce soir ma neuvaine à sainte Rita. Ayons confiance ! Elle nous aidera !

Ah ! Mais ! Ah ! Mais ! Ce n'était pas là un langage de fantômes ! Pourtant, l'Archiprêtre n'en fut que



Par mon Saint Patron, se dit Arnaud, il était temps ! *Page 34.*

plus épouvanté ! Si les sanglots qu'il avait attribués à des âmes errantes, ou au vent, étaient des sanglots humains, il était perdu. Des gens se trouvaient donc avec lui dans l'enclos ! Des amoureux, d'après leurs paroles ! Tout à l'heure, ils étaient loin de lui. C'était pourquoi il les avait confusément entendus. Mais ils venaient dans sa direction. Il allait être découvert, châtié, dépouillé ! Dépouillé de ce qu'il considérait déjà comme son bien...

Oui... Oui... Ils s'approchaient. La cadence régulière de leurs pas se faisait plus distincte.

Pris de panique, il se précipita dans le trou qu'il avait creusé, s'y ramassa en chien de fusil, retenant même son souffle.

N'aurait-il pas mieux fait de fuir, abandonnant *son* trésor pour sauver sa vie ! On ne le gagnait pas à la course. Ce *calinier* de malheur ne l'eût pas atteint !

Mais il était trop tard.

— Mon père est inflexible ! soupirait la fraîche voix féminine.

— Ne vous laissez pas abattre, Amalia !

Ils étaient tout près, tout près du trou, du monceau de richesses. Comment ne s'en apercevaient-ils pas ? Leurs yeux devaient être maintenant habitués à l'obscurité ! D'autant qu'elle était beaucoup moins dense qu'au début de la soirée. Le vent avait dissipé les nuages et les étoiles brillaient.

– Oh ! Nino ! Nino ! J'ai un si lourd chagrin !

De son trou, Arnaud les voyait nettement. La jeune fille, ravissante, marchait, le front appuyé à l'épaule de son compagnon qui abaissait vers elle un brun visage aux traits fermes.

Ils s'arrêtèrent juste à l'ourlet de la fosse, à quelques centimètres des orfèvreries entassées...

– Votre père est homme de parole, Amalia ! Il m'a donné pour condition de découvrir le trésor enfoui dans son jardin. Dès la prochaine aurore, je me mets à piocher...

« Par mon saint Patron » – se dit Arnaud – « il était temps ! »

Puis, tout aussitôt :

« Mais à quoi me sert d'être arrivé le premier ? Je n'ai fait que tirer les marrons du feu ! »

Ce n'était pas sûr... car les amoureux s'éloignaient...

« Est-il possible ? Ils n'ont rien vu ? »

Ils étaient, en effet, passés à quelques centimètres du trou dans lequel il se mordait le poing pour empêcher ses mâchoires de claquer.

Ils ne voyaient qu'eux-mêmes ! Chacun des deux limitait l'univers de l'autre !

Arnaud de Servole se souvint du temps heureux de ses amours. Lui aussi avait aimé une belle petite qui lui avait été refusée... Sans cette déception, serait-il devenu ce qu'il était ?

– Mon père a promis que, si vous trouviez le trésor, Nino, ce serait ma dot, car ce trésor appartient en propre à notre famille, établie à Cimiez depuis l'époque la plus reculée, nos archives en témoignent. O Nino ! Cherchez ! Cherchez ! Remuez pouce à pouce le terrain !

« Il fallait vous y prendre plus tôt, mes chérubins ! » songea l'Archiprêtre qui continuait à trembler d'être découvert, le gentil couple s'étant, de nouveau, arrêté à proximité. « Quant au papa, il y a belle lurette qu'il aurait dû mettre la main sur son héritage ! »

Mais, comme en réponse, la jeune fille soupirait :

– Mon père ne connaît que depuis peu l'existence du trésor ! Vous savez qu'il lui fallut faire déchiffrer le grimoire qui indiquait cet enfouissement mais sans qu'il fût possible de déceler avec certitude l'endroit où il se trouve ! J'ai bien peur que nous n'arrivions trop tard.

« Pas sotte, la pitchoune... »

– D'autres n'en ont-ils pas eu connaissance avant nous ? continuait-elle. Les bandits sont souvent mieux renseignés que les honnêtes gens. Oh ! Nino ! Je le jure devant Dieu, je me donnerai la mort plutôt que de renoncer à vous !

– Amalia ! cria le garçon épouvanté.

« En voilà des idées ! » manqua s'exclamer Arnaud.

Mais les amoureux avaient disparu au tournant d'une allée. Il n'en sut pas davantage sur la réaction de Nino à la déclaration désespérée de cette innocente qui dédaignait la vie.

Prudent il demeura tapi dans sa cachette. « S'ils allaient revenir ? »

Un très long moment passa avant qu'il ne se décidât à bouger. Il n'avait pas de temps à perdre ! Le jeune garçon n'avait-il pas annoncé tout à l'heure son intention de commencer les fouilles à l'aube ?

Il devait être un peu plus de la mi-nuit.

Tout était rentré dans le calme, tout... sauf l'âme d'Arnaud de Servole. Car il croyait entendre encore les sanglots de la jeune fille, ces sanglots qu'il avait pris pour la plainte des fantômes dont on lui avait dit qu'ils hantaient ces lieux ! Il croyait l'entendre encore clamer :

– Je me donnerai la mort plutôt que de renoncer à vous !

Et malgré lui, ses gestes se ralentissaient...

Si avide, tout à l'heure, de s'emparer des somptueux bijoux, des plats et des monnaies d'or offerts à sa cupidité, il semblait maintenant accomplir une corvée.

Sa main qui avait plongé parmi les joyaux s'arrêta comme si elle eût refusé de s'ouvrir au-dessus du grand sac béant et, d'un geste brusque,

furieux, il rejeta au sol ces émeraudes, ces saphirs, ces rubis, ces diamants, comme s'ils eussent été des tisons enflammés. Puis prenant par le fond son sac à demi plein, il en déversa le contenu dans la fosse qui les avait précédemment renfermés. A coups de pied, il poussa au-dessus des bijoux et des vases précieux les débris du coffre. Alors, avec un grand soupir, il s'essuya le front, et, plus paisiblement, désireux de parfaire son œuvre réparatrice, il chercha les pièces éparses çà et là pour les placer avec le reste. Enfin il recouvrit de terre l'inestimable amoncellement.

Ayant achevé, il rebroussa chemin, vite, pour ne pas céder à la tentation de reprendre le lot magnifique.

Oh ! Il enrageait un brin ! Les bonnes actions ont toujours pour première récompense de vous donner la paix du cœur. Cela ne veut pas dire que cette paix vous baigne à la minute !

Notre chevaleresque aventurier ne pouvait s'empêcher de rêver à tout ce que lui aurait permis de faire cette fortune dont il se détournait courageusement.

Non sans mélancolie, il sortit du domaine et reprit la route, laissant derrière lui sa soutane inutile. Il se disait pour se réconforter :

« Allons ! la pitchoune aura sa dot... Elle épousera son Nino... »

Mais une crainte le saisit. Le garçon découvrirait-il assez vite la cachette ? Son attention irait-elle, dès les premières recherches, à ce coin de terre remuée ?

Ne risquait-on pas, comme l'avait dit la jeune fille, que d'autres, aussi avisés qu'Arnaud, vinssent dérober le trésor ? Il aurait donc travaillé pour quelqu'un de ses concurrents et, en définitive, aidé au dépouillement de la folle enfant décidée à mourir plutôt qu'être séparée de celui qu'elle aimait ?

Cette idée lui tarauda la cervelle.

Il lui fallait aviser !

Sans hésiter cette fois, il reprit la route de la villa.

Une lumière brillait à l'une des fenêtres du premier étage. Il espéra que cette fenêtre était celle de la chambre de la jeune fille, retardée dans son coucher par son rendez-vous avec Nino.

Alors, il se saisit d'une poignée de cailloux qu'il lança contre les vitres. Adroit comme il était, il ne manqua pas son but.

La fenêtre s'ouvrit immédiatement :

— Nino ? Est-ce vous ?

Elle se penchait et de longues tresses dénouées se balançaient doucement au-dessus des roses qui ornaient la terrasse.

— Je suis un ami de Nino ! dit-il et, après tout, il ne mentait guère.

— Sainte Vierge ! que lui est-il arrivé ? Je descends... je descends...

Elle fut si vite là que Servole eut l'impression qu'elle s'était envolée pour se poser en face de lui, de l'autre côté du portail.

« Heureux Nino ! » pensa-t-il à la vue du joli visage plein d'angoisse qui l'interrogeait :

– Où est Nino ? Est-il blessé ? Pourquoi vous envoie-t-il ?

Il la rassura brièvement, avant de poursuivre :

– Je vous apporte un papier qui va permettre à Nino de trouver tout de suite l'emplacement du trésor...

Il lui tendait le plan qu'il avait utilisé lui-même et qu'elle saisit en balbutiant de surprise.

– Mais comment ? Qui êtes-vous, Monsieur ? Je...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Son mystérieux interlocuteur semblait s'être fondu dans la nuit.



Quelques semaines plus tard, les épousailles de Nino et d'Amalia étaient célébrées en grande pompe. Ce qui éblouit le plus l'assistance – où le Roi de Sardaigne s'était fait représenter – ce fut la parure de diamants de la gracieuse épousée.

Et l'on parlait d'une malle entière d'autres bijoux d'égale valeur, on parlait de vaisselle d'or...

Chacun était bien trop occupé par les mille détails d'un faste sans exemple pour remarquer cet homme

dont le haut du visage se dissimulait sous un chapeau à larges bords, et, le bas, dans les plis d'une longue cape noire. Il se tenait à l'écart et quitta l'église avant la fin de la cérémonie.



Le carrosse d'un jour



MÊME si vous n'y avez jamais assisté, vous avez tous entendu parler du Carnaval de Nice. Vous savez que, en chaque début d'année, un grotesque personnage de carton-pâte, juché sur un char et portant couronne, est promené à travers la ville. C'est Sa Majesté Carnaval. D'autres chars l'escortent qui sont comme des plateaux de théâtre en marche, soit qu'ils représentent une scène de fable... de conte... d'opérette... ou qu'ils illustrent un proverbe... ou qu'ils vous montrent, en la ridiculisant, la mode nouvelle... etc... Et, bien que l'on ne doive jamais, au bout d'une énumération, mettre plus d'un etc... je serais tentée, ici, d'en mettre une page entière. C'est à qui construira le char le plus original, le plus pittoresque. Le défilé se prépare pendant des

semaines, occupant à peu près toutes les corporations. Les charpentiers, les forgerons, les costumiers, les peintres et, bien entendu, les fabricants de mannequins de son ou de cire. Autour de ces mannequins, ont pris place des hommes et des femmes déguisés, selon la pièce représentée, et qui se trémoussent, sautent, dansent. D'autres masques aux énormes têtes de carton-pâte les accompagnent à pied, tournoyant et s'agitant eux aussi.

La multitude est si dense, si excitée, sur le passage du cortège, qu'il ne fait pas bon se trouver pris dans ses remous ! Où et dans quel état en sortirait-on !

Les spectateurs les plus tranquilles regardent de leurs fenêtres. Mais les chars sont tellement hauts que, même à un troisième étage, vous n'êtes pas à l'abri des projectiles.

Il y a un siècle, ces projectiles consistaient en bonbons de sucre candi, en oranges, en haricots, voire, en cigares, et ce n'était pas toujours amusant de les recevoir en plein dans l'œil ! C'était encore moins drôle lorsqu'ils étaient faits de coquilles d'œufs bourrées de farine ou... de suie ! Ils furent remplacés par de petites boulettes de plâtre, d'où leur nom de confetti. En italien, un *confetto* est une dragée... des confetti, des dragées. Les « dragées » de plâtre n'étaient pas moins redoutables que les premiers projectiles. Sagement, elles furent

interdites. Depuis, spectateurs et participants se bombardent de ces menues rondelles de papier multicolores (et je vous recommande, si vous vous trouvez là, de garder la bouche fermée) que l'on continue à nommer des confetti.

Le soir du Carnaval, Sa Majesté est solennellement brûlée et ses cendres sont jetées à la mer. Voulez-vous que je vous dise l'origine de cette coutume ? Ceux d'entre vous que cela n'intéresse pas n'ont qu'à sauter une page pour arriver tout de suite au conte. Aux autres, je ferai savoir que, bien avant la civilisation romaine, chez les peuples primitifs, c'était le... privilège des rois de mourir de mort violente ! Le prétendant au trône, pour être légitime, devait même avoir tué, de sa main, son prédécesseur ! Alors, le cortège funèbre se déroulait dans les cris et les lamentations. Le peuple pleurait la mort de son roi, en attendant d'acclamer, avec la même frénésie, pour monarque son assassin ! A l'époque des Pharaons, au lieu de la dépouille du chef d'État, c'était un condamné à mort qui était ainsi promené parmi ses concitoyens en délire. La mascarade durait plusieurs jours pendant lesquels le condamné avait le droit de se livrer à tous ses caprices, à toutes les extravagances.

Le Carnaval est la reproduction des plus vieilles cérémonies, des plus vieilles fêtes. Rappelez-vous :

à Paris, au moyen âge, après l'élection du « Prince des Fous », une foule hurlante déferlait à la suite du burlesque souverain d'un jour, hissé • sur un brancard bariolé. Victor Hugo nous l'a conté.

Mais ces énormes réjouissances populaires ont conservé dans les pays du soleil leur exubérance caricaturale. A Nice, elles représentent une inviolable tradition. M'avez-vous pardonné ce préambule ?



L'histoire commence :

Au milieu du siècle dernier, une petite fille, nommée Blanchette, avait un grand désir. Le « rêve de sa vie » (de sa vie qui n'était encore que de douze années) consistait à se voir trônant sur un char de Carnaval.

A cette époque-là, les chars de carnaval étaient bien rudimentaires, vous le savez. Mais précisément, Blanchette en imaginait un différent des autres, un vrai char, grand et beau, sur lequel, habillée en princesse, elle traverserait la foule. Comme tous les rêves que l'on garde longtemps, celui de Blanchette devenait de jour en jour plus magnifique !

Hélas ! tout laissait à penser qu'il ne serait jamais qu'un rêve ! Le père de Blanchette était un pauvre saleur d'anchois... Sa mère criait dans les rues de Nice les oignons et les aulx... Il n'y avait

aucune chance qu'ils pussent jamais satisfaire le rêve de leur dernière-née (avant elle s'échelonnait une ribambelle d'enfants).

D'ailleurs, Blanchette ne parlait pas de son rêve à ses parents. Ils n'eussent pas compris un pareil désir. Du chagrin leur en fût venu peut-être : chagrin de découvrir, chez leurs enfants, des pensées, des aspirations qu'eux-mêmes n'avaient jamais connues, chagrin, aussi, d'être dans l'incapacité de les contenter.

Quant aux frères et sœurs de Blanchette, ils se fussent moqués d'elle !

Donc, la petite fille gardait son secret. Elle ne le gardait pas envers tout le monde, cependant ! Si elle le taisait à sa famille et aux gens en général, elle le confiait aux animaux et aux plantes ! Elle était leur grande amie ! Ah ! Ce n'était pas elle qui eût maltraité un chien ou un chat... déniché des oiseaux... poursuivi des papillons... emprisonné des cigales... Quand elle allait à travers champs ou sur les galets du rivage, elle regardait où se posaient ses pieds nus. Rencontrait-elle une étoile de mer, agonisant, vite elle la remettait à la mer. Les fourmis n'avaient rien à craindre d'elle, ni les sauterelles, ni les abeilles ! Et elle avait un jour recueilli un oisillon privé de son duvet qu'à force de soins elle était parvenue à élever jusqu'à ce qu'il fût en état de voler. Car elle aimait trop les bêtes pour

les entourer de barreaux. Elle aimait les bêtes et les bêtes l'aimaient. Dans leur monde, on sait très vite, sans se tromper, reconnaître les humains réellement doués de cœur et je ne crois pas que ceux-là soient jamais mordus par un chien, griffés par un chat, ou même piqués par un insecte.

La petite fille avait, pour les arbres et les fleurs, les mêmes attentions que pour les animaux. Elle comprenait ceux-ci et ceux-là et, de leur côté, ils la comprenaient.

Aussi n'ignoraient-ils rien de son grand rêve ! Ils ne le jugeaient pas ridicule, ni frivole. Les animaux et les plantes se distinguent des hommes encore par leur foncière indulgence !

Hélas ! Impuissants à réaliser le vœu de leur grande amie, ils devaient se contenter d'en écouter sympathiquement les détails !

Jusqu'au jour où... Blanchette tira d'affaire une araignée qui, n'étant pas une araignée d'eau, allait couler au fond d'une mare. Blanchette lui avait tendu un brin d'herbe... L'araignée y avait grimpé... Peu après, elle s'ébrouait au soleil.

Or, figurez-vous qu'il s'agissait d'une Araignée-Fée !

Quand elle se fut bien séchée, relaxée :

– Que veux-tu pour ta récompense ? demanda-t-elle à l'enfant.

– Pour ma récompense ? répéta l'enfant.

C'était ce mot qui la troublait. Ce n'était pas le fait qu'une araignée pût parler. Il n'y a que les sots, les importants pour se croire uniques détenteurs de toutes les facultés.

– Tu m'as sauvée ! – expliqua l'Araignée – et tu ne m'as pas tirée de l'eau pour mieux t'amuser de moi, ensuite, ou pour m'écraser ! Je veux te prouver ma reconnaissance.

Car, vous le savez, petits Amis, les animaux ont cette autre particularité d'être reconnaissants !

– Allons ! quel est ton souhait ? Y a-t-il quelque chose qui te fasse envie ?

– Oh ! Oui ! – s'écria Blanchette, les yeux brillants – c'est Carnaval demain, je voudrais me promener dans les rues de Nice avec une belle robe, dans une belle voiture que tout le monde applaudirait !

– D'accord !

– Et... est-ce que je pourrai emmener mes frères et mes sœurs ? interrogea l'enfant, timidement.

– A ton gré !

– Et... ils auront aussi de beaux habits ?

L'Araignée-Fée acquiesça et annonça que les splendides vêtements des uns et des autres se trouveraient, dès le petit jour... là où ils devaient se trouver !

Comme tous les êtres surnaturels, les fées parlent quelquefois par énigmes. Mais Blanchette se satisfit

de la réponse de la fée. Les vêtements seraient « là où ils devaient se trouver... » Elle ne se creuserait pas la tête pour en savoir davantage ! Demain serait vite arrivé.

Mais ses frères et sœurs (qui croyaient avoir plus de raison qu'elle parce qu'ils étaient plus âgés) faillirent s'étrangler de rire quand elle leur communiqua la grande nouvelle !

Elle ne les persuada pas et, jusqu'au soir, elle en vit de toutes les couleurs avec eux ! Oh ! Ils n'étaient pas vraiment méchants. Ils n'étaient pas vraiment bons non plus. Il est très difficile d'être à la fois bon et taquin, car il est très difficile de garder la mesure pour que la taquinerie reste gentille et ne fasse jamais de peine !

Blanchette se coucha le cœur gros, ravalant ses larmes. Mais le petit matin lui apporta sa revanche ! Que vit-elle, en ouvrant les yeux, sur la chaise bancale accolée à sa paillasse, à la place des pauvres hardes qu'elle avait quittées la veille ? Une robe étincelante et des souliers dorés. Elle ne fut pas surprise, car elle n'avait pas mis en doute les paroles de la fée. Elle fut émerveillée !

D'une main craintive, elle effleurait le tissu si doux, si souple qu'on l'eût dit fait de pétales de fleurs quand elle aperçut, près du grabat où dormaient encore trois de ses sœurs, trois autres robes aussi ravissantes et trois autres paires de souliers d'or.

Elle allait secouer les dormeuses, juste au moment où leurs frères entrèrent en se bousculant. Ils étaient habillés comme des pages ou comme des marquis, avec du velours, des dentelles, de la soie, des escarpins vernis, à boucles de diamant et ils criaient :

– C'était vrai ! C'était vrai !

Éveillées par le bruit, les trois sœurs de Blanchette crurent pendant un moment qu'elles continuaient un songe.

Quant au père et à la mère, ils surgirent, aussi hébérlués que l'étaient leurs enfants, à l'exception de Blanchette. La veille, ils n'avaient pas pris garde à leur dispute. Couramment, les grands se moquaient de la cadette et ils ne s'en occupaient pas plus que d'un bourdonnement de mouches.

Blanchette leur donna des explications qui ne firent qu'accroître le désarroi qui les envahissait.

Une araignée parlante !

Des robes... des habits princiers venus tous seuls se ranger à côté de chacun des enfants... Et ce char dont parlait la petite !... Il y avait de quoi perdre la tête !

Garçons et filles, oublieux de leur incrédulité de naguère, semblaient maintenant partager la tranquille assurance de Blanchette et trouver, comme elle, tout à fait naturel ce qui leur arrivait.

– A quelle heure le carrosse viendra-t-il nous prendre ? s'informa l'un d'eux.

Il disait le carrosse. Un simple char ne serait pas digne de transporter les nouveaux personnages qu'ils étaient !

– Le carrosse viendra à son heure ! répondit Blanchette d'un ton important.

Son prestige avait beaucoup augmenté, vous pensez bien !

– Laissez-nous nous habiller ! dit-elle à ses frères, qui obéirent avec une sorte de respect.

Le père s'en alla derrière eux, branlant la tête. Il avait l'air quasi épouvanté !

Et, tandis que les jeunes filles se métamorphosaient au point qu'elle ne les eût point reconnues, la mère invoquait tous les saints du ciel, demandait pardon de ses fautes, précipitait les signes de croix dans la crainte que l'incroyable aventure ne fût que sortilège et cause de damnation.

Ses filles ne l'entendaient guère !

Bien qu'il n'y eût pas de miroirs dans la masure et qu'elles dussent se contenter de la seule vitre qui ne fût pas cassée, à leur fenêtre, elles se sentaient trop belles pour penser à autre chose !

Circonstance curieuse ! la couleur de leur parure s'harmonisait avec leurs cheveux et leurs yeux.

Blanchette, qui était d'un blond pâli par le soleil et la mer, avec une robe délicatement irisée, une

ceinture de narcisses d'or faisait ressortir le bleu de ses yeux.

Elle seule portait diadème. Ses sœurs n'en furent pas jalouses. N'était-elle pas leur reine ? N'était-ce pas elle, au fond, la dispensatrice de toutes ces merveilles ?

Elles ne se lassaient pas de se contempler mutuellement, d'aller et venir pour se griser du doux froufrou de leurs longues jupes et de leurs voiles aux nuances exquises, vert d'eau... orange... mauve... azur... dont les chatoiements se retrouvaient dans la robe de Blanchette...

Tout à coup, elles tressaillirent !

– Vous entendez ?

Des chevaux piaffaient au dehors. Le carrosse devait être là !

– Mes enfants ! Mes enfants ! gémit leur mère, qui essaya de les retenir.

Mais elles avaient déjà bondi au seuil de leur demeure, dépassées par les garçons.

Oui ! Le carrosse était là, car c'était en effet un carrosse, et si beau, qu'en comparaison celui de Cendrillon eût fait l'effet d'une brouette ! Des roues de diamant supportaient un immense jardin fleuri de roses... d'œillets... de résédas... de jonquilles... de lavande... de violettes... de mimosas... De petits cours d'eau y circulaient. Une grotte, toute de nacre, s'y élevait au bord d'un lac. Suprême

enchantement, prodige des prodiges, ce jardin suspendu offert aux yeux de Blanchette et de ses frères et sœurs était escorté, entouré, dominé par un vol de cigales et d'oiseaux.

D'abord, pétrifiés à cette vue, mais commençant à prendre l'habitude des miracles, garçons et filles se bousculèrent à qui monterait le plus vite.

Le char se mit en marche !

J'ai oublié de vous dire qu'il était traîné par huit chevaux blancs, aux harnais d'argent, à brides blanches, et conduit par un cocher vêtu, comme le valet qui l'accompagnait, de satin blanc, brodé de diamants et de perles !

Ah ! Non ! Il ne ressemblait pas à un char de carnaval.

Sur son passage, les gens se rangeaient, médusés, se demandant quel prince d'Orient avait pu s'offrir pareil équipage !

– Es-tu contente ? murmura, près de Blanchette, une petite voix.

Elle chercha autour d'elle et reconnut l'Araignée-Fée.

– C'est plus beau que mon rêve ! Comment avez-vous pu... en une nuit ?

– N'es-tu pas l'amie des animaux et des plantes ? Tous m'ont aidée. Mes araignées diligentes ont tissé vos robes avec des fils de la vierge, colorés

par l'aurore, et les costumes de tes frères avec des ailes de papillons...

« Les fleurs se sont dépouillées de leur rosée que les sylphes industrieux ont transformée en diamants. Deux d'entre eux, de belle prestance ainsi que tu peux le voir, se sont proposés pour cocher et valet. Quant aux cigales et aux oiseaux qui chantent et volent au-dessus de vos têtes, ils ne représentent qu'un tout petit nombre de la gent ailée accourue à mon appel. »

Les frères et les sœurs n'écoutaient pas, trop occupés à découvrir sans cesse un nouveau motif de s'émerveiller. La plus jeune sœur avait vu, la première, l'escarpolette dressée en un bout du jardin enchanté, une escarpolette qui s'élevait si haut dans les airs qu'elle eût pu, s'il eût fait nuit, se cogner à une étoile.

– Pourvu qu'ils n'aient pas trop de peine, ce soir, quand il nous faudra quitter tout cela ! soupira Blanchette.

– Et toi... auras-tu de la peine ? Car, tu l'as compris. Je n'ai pas assez de pouvoir pour prolonger ton rêve. Tu as formulé le souhait de traverser Nice, le jour du Carnaval, sur un char se distinguant de tous les autres, par sa splendeur. J'ai réalisé ton souhait !

– Oh ! Je vous en suis si reconnaissante, Madame l'Araignée-Fée ! Quant à vous dire que je n'aurai

pas de peine en le quittant... je mentirais! Mais je crois que ce beau souvenir me consolera et, même, voyez-vous, je crois qu'il me donnera des forces! J'étais un peu paresseuse. J'aime rêver. J'aimais rêvasser plutôt! Pour vous prouver que j'étais digne de vos bontés, je me corrigerai. Je viendrai tout de suite quand maman m'appellera pour faire le ménage. Alors, ce n'est pas pour moi que j'ai peur. C'est pour mes frères et sœurs qui ne pensent peut-être pas que le beau carrosse, les belles robes, tout cela ne nous est que prêté!

L'Araignée-Fée demeura un instant silencieuse. Elle admirait la sage enfant capable de comprendre que toutes les richesses, toutes les joies ne sont que prêtées.

– Je voudrais tant qu'ils se retrouvent heureux ce soir et les autres jours, dans notre maison qui n'est pas belle. Dites, Madame l'Araignée-Fée, est-ce que vous pouvez encore m'accorder cette faveur ?

– Je peux... A condition que tu les paies? Pour que tes frères et sœurs vivent dans la satisfaction de leur sort, sans vains regrets... accepterais-tu, toi, de renoncer au souvenir même de cette journée ?

– Oh! Madame l'Araignée-Fée... c'est... c'est beaucoup!

Son regard s'embua en caressant la verte pelouse,

plus moelleuse qu'un coussin, sur laquelle elle était assise... les fleurs... sa robe désirée...

– Ne plus me souvenir ! – murmura-t-elle.

Son amour fraternel l'emporta :

– Eh bien ! soit ! – dit-elle, soudain résolue – Pour que mes frères et mes sœurs soient heureux dans leur humble condition, j'accepte d'oublier votre cadeau, Madame l'Araignée-Fée.

– Sois bénie, petite ! Et réjouis-toi ! Ton consentement a suffi. Tu garderas tes souvenirs, tes frères et tes sœurs n'en seront pas moins de ces êtres privilégiés qui savent trouver leur joie en eux-mêmes ! Maintenant, mêle-toi à leurs jeux. Profite bien de ton carrosse d'un jour !

Blanchette ne se le fit pas répéter. A son tour, elle s'éleva sur l'escarpolette, jusqu'au domaine des étoiles.

Puis des rondes, des poursuites joyeuses les animèrent tous jusqu'à ce que, soudain, apparût devant eux, ils ne surent comment, une table garnie de gâteaux, de boissons, de sorbets.

– Je ne sais si nous pouvons en emporter pour Papa et Maman ? dit Blanchette regardant interrogativement autour d'elle.

Mais l'Araignée-Fée n'était plus là pour la renseigner.

– Et pourquoi ne pourrait-on pas en apporter à la maison ?

C'était le moment d'expliquer à ses frères et sœurs que le carrosse ni rien de ce qu'il contenait ne leur appartenait.

– Eh ! Tant pis ! – s'écria joyeusement le frère aîné – Nous nous serons bien amusés !

– Oh ! Oui ! Oui ! – dirent les autres – Nous nous serons bien amusés et nous nous le rappellerons !

Le dernier vœu de Blanchette avait été exaucé. Les frères et sœurs se souviendraient avec bonheur, sans amertume, d'avoir porté des habits princiers, et joué dans un jardin semblable à un coin de Paradis terrestre, un jardin *extraordinaire,* un peu comme celui que chanterait un de nos poètes.

– Essayons toujours d'entasser ces belles galettes au miel pour Papa et Maman. Ah ! Si nous avions un panier !

A peine avait-elle parlé qu'un grand panier, léger comme une plume, se balançait à son bras.

Les braves enfants y empilèrent tout ce qu'ils purent.

Et le dessert, destiné à leurs parents, fut tout ce qu'il leur resta du carrosse d'un jour lorsque, sans s'être rendu compte du changement, ils se retrouvèrent, dans leurs vieux habits, devant leur vieille maison.



La vengeance de Cybèle



LE touriste s'étonne encore de voir, près du monastère d'Aghetto, un pin se dresser à la pointe du roc, ses racines tenant en plein calcaire.

Il paraîtrait que ce pin... Mais j'aurais tort de vous dévoiler tout de suite sa réelle identité. Pour l'instant, retenez sa position.

Autrefois, à la place du monastère, il y avait un temple païen, dédié à Cybèle, déesse des moissons, et, non loin du temple, un petit lac, appelé à cause de ses dimensions réduites : Laghet (petit lac). Un ruisseau le traversait. Le petit lac est disparu, le ruisseau coule toujours et c'est à lui que l'on a donné le nom de Laghet.

Des jeunes filles étaient chargées de l'entretien du temple, à l'instar des vestales romaines. Mais

la règle, pour elles, était plus dure que pour ces dernières.

Les vestales romaines faisaient vœu de ne pas se marier tant que durerait leur ministère. Pour les servantes de Cybèle, ce vœu était définitif. Cependant, elles devaient, toutes, être belles et de noble naissance. La déesse ne voulait pas de laiderons dans son personnel, de laissées pour compte, d'humbles filles. Elle entendait que le sacrifice des recluses choisies fût total.

Comme vous le savez, Cybèle jouit de la plus sympathique réputation. On l'imagine, avec ses longs cheveux couleur des blés, présidant aux récoltes d'automne, coiffée de pampres prometteurs, caressant, de son regard à l'azur pâle comme un ciel de septembre, la terre nourricière.

Eh bien ! de méchantes langues susurraient que sa réputation de générosité était un peu surfaite, que, plus ou moins consciemment, sous son air doux, elle se réjouissait à la vue des jolies créatures brimées. Vous comprenez : Cybèle est la femme de Saturne qui ne passe pas pour un petit plaisantin, il faut bien le reconnaître ! Alors, qu'elle eût éprouvé, fût-ce à son insu, un brin de jalousie à la vue du bonheur des autres, il n'y eût eu là rien d'étonnant, ni de scandaleux. Ce serait humain, tout simplement, et nous savons que les dieux de l'Olympe n'étaient pas exempts d'humaines faiblesses.

Mais plus vous irez dans la vie, mes amis, plus vous vous apercevrez qu'il est fort difficile de dire, de quiconque, qu'il est ceci ou cela !

Revenons à notre histoire : Donc, aux environs du petit lac – ou laghet – évaporé depuis des siècles, de pures jeunes filles, ayant accepté un célibat à vie, assuraient le culte de la déesse.

Elles n'étaient pas cloîtrées, mais elles ne devaient sortir qu'en groupe. Vêtues d'une tunique immaculée qui descendait à ras de leurs pieds blancs chaussés de sandales d'or, elles devaient, comme les femmes arabes, dissimuler leur visage sous une mousseline opaque. Quand elles avançaient ainsi, dans le paysage si beau, cueilleurs et cueilleuses, à l'ombre des pâles oliviers, suspendaient leurs gestes, bergers et bergères qui paissaient leurs moutons s'immobilisaient, droits sur l'horizon d'azur. La vie, avec ses rires ou ses larmes, son insouciance ou ses fatigues semblait s'arrêter.

Et pourtant... Et pourtant...

On ignore comment cela commença, mais une idylle se noua entre un simple pâtre et l'une des liliales jeunes filles ! Abominable sacrilège !

Ambroisus était beau, mince et musclé. Son pur profil grec, à boucles brunes, se détachant contre le bleu du ciel, il avait l'air dans sa blanche houppelande d'un jeune dieu venu visiter les hommes.

Phyllis, blonde, d'un blond de soleil, avec des

yeux de la couleur changeante des vagues, était la plus belle des servantes sacrées.

Si les renseignements manquent sur la façon dont naquit l'amour chez ces deux êtres charmants que tout séparait, sur les luttes de conscience que dut connaître Phyllis, nous savons que, bravant les dangers dont ils étaient menacés, ils parvinrent à organiser de secrètes rencontres. Elles avaient lieu au bord du petit lac, à l'aube.

Étincelants d'humide rosée, haletants d'émotion plus que de la course fournie, ils demeuraient, d'abord, à distance, éblouis de se voir. Puis ils se rejoignaient, se prenaient les mains, chacun répétant le nom de l'autre. Le pâtre s'agenouillait devant la bien-aimée, lui offrait des fruits et les fleurs cueillis pour elle. Phyllis goûtait aux figues pulpeuses, aux rouges grenades, aux physalis, ces baies d'or dont il faut ouvrir les soyeux calices. Yeux clos, elle respirait les jacinthes mauves ou bleues, les mimosas. Phyllis passait à son cou une tresse de narcisses, suave et fragile parure. Phyllis avait dévoilé son ravissant visage et, malgré ce péché, souriait à celui qu'elle aimait.

Ambroisus contait sa journée de la veille. Il avait poursuivi une brebis indocile. Il avait vendu un bon prix ses fromages. Son chien s'était blessé sur un caillou pointu. Son bâton lui avait échappé comme il longeait un abîme, il s'en était taillé un autre.

Phyllis écoutait avec l'attention qu'elle eût eu pour le plus merveilleux récit. Elle ne pouvait, en retour, lui rapporter ce qu'elle avait fait depuis leur séparation de la veille. Il était interdit aux jeunes prêtresses de révéler quoi que ce fût concernant leurs activités dans l'enceinte sacrée et Phyllis qui manquait, par ailleurs, si gravement à la règle, se conformait à cette prescription de silence.

Sincère, elle ne prétendait pas que sa discrétion fût méritoire. Elle était trop heureuse d'oublier, auprès d'Ambroisus, qu'elle n'était pas une jeune fille comme les autres, et de se croire, un bref instant, libre, libre d'aimer, de fonder un foyer, de vivre la vie qu'avait vécue sa mère.

Le jeune pâtre devait éprouver un sentiment analogue et craindre toute allusion à la désespérante réalité.

Où les mènerait leur clandestine aventure ? Ils ne voulaient pas non plus se le demander.

Enivrés de se voir, de contempler ensemble l'embrasement du ciel d'aurore, de rêver, côte à côte, sur les rives du petit lac, d'errer, un peu au-delà, main dans la main, ou de se poursuivre avec les rires de leur âge, ils refusaient de penser à ce qui ne manquerait pas d'arriver s'ils étaient découverts.

En se quittant, ils reprenaient conscience du risque tragique et c'était le cœur étreint d'angoisse que Phyllis se retrouvait seule sur la route du

temple, dans l'air bleuté, écoutant s'éloigner la tendre et triste mélodie que, sur son pipeau, Ambroisus jouait en signe d'adieu.

Un matin... Ah! Quel affreux matin qui pourtant semblait si lumineux, si doux! Ils s'étaient rejoints comme à l'accoutumée. Penchés au-dessus du petit lac, ils s'amusaient à voir leurs deux images se mêler, se confondre, dans le fluide miroir que ridait la brise. Tout à coup... Comment ne moururent-ils pas d'effroi ? Tout à coup une autre image se refléta qui venait de plus haut. Phyllis reconnut immédiatement le visage de Cybèle.

La déesse avait-elle été mise au courant par un jaloux ou par une jalouse ? S'était-elle aperçue que Phyllis ne remplissait plus ses fonctions avec le zèle de naguère ? Il en faut si peu, quelquefois, pour éveiller les soupçons! On peut penser encore que le hasard seul lui fit, ce matin-là, de son céleste domaine, jeter un regard sur ses domaines de la terre.

En tout cas, fatalité ou délation, elle vit les coupables et les coupables la virent!

Sa colère fut terrible.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle se trouva devant eux que la peur paralysait.

Elle tenait en main le faisceau de foudres de son fils Jupiter. Mais, ô miracle, sur le point de frapper, elle hésita. Malgré la grandeur de la faute, une

expression de pitié, sur son visage, succéda à la fureur. (Vous voyez que l'on aurait tort de mettre en doute sa foncière bonté.) Las ! Il est des circonstances où l'indulgence est elle-même coupable.

Fût-ce à contre-cœur, Cybèle avait l'obligation de châtier. Elle devait châtier et, même, d'une manière exemplaire. Elle *devait...* et elle éprouvait tout à coup combien il peut être dur de punir !

Du moins, ceux qui, si gravement, l'avait offensée, ne les condamnerait-elle pas aux enfers éternels ni même, peut-être, à une éternelle expiation.

Ils ne mourraient pas, mais ils perdraient leur apparence humaine ! Avec un cri douloureux, terrifiant, Phyllis parut se dissoudre dans l'air. Puis, ce qu'il restait d'elle-même se tassa, frémit, palpita, enfin fusa vers les nues ! Phyllis avait été changée en hirondelle !

Fou de chagrin, Ambroisus se mit à courir. Déjà il atteignait la crête d'où il se précipiterait dans le vide, quand une flèche, lancée par la déesse, le cloua sur place, métamorphosé à son tour ! Il était devenu ce pin dont les gens peu au courant des choses se demandent comment il a pu pousser là !

Cependant on assure que, à chaque aurore, ses branches s'agitent, se tendent comme des bras... L'on est également surpris de voir accourir, seule, détachée de la ronde de ses sœurs, pour voleter

autour de l'arbre sombre qui gémit, une hirondelle...

Je me suis laissé dire qu'ils recouvreraient, l'un et l'autre, leur forme primitive et qu'ils pourraient s'épouser lorsque, sous la pioche avide des hommes, le petit lac serait remis à jour.





Sa colère fut terrible. *Page 62.*

« Lou Pon »



AU commencement de chaque année, Peille, antique petite cité de l'arrière-pays montagnard, à quelque vingt kilomètres de Nice, célèbre la *Pomme Fleurie,* la pomme en question, ou *lou Pon,* étant en réalité une orange. Cette fête est une si vieille coutume que personne n'en a découvert l'origine.

Sur la place Saint-Roch, ce jour-là, on danse, on chante, on fait circuler des paniers d'oranges mais d'oranges fleuries. Autrefois, il était obligatoire qu'elles le fussent de leurs fleurs naturelles. Puis il y eut un relâchement de la tradition. On se contente maintenant de piquer, dans les fruits, à l'endroit du pédoncule, un bouquet d'œillets, de giroflées, de buis. Mais on enveloppe encore chaque orange, selon le rite, d'une feuille de bibassier (ou néflier du Japon).

Au cours du bal, lorsque les couples, saisis par le démon de la danse, tournoient si fort qu'ils ne semblent plus toucher terre, tout à coup, un commandement est lancé qui les arrête net : « Grand rond... grand rond... ! »

Et c'est alors *lou rodou* qui se forme. Filles et garçons font cercle autour de la place en se tenant par la main et les corbeilles d'oranges fleuries leur sont présentées.

Toute la jeunesse du pays attend impatiemment cette gracieuse fête locale. Pas seulement la jeunesse, car les vieux couples que l'on y voit y furent, jadis, des couples de promis, semblables à ceux que formeront, dans la suite des années, leurs enfants et petits-enfants.



Or, il y a bien longtemps, une étrange idylle se noua à Peille, ce jour-là.

Pierretou, l'un des plus beaux gars du village, faisait rêver les filles. On ne lui connaissait pas de *calinière* (1). Oh ! Il n'y avait pas à se désoler ! On en avait de ces récalcitrants au mariage qui, dans la joyeuse effervescence des rires et des danses, avaient changé d'idées !

(1) Fiancée, en niçois.

Mais comme il l'avait fait les années précédentes, Pierretou invita tour à tour celle-ci et celle-là sans manifester de préférence. Galant avec chacune, il ne l'était particulièrement avec aucune.

Soudain... on remarqua l'Inconnue. On la remarqua justement parce qu'elle dansait avec Pierretou pour la troisième fois et que Pierretou semblait un autre homme ! Pierretou était amoureux ! Il n'était pas permis d'en douter. Ce sont des choses qui se sentent. Pierretou ne quittait plus sa danseuse. Pierretou était perdu pour les filles de Peille.

D'où venait-elle, cette blonde que personne n'avait jamais vue au pays ? Comment s'était-elle mêlée à la fête ? A quel moment était-elle arrivée ? Elle ne pouvait être qu'une effrontée des villes qui allait embobeliner ce benêt de Pierretou.

Belle ? Peuh ! Seuls les hommes et quelques très vieilles femmes la trouvaient belle. Les autres regardaient avec dédain ses magnifiques tresses d'or ramenées en tiare au-dessus de sa tête, ses yeux si grands et si bleus. Quant à son teint de camélia rosé, il suscita de petits rires sournois. Où vivait-elle donc ? Dans une caverne ? Sous terre ? En tout cas, loin des feux du soleil et de l'air salé qui vous dorent comme de vivantes statues.

Grand rond ! Grand rond !

Il y eut dix mains pour se saisir de la main libre de Pierretou. Ce fut Giustina qui l'emporta

et Giustina ne passait pas pour une fille que l'on pût décevoir en vain.

– Tu gardais ta promise dans un placard ? dit-elle au jeune homme.

Puis, la mine apitoyée :

– C'est-y qu'elle a le mal de poitrine ?

Il était trop heureux pour se fâcher.

Éclatant d'un rire sonore qui découvrit ses blanches dents régulières, il reconnut bonnement :

– Elle n'est pas de chez nous.

Celle qui tenait son autre main n'avait rien perdu du colloque. Elle corrigea :

– Je suis d'ici mais je ne suis pas des vôtres !

Pierretou se rembrunit. L'étrange créature voulait-elle dire qu'elle les dédaignait ?

C'est ce que Giustina feignit, elle aussi, d'avoir compris, s'écriant, les yeux pétillants d'une joie mauvaise :

– Si vous êtes une princesse, dites-le nous ! On vous fera la génuflexion !

– Je ne suis pas princesse et je n'ai pas droit aux génuflexions !

Au même instant, l'un des garçons chargés de passer les paniers de « pommes » fleuries s'arrêtait devant eux et déjà, il en présentait une à l'Inconnue, souriant, cherchant ses mots, car il n'avait pas préparé de compliments pour elle puisqu'on ne l'attendait pas. Alors Pierretou, de la main que

cherchait à retenir Giustina, s'empara de l'orange et l'offrit à son autre voisine que sa main droite n'avait pas lâchée.

– Mademoiselle... Mademoiselle qui... euh... qui êtes si belle... euh... Mademoiselle... acceptez... euh !...

Il bredouillait légèrement !

Giustina ne manqua pas de lui en faire la remarque. Y prit-il seulement garde ? Celle à qui s'adressait ce bredouillement l'écoutait, tout aussi attentive que s'il eût chanté la plus enivrante musique et tandis que l'officiant, indifférent, débitait à Giustina ses vœux de bonheur pour l'année qui s'ouvrait, l'Inconnue contemplait le fruit enrobé que lui tendait Pierretou comme s'il eût renfermé tous les trésors du monde.

Le rire de Giustina résonna de nouveau, persifleur, puis la jolie dédaignée changea de tactique. Elle feignit d'oublier l'existence de sa rivale et de Pierretou. Les galants ne lui manquant pas, elle dansa jusqu'au soir et étonna l'assistance par son entrain.

La réunion joyeuse s'acheva avec le jour.

Pierretou voulut accompagner jusque chez elle sa conquête. D'abord, ne serait-ce pas un moyen d'apprendre qui elle était ? Car elle s'était dérobée à toute question précise.

Mais elle se déroba une fois de plus.

– Je dois regagner seule ma demeure.

Il crut qu'elle était venue à la fête à l'insu de ses parents, circonstance qu'il jugea favorable aux desseins qu'il avait formés et qu'il exprima tout aussitôt :

– On ne pourra pas vous tenir rigueur de m'avoir accordé votre compagnie. Je suis un honnête garçon. J'ai du bien au soleil et si vous vouliez...

Elle ne le laissa pas achever :

– Quittons-nous ici, mon ami !

– Mais je vous reverrai ? Oh ! Mad... je ne sais même pas votre nom ni l'endroit de votre demeure !

– En souvenir de notre rencontre, je vous rends la pomme fleurie que vous m'avez offerte...

– Ce n'est pas une réponse ! Comment vous appelez-vous ? insista-t-il. Comment vous retrouver ?

Elle s'éloignait. Il se précipita pour la suivre. Et l'on raconte qu'il n'y parvint pas. La mystérieuse étrangère filait avec la rapidité du vent, tandis que les jambes de Pierretou s'engourdissaient jusqu'à lui refuser tout service. Pourtant, il était bon à la course ! D'où lui venait cette fatigue soudaine, qu'il ne ressentait pas cinq minutes auparavant ?

Il essaya de se mouvoir. Dût-il battre la montagne des jours et des nuits durant, il découvrirait la retraite de la fille aux cheveux d'or ! Ah ! Il ne pouvait même plus détacher ses pieds du sol !

Allait-il rester là, fiché en terre comme une statue ? Dans les efforts qu'il fit pour recouvrer la maîtrise de ses muscles, il arriva qu'il tourna le dos à la direction prise par l'Inconnue et, tout aussitôt, son agilité lui revint.

C'était donc une crampe qui l'avait arrêté ?

Eh bien ! Il en serait quitte pour forcer l'allure. Sans perdre de temps, donc, il fit volte-face. Et le voilà de nouveau paralysé ! Impossible de bouger sauf, encore, pour se diriger vers sa maison.

Vingt fois il tenta l'expérience avant de se résigner à rentrer chez lui, *comme elle l'avait voulu.*

Dans sa fureur, il jeta, le plus loin qu'il put, la « pomme » fleurie que lui avait rendue cette sorcière !

Car il n'en doutait pas ! Il avait eu à faire à quelque servante du Diable. Il se trouvait envoûté !

« Je suis d'ici mais je ne suis pas des vôtres ! », avait-elle déclaré et il pénétrait enfin le sens de ces paroles qui lui revenaient en mémoire.

« Je suis d'ici... »

De quelle voix douce, musicale, elle s'était exprimée ! Et qu'ils étaient candides et tendres, ses beaux yeux bleus ! Il s'était toujours représenté une sorcière bien autrement.

« Je suis d'ici mais pas des vôtres... »

Mais pourquoi une sorcière ? Il y avait aussi des dames-fées dans la région ! On dit qu'elles habitent

la haute Tinée, vers Prat et Bousieyas. On dit aussi qu'elles se mêlent parfois aux humains, aidant ceux qui le méritent, punissant les autres. On dit qu'elles consentent parfois à épouser un humain, à fonder une famille et que les enfants qui naissent de telles unions portent la marque de leur origine : par le dessin quasi imperceptible d'une étoile sur leur front, par la faculté d'entendre le langage des animaux et des plantes... (1).

Si cela était vrai, si ces mariages étaient réalisables, pourquoi sa fée l'avait-elle repoussé ? Lui, se sentait tout disposé à la prendre pour épouse !

Remuant ces pensées, enivré et désespéré à la fois, il arriva jusqu'à sa porte, qu'il ouvrit. Et la première chose qu'il aperçut ce fut la « pomme » fleurie (Oh ! Il la connaissait bien !), au beau milieu de sa grande table en bois de sorbier !

La magie continuait.

Il en aurait le cœur net !

Avec crainte et respect, il prit le fruit merveilleux et prononça :

– Si tu m'es revenue, par le pouvoir de celle qui te tint en sa main, apprends-moi où elle s'est enfuie ?

– Elle a rejoint ses sœurs, dans la grotte dont nul ne doit connaître l'entrée, répondit une voix dont il ne douta pas qu'elle vînt du fruit mysté-

(1) Cf. *Contes et Légendes de Savoie* du même auteur.

rieux. Mais il ne s'étonnait plus de rien, dominé d'ailleurs par le désir de savoir.

– Quelle raison l'y obligeait ? Ne pouvait-elle devenir ma femme ?

– Non ! Car elle était promise au roi des Sylphes et si elle avait manqué à sa parole, il eût immédiatement déchaîné les esprits de l'air auxquels il commande. Un cataclysme se fût abattu sur la région. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, vos champs, vos forêts eussent été retournés, vos demeures se fussent écroulées, et pas un de vous n'eût survécu.

– Alors... Alors... Pourquoi est-elle sortie de sa grotte ? Pourquoi l'ai-je aimée ?

– Elle était curieuse d'assister à l'une de vos fêtes et elle ne savait pas ce qui l'y attendait ! Les fées ne sont pas toujours averties des choses qui les concernent.

– Souffre-t-elle de notre séparation ? Manque-t-elle de cœur ?

– Le cœur des fées est plus constant que celui des humains. Le tien guérira bien avant qu'elle ne t'ait oublié !

– J'ignore jusqu'à son nom !

– Il ne m'est pas interdit de te le confier. Elle se nomme Elyséane.

Il répéta avec ferveur :

– Elyséane...

Puis, contemplant le fruit qui lui avait semblé si pareil à tous ceux qui emplissaient le panier où il l'avait pris :

– Toi qui me parles, qui donc es-tu ? Es-tu fée, aussi ? Car on n'a jamais connu d'oranges parlantes !

– Je suis fée et j'ai le pouvoir de réaliser les vœux que l'on formule en me tenant au creux de la main. Voilà pourquoi Élyséane m'a laissée près de toi. Je suis chargée d'exaucer tes désirs, à l'exception d'un seul : tu souhaiterais en vain revoir celle qui occupe en ce moment tes pensées !

– Pourtant, je ne saurais formuler un autre vœu ! soupira-t-il douloureusement. Oh ! Le méchant Destin qui m'accorderait tout... sauf le bonheur ! Mais tu te moques, orange, si tant est que tu existes... que tu m'entendes et me répondes réellement... enfin si tant est que je ne rêve pas !

– Essaie ! Forme un vœu !

Riche, beau, jeune, que solliciterait-il si la joie de retrouver Élyséane lui était interdite ?

– Essaie !

Pierretou n'était pas cupide. Ce fut donc simplement parce qu'il jugea la chose fort difficile à réaliser qu'il prononça, après avoir pris l'orange magique :

– Fais que cette table se couvre d'or !

A peine eut-il terminé qu'une cascade de pièces rutilantes s'abattit sur la table...

Il dut se rendre à l'évidence.

— Veux-tu des châteaux ? Des navires plus rapides que les vents ? Veux-tu que tes domaines s'élargissent jusqu'aux confins de la terre ? Veux-tu...

Pierretou secoua la tête.

— Je ne veux rien qui ne soit mérité par mon labeur ! déclara-t-il. Et je n'ai que faire de tout cet or ! Qu'il s'en retourne !

A peine eut-il terminé que la surface de la table réapparut, nue.

Il y reposa le fruit-fée.

— Tu es un sage, Pierretou, et bien digne d'avoir éveillé l'intérêt de celle qui me délégua vers toi !

— Parle-moi d'elle ! supplia-t-il. Dis-moi...

Il n'eut pas le temps d'achever. On frappait à sa porte. C'était Giustina, visiblement bouleversée.

— Pierretou, viens vite ! Ma mère se meurt. La fièvre l'a saisie et j'ai peur...

Elle expliqua que son frère avait attelé la carriole pour aller chercher un docteur à la ville. Le jeune homme eût pu s'étonner que ce fût lui qu'elle priât de l'accompagner auprès de la malade ! Les femmes ne manquaient pas au village et il s'agissait d'une autre femme ! A moins qu'elle ne fût venue à lui tout simplement parce qu'elle l'aimait et le considérait comme son unique recours ?

Mais il avait déjà d'autres pensées que vous avez déjà devinées.

Reprenant l'orange, il prononça, mine de rien :

– Ne t'inquiète pas, Tina ! Rentre chez toi. Il n'est pas convenable que tu t'attardes ici à cette heure, et je suis sûr que ta mère est guérie comme je le souhaite ! Et il dit ces derniers mots en détachant les syllabes.

Elle le regarda, ébahie, puis, croyant pénétrer la vraie raison de son refus :

– Ainsi tu ne veux pas me rendre service ! Tu parles de convenances ! Tu fais le prophète parce que tu n'oses pas me dire franchement que tu crains de passer pour mon fiancé ? C'est à cause de l'*autre*, n'est-ce pas ?... l'horrible fille qui ne doit pas t'avoir quitté depuis longtemps ? Elle t'a laissé l'orange pour que tu penses à elle...

Avec une adresse et une rapidité de chatte en colère, la jalouse se jeta sur le fruit et s'en empara, criant :

– Eh bien ! Tu lui diras qu'elle vienne me la demander !

– Giustina ! Rends-moi cette orange immédiatement ou je ne te reverrai de ma vie.

Il avait parlé d'un tel ton qu'elle trembla. Elle aimait trop Pierretou pour supporter la froideur glaciale qu'il lui témoignait soudain. Elle s'écroula en sanglots :

– Pierretou... mon Pierretou ! Non ! ne me repousses pas ! Je ne sais pas ce que je dis. Parce

que je t'aime tant. Oh ! Je n'ai pas honte de le confesser. Quand on a mal comme j'ai mal, on ne peut plus avoir honte. Je t'aime tant, vois-tu, et je voudrais tant que tu m'aimes ! Oh ! Oui ! Oui ! Je le voudrais tant !

Alors seulement elle se rappela qu'il avait réclamé cette orange. Avec un geste émouvant d'humilité, elle la lui tendit.

Mais il tremblait plus qu'elle et l'orange roula sur le sol.

– Je t'accompagnerai, Tina ! décida-t-il alors... Et... qui me prendra pour ton fiancé ne se trompera pas, s'il est vrai que tu veuilles de moi ?

Sans chercher à comprendre ce revirement subit, elle se jeta sur son cœur.

Une voix faussement courroucée les sépara :

– Eh bien ! ma fille, c'est comme ça que tu vas chercher du secours quand je suis malade ?

La mère de Giustina était devant eux et jamais elle n'avait semblé en aussi parfaite santé.

– Oh ! Maman ! Tu es guérie ? C'est vrai ? s'émerveilla la petite.

– Cinq minutes après ton départ j'étais debout ! Et j'étais sûre de te trouver par ici, gourgandine !

Mais elle ne parvenait pas à donner le change et à feindre la sévérité.

La joie qu'elle éprouvait des accordailles de sa

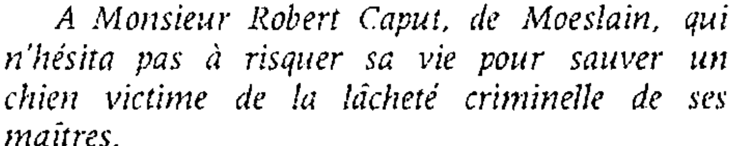
fille unique et de Pierretou vibrait sous ses paroles et brillait dans ses yeux.

Le mariage eut lieu trois semaines plus tard. De leur jeune âge à l'âge avancé où tous deux, presque ensemble, s'éteignirent doucement, ils donnèrent l'exemple du couple le plus uni.

Quant à l'orange fleurie et qui avait roulé à terre ? Le croirez-vous ? Elle ne put jamais être retrouvée. Comme si elle se fût évaporée après avoir accompli sa suprême mission...



L'Anier et son âne


A Monsieur Robert Caput, de Moeslain, qui n'hésita pas à risquer sa vie pour sauver un chien victime de la lâcheté criminelle de ses maîtres.



MAIS les fées sont aussi capables de vous jouer de mauvais tours. Oh ! Pas sans y être provoquées ! Leur vraie nature, c'est d'être bonnes, serviables, et, même, indulgentes ! Seulement, je crois vous l'avoir dit ailleurs ([1]), les Fées, qui sont mortelles comme vous et moi, à moins d'accident vivent très longtemps. Trois siècles est la durée moyenne d'une existence de Fée ! Elles ont donc le loisir d'apprendre à connaître les humains !

---

(1) Cf. *Contes et Légendes de Savoie* et *Contes et Légendes du Limousin et de la Marche*, du même auteur.

Ceux-là, généralement, ne voient pas les Fées et, parce qu'ils ne les voient pas, ils les nient ! Faisons une exception pour les poètes qui, par privilège spécial, s'entretiennent avec elles aussi familièrement que nous nous entretenons ensemble, vous et moi.

Les Fées, elles, nous voient, nous entendent. Elles peuvent souffrir par nous. Elles peuvent mourir de notre main.

Les Fées ! Vous savez que nous désignons, de ce nom collectif, les Esprits du Feu, de la Terre, de l'Air et de l'Eau : Salamandres... Gnomes... Elfes... Sylphes... Dryades et Hamadryades... Sirènes... Ondins et Ondines...

Celles qui jouent dans les prairies... dansent au clair de lune... vont et viennent à travers les montagnes, toujours prêtes à aider le voyageur égaré... Ces Fées-là ont, pour domicile fixe, de mystérieuses retraites. Mais on vous en a montré de ces grottes, dites, précisément, grottes des Fées ? Apparemment, elles sont pareilles à toutes les grottes. En réalité, elles constituent une entrée, une cour extérieure...

La porte véritable qui mène au domicile des Fées fait partie de la paroi rocheuse et je parie tout ce que vous voudrez que vous n'arriverez jamais à la découvrir. Rien ! Mais là, absolument rien, ne la révèle une fois qu'elle est refermée. Ah ! De nos jours où les humains ne pensent qu'à creuser des

carrières ou faire sauter des mines, c'est encore un précaire abri ! Un peu comme nos maisons en cas de guerre, n'est-ce pas ? A la différence que, dans le monde moderne, pour les Fées, c'est presque toujours la guerre ! Ignorées, méprisées, pourchassées par les humains, ces ravissantes créatures cultivent la méfiance, voire la rancune. Elle est même redoutable, leur rancune !

En voici un exemple :

Les hameaux de Prat et Bousieyas sont regardés, dans le pays, comme le pays des Dames-Fées. Des anciens vous raconteront qu'ils en ont vu, des Fées, comme je vous vois ! Elles étaient là, si nombreuses, qu'elles négligeaient parfois de se rendre invisibles aux yeux humains !

Ce que l'on ignorait, c'était leur domicile. On pouvait les surprendre s'amusant avec l'écume des sources, cueillant des fleurs pour s'en faire des couronnes, menant une ronde joyeuse; il était impossible de découvrir où et comment elles disparaissaient ensuite ! Au plus haut de la montagne, cela, c'était sûr ! Les Fées aiment les sommets et elles y sont plus tranquilles. Certains chasseurs de chamois se mirent en tête de chercher l'issue mystérieuse. Ils durent s'avouer bredouilles !

Or, le seuil que n'avait jusque-là franchi nul pas humain, un simple ânier le franchit un jour. Mais vous allez voir que ce ne fut pas de son gré !

Notre homme habitait Saint-Dalmas, et se prénommait Félicien. Vous comprendrez par la suite pourquoi je ne vous dis pas son nom de famille. Il a encore des cousins à Saint-Dalmas et au-delà.

Félicien possédait un âne qui en voyait de dures ! Est-ce qu'un âne est sur terre pour mener la bonne vie ? Une fois que la pauvre bête s'écroula, écrasée par une charge trop pesante qui lui déchirait les flancs, Félicien voulut la faire se redresser à coups de fouet.

Mais que se passait-il ? Il ne put abaisser son fouet levé ! Une gracieuse jeune femme, blonde, mince, quasi transparente, lui avait pris le bras et l'immobilisait. A ce prodige, il l'identifia pour une Fée. Il ne se trompait pas.

– Cruel ! lui dit-elle. Si tu ne fais pas serment d'être désormais pitoyable à ce courageux serviteur, tu resteras jusqu'à la mort dans la posture que je t'inflige, ton bras ne s'abaissera plus et le fouet que tu tiendras restera entre tes doigts crispés, pour témoigner de ta méchanceté !

Vous pensez bien que l'ânier se hâta d'acquiescer.

Il s'engagea à donner à Grison (c'était le nom de l'âne) une nourriture suffisante, à ne plus lui imposer des tâches dépassant ses forces, à ne plus le rudoyer.

– N'oublie pas tes promesses, enfant des hommes ! recommanda la Fée – ou tu t'en repen-

tiras! Le châtiment pourrait être pis que celui qui consisterait à vivre ta vie d'homme le bras en l'air, brandissant un fouet. Allons! Tiens-le toi pour dit et reprends la disposition de ton bras!

Une légère crampe – qui passa vite – le persuada qu'il n'avait pas rêvé! Car la Fée s'était évaporée, l'âne s'était remis debout. Les gens d'alentour semblaient n'avoir rien vu!

Quelque temps, il garda la conviction que l'étrange rencontre – dont il ne se flatta pas! s'était produite et que mieux valait se conformer aux ordres reçus. L'âne dut éprouver une grande surprise. Il n'était plus battu, il ne pliait plus sous le poids. Et il engraissait!

Ce ne fut qu'un rêve.

Peu à peu, les instincts du mauvais maître se libérèrent. Le martyre de l'âne recommença, s'aggrava même, comme si Félicien eût éprouvé le besoin de prendre une revanche!

De son soulier ferré, de son lourd bâton, il fustigeait sa victime... Et bing! Et bing!

Son plaisir consistait aussi à le priver de boire et à passer avec lui, par les torrides journées, auprès des ruisseaux et des clairs bassins...

L'impunité l'excitait. Fol qu'il avait été de croire à une sorcellerie! Les Fées! Quelle balourdise!

La bonne femme qui s'était interposée devait

appartenir à ce genre d'extravagantes qui prétendent que les animaux ont droit à des égards ! Il avait déjà rencontré sur la côte une vieille Anglaise qui brandissait son parapluie contre un charretier...

Félicien n'assomma pas son âne. Il ne l'affama pas tout à fait, car il convenait de le garder apte aux dures besognes qu'il attendait de lui. Il ne fallait pas lui en demander davantage !

Et le pauvre âne, résigné comme seuls les animaux savent l'être, triste comme seuls les animaux peuvent être tristes, continuait à le servir.

Lorsqu'un jour son tortionnaire lui vit prendre une route qui n'était pas celle qu'il devait prendre, il le tira par la bride au risque de lui déchirer la mâchoire... L'âne n'en eut cure. Il lui piqua les flancs, le frappa à poings fermés. Peine perdue ! l'âne avait l'air de ne rien sentir !

Il courait... courait... et l'ânier s'essoufflait, le blasphème et l'écume aux lèvres.

L'âne hennissait, tout à coup fringant, rajeuni; on aurait cru qu'il avait des ailes !

— Té ! Féli ! Où que tu t'en vas comme ça derrière ton bourriquet ? criait-on sur leur passage, en se moquant car il n'était aimé de personne.

Il ne pouvait s'arrêter pour répondre aux lazzi et sa fureur augmentait.

Haletant, vaincu par la fatigue alors que la

bête semblait gagner des forces à la course, il prit le parti d'enfourcher son baudet. L'autre ne regimba pas. On eût cru même qu'il n'attendait que cela pour filer ventre à terre, comme n'avait jamais filé aucun de ses pareils.

Secoué, éperdu, manquant de choir et persuadé qu'il y avait du surnaturel dans l'affaire, Félicien essaya de la douceur :

– Arrête-toi ! Tu auras double picotin d'avoine et litière fraîche et bon traitement !

– Hi ! Han ! faisait le bourriquet. Hi ! Han !

– Je vois bien que tu m'en veux ! Oh ! je n'ai pas toujours été commode. Mais je te demande pardon, moi, ton maître !

L'âne, sans arrêter son train d'enfer, se retourna, et vous allez me croire si vous voulez, dents découvertes et yeux plissés, il regarda celui qui se croyait encore son maître, avec une ironie qui glaça l'autre de terreur. Puis, de nouveau, il lança sur un mode victorieux une dizaine de :

– Hi ! Han ! Hi ! Han !

Désespéré, fou d'effroi, le mauvais homme essayait de reconnaître le paysage. Jamais il n'était venu par là ! Jamais il ne se fût figuré que la montagne fût si haute ! La tête lui tournait. Le vertige l'avait saisi. Il essayait de fermer les yeux et les rouvrait aussitôt. C'était plus fort que lui, il voulait voir, il voulait savoir. Mais il ne décou-

vrait, d'une part, qu'un abîme, d'autre part qu'une muraille de roc contre laquelle Grison galopait comme dans le vide, sans être soutenu par le moindre sentier.

Comble de maléfice! Grison ne se mit-il pas à le faire sauter en l'air sans interrompre sa course? Félicien avait beau se cramponner à la maigre crinière, serrer les genoux sur les flancs de l'animal, il se sentait projeté des mètres au-dessus de sa monture. Chaque fois, il croyait sa dernière seconde arrivée. Mais non! Il retombait à califourchon, puis, de nouveau, d'un coup de rein, l'âne le lançait comme une balle.

Tout à coup, le baudet s'immobilisa.

Ce fut à peine si Féli s'en rendit compte, tellement il était rompu, anéanti.

Un hennissement formidable le rappela à lui-même.

– Hi! Han! Hi! Han!

Ils se trouvaient sur une petite esplanade dominant le vide et malgré son hébétude l'ânier discerna devant eux le renfoncement d'une grotte. Alors, il trembla. Il savait que les Dames-Fées habitaient une haute, très haute, autant dire inaccessible grotte. Les Dames-Fées! Il ne tenait pas du tout à les rencontrer. Il avait manqué de parole à l'une d'entre elles. Il n'avait pas respecté son serment d'être bon envers son âne. Que ne pouvait-

il mettre pied à terre et se sauver ? Mais outre les douleurs aiguës que réveillait en lui le plus petit mouvement, en admettant qu'il arrivât à recouvrer l'usage de ses jambes, comment s'enfuirait-il ? Hormis cette sorte de terrasse qui les supportait maintenant, l'âne et lui, la montagne ne présentait aucune aspérité visible. Elle se dressait aussi lisse qu'un mur de marbre !

Ces pensées se heurtèrent dans sa cervelle en feu avec la rapidité de l'éclair. Car moins d'une demi-minute après que l'âne eut poussé son « Hi ! Han ! » avertisseur, les contours de la grotte s'écartèrent et le chambellan des Fées s'avança vers eux.

Toujours porté par Grison, qui avançait là-dedans comme chez lui, Féli pénétra dans une salle plus vaste qu'une cathédrale, dont les voûtes étaient soutenues par des colonnes de porphyre. Ces colonnes avaient pour chapiteaux des feuillages de cristal, d'un cristal si léger qu'ils étaient parcourus d'un incessant et mélodieux frémissement. Les murs n'étaient percés d'aucune fenêtre. Pourtant, il ne semblait pas que l'on eût quitté la lumière du jour et l'air était aussi frais et pur qu'à l'extérieur.

Derrière les visiteurs, les battants à glissière de la grande porte s'étaient rejoints. Le chambellan prononça :

– Ces Dames vous attendent !

Alors, les sabots de Grison accompagnèrent, de leur rythme sec, les cristallines harmonies des chapiteaux. En âne qui connaissait son chemin, il traversa dans toute sa longueur l'immense hall. Une autre pièce s'ouvrit dont les murs étaient de lapis-lazuli. Comme la précédente, elle ne comportait pas de fenêtre, bien qu'ensoleillée et doucement éventée de la brise des sommets.

Mais Féli n'était pas en état de s'émerveiller sur ceci ou cela ! Dans la première pièce, il n'avait quasi rien discerné ! Dans la seconde, son attention fut aussitôt captée par la présence d'une dizaine de personnes rangées en demi-cercle, les plus ravissantes personnes qu'on pût voir. Seulement ce n'était pas pour leur beauté qu'il les contemplait. Il avait immédiatement compris devant qui il se trouvait. Il avait d'ailleurs reconnu l'une d'entre elles qui n'était autre que la Dame rencontrée quelques mois plus tôt.

– Hi ! Han ! lança Grison en manière de salut et jetant l'homme à terre comme il eût fait d'un sac de châtaignes.

Courbatu, éperdu, moulu, souffrant de partout et l'âme pleine d'effroi, Félicien se mit péniblement debout. Il voulut même incliner la tête, faire des politesses. Vaincus, les lâches sont prêts à baiser les pieds du plus fort. Mais, garrotté par le torticolis, il n'acheva pas son geste.

Quant à Grison, il s'approcha du tribunal des Fées. Sa longue tête se posa successivement sur l'épaule de chacune d'elles et ces Dames, qui avaient regardé son maître avec tant de mépris, le flattaient à qui mieux mieux.

Après quoi, il s'assit sur son train de derrière, au bout de la rangée, s'octroyant sans doute le droit d'être, en cette affaire, juge et partie.

Mais il n'y eut pas d'interrogatoire. Les Fées étaient au courant.

– Tu as été surpris une première fois en flagrant délit de cruauté envers le brave animal qui te servait sans regretter sa peine ! – déclara la Fée qui paraissait la plus importante. Tu as ensuite manqué à l'engagement que tu avais pris de t'amender. Pour ta punition, tu vas subir une terrible métamorphose...

Quoi que ce terme de « métamorphose » fût assez mystérieux pour l'ignorant ânier, qui n'avait encore jamais entendu dire qu'un être pût changer de forme, il frissonna d'une crainte indicible !

– Dans un instant – continua la voix inexorable – tu ne seras plus tel que te connaissent tes pareils, tu auras l'aspect d'un âne...

A ces mots, Félicien, oubliant ses douleurs, tomba à genoux et demanda grâce :

– Un âne, moi ? Non ! Non ! Belles Dames ! Pitié ! Je serai bon ! Jamais plus je ne frapperai

un animal. Je traiterai mon âne comme un frère !

Il se tordait les bras. Il se frappait la poitrine. Mais les Fées demeuraient impassibles et celle qui avait pris la parole poursuivit :

– Et tu auras un maître, exigeant et dur comme tu le fus toi-même. Ton échine pliera sous les charges trop lourdes, la mangeoire sera avaricieusement garnie et si, au-dehors, l'envie te prenait de croquer quelques chardons ou de t'abreuver aux sources, une volée de coups te rappellera que ton appétit ou ta soif passent après les volontés de ton maître, et cela... (Elle fit une pause) jusqu'à la consommation des temps !

Vous vous rendez compte, mes Amis ! Les années passeraient... Les siècles succèderaient aux siècles et Félicien continuerait sa vie d'âne ! Il y a des gens qui ne voudraient jamais mourir, mais ne jamais mourir en restant dans la peau d'un âne, accablé, malmené, qui le voudrait ?

Tandis que la Fée énonçait l'horrible sentence, savez-vous qui partagea l'angoisse du coupable ? Ce fut Grison ! Oui ! Grison, Grison, qui n'ignorait rien, lui, des misères d'une vie d'âne. Il sentit fondre sa rancune et l'on assista à cette chose stupéfiante : la victime plaida pour le bourreau ! Prodige plus inouï que d'entendre parler un âne ! D'une grosse voix rauque et discordante, Grison

implora la clémence des Fées pour l'homme sans cœur !

Lui qui, tout à l'heure, savourait sa vengeance et secouait si gaiement son maître le long du périlleux chemin qui conduisait au tribunal des Fées, il suppliait maintenant qu'on les laissât s'en aller tous les deux, qu'on leur permît de continuer à vivre comme par le passé, l'un frappant l'autre ! Si les Fées s'y refusaient, Grison à grand renfort de « Hi ! Han ! » gros de sanglots, Grison demandait qu'il lui fût accordé de partager le destin du condamné, pour lui donner du courage, pour l'habituer à cette morne et cruelle épreuve qu'est une existence de bête de somme !

Les Fées n'ont pas pour habitude de revenir sur leurs arrêts. Toutefois, celles-ci, émues de l'intervention du pauvre Grison, voulurent en tenir compte :

– Parce que la victime a parlé en ta faveur, nous t'accordons une chance de voir ta peine n'être pas éternelle. Cette chance dépend des hommes... qui sont *encore* tes semblables...

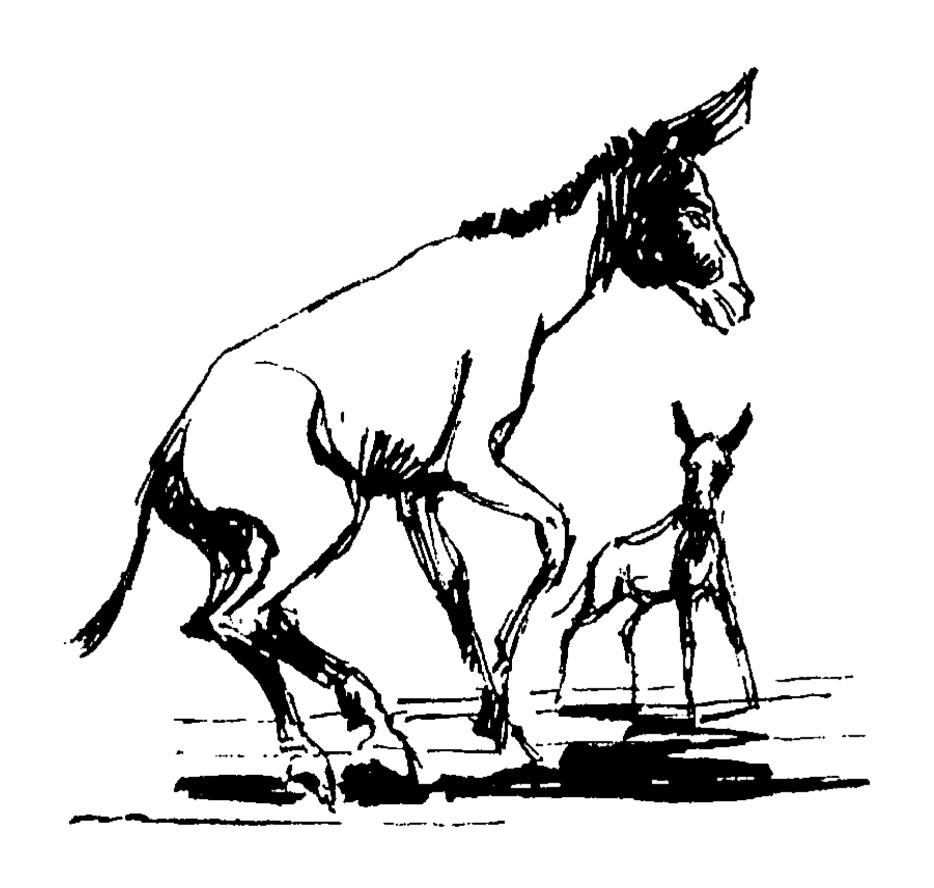
A cet *encore* Félicien se sentit inondé de la tête aux pieds d'une sueur glacée.

– Si tu rencontres, une fois, un humain capable d'une pitié égale à la pitié dont vient de témoigner ta victime, alors tu reprendras ta forme primitive. J'ai dit.

Et résonna un hurlement abominable, doublé du braiement aussi terrorisé de Grison. Un âne de plus fut là ! Le nouveau destin de Félicien commençait...

Qu'est-il advenu de lui ? A-t-il recouvré son apparence humaine ? Erre-t-il toujours, dans sa peau d'âne, à la recherche d'un cœur d'homme ou de femme capable de s'attendrir sur la misère d'un autre, cet autre fût-il son pire ennemi, comme s'attendrit Grison, le bon Grison qui n'était qu'un âne ?

Qu'en pensez-vous, petits amis ?



La tour de Bramafame



VOUS trouverez, dans votre dictionnaire, que Barbe-rousse fut le nom de deux frères, pirates algérois (1). Ce nom était plutôt un surnom. Avant la poussée du système pileux auquel ils le durent, les deux frères étaient autrement désignés. Mais cela nous importe peu. Nous ne chercherons pas davantage à savoir si celui des deux frères dont nous allons parler fut l'aîné ou le cadet. S'agirait-il, même, d'un autre Barbe-rousse? Je ne voudrais affirmer ni ceci, ni cela, et courir le risque d'être un jour démentie! Retenons simplement que, aîné ou cadet des deux Barberousse du dictionnaire, ou sans lien aucun avec eux, un Barberousse possédait castel à la fois sur

(1) Vous trouverez qu'il fut aussi le nom porté par l'Empereur d'Allemagne, Frédéric Ier.

les hauteurs d'Alger, et près de Saint-Dalmas. (Saint-Dalmas le Selvage ou Saint-Dalmas de Valdeblore ? Encore un détail secondaire, une cinquantaine de kilomètres seulement séparent les deux villages ! Alors ! Qu'il fût un peu plus voisin de l'un que de l'autre ! ! Nous n'allons pas nous quereller !)

Ce qui est certain, c'est que Barberousse terrorisait la contrée. Il venait s'y détendre à ses retours d'Afrique... quand il avait bien écumé les mers... et quand il avait détroussé, avec ses gens, bon nombre de pèlerins en route pour la croisade. Les richesses qu'il avait ainsi accumulées auraient pu faire concurrence, paraît-il, au trésor d'Ali-Baba !

Mais ce voleur n'avait pas à craindre d'être, à son tour, volé ! Nul ne se serait risqué à pénétrer dans la forteresse interdite ! Comment cela eût-il été possible, d'ailleurs ? A l'image de tous les autres, le château fort des environs de Saint-Dalmas était entouré de douves, ces fossés pleins d'eau croupissante. D'autre part, Barberousse pouvait être sûr de ses hommes : corsaires à toute épreuve... forçats évadés... condamnés à mort arrachés au gibet... qu'il les prît en faute et leur retirât sa protection, ils étaient perdus sans retour !

Une seule fois, il eut à réprimer (et vous allez voir comment) chez un de ses sbires, un mouvement de cupidité.

Le coupable était une nouvelle recrue, un jeunet irréfléchi, échoué là autant par esprit d'aventure que par la nécessité de se soustraire à quelque juste châtiment.

Barberousse revenait d'une fructueuse expédition et surveillait le déchargement de ses rapines quand l'apprenti coupe-jarret fut pris de vertige devant un tonneau ouvert, empli d'or. Il avança subrepticement la main au-dessus de ce tas de pièces lumineuses...

Barberousse, qui semblait avoir des yeux derrière la tête, se retourna. Alors, savez-vous ce qu'il fit ? Tenez-vous bien ! Il fit, sur-le-champ, confectionner un épais couvercle, foré d'un trou circulaire par où le malheureux dut passer la main jusqu'au poignet. Puis, il ordonna de cimenter l'orifice de façon que le poignet y fût absolument immobilisé. Le couvercle-bracelet fut scellé au tonneau, le tonneau scellé au mur. Jusqu'à ce que mort s'ensuivît, le fautif resterait ainsi, la main plongeant dans cet or qu'il avait voulu dérober ! Il ne pouvait ni s'asseoir ni se coucher. D'horribles crampes le faisaient hurler de douleur, du moins tant qu'il eut la force de hurler. Mais il fut long à mourir car Barberousse, pour que durât son supplice, avait ordonné de l'alimenter en suffisance !

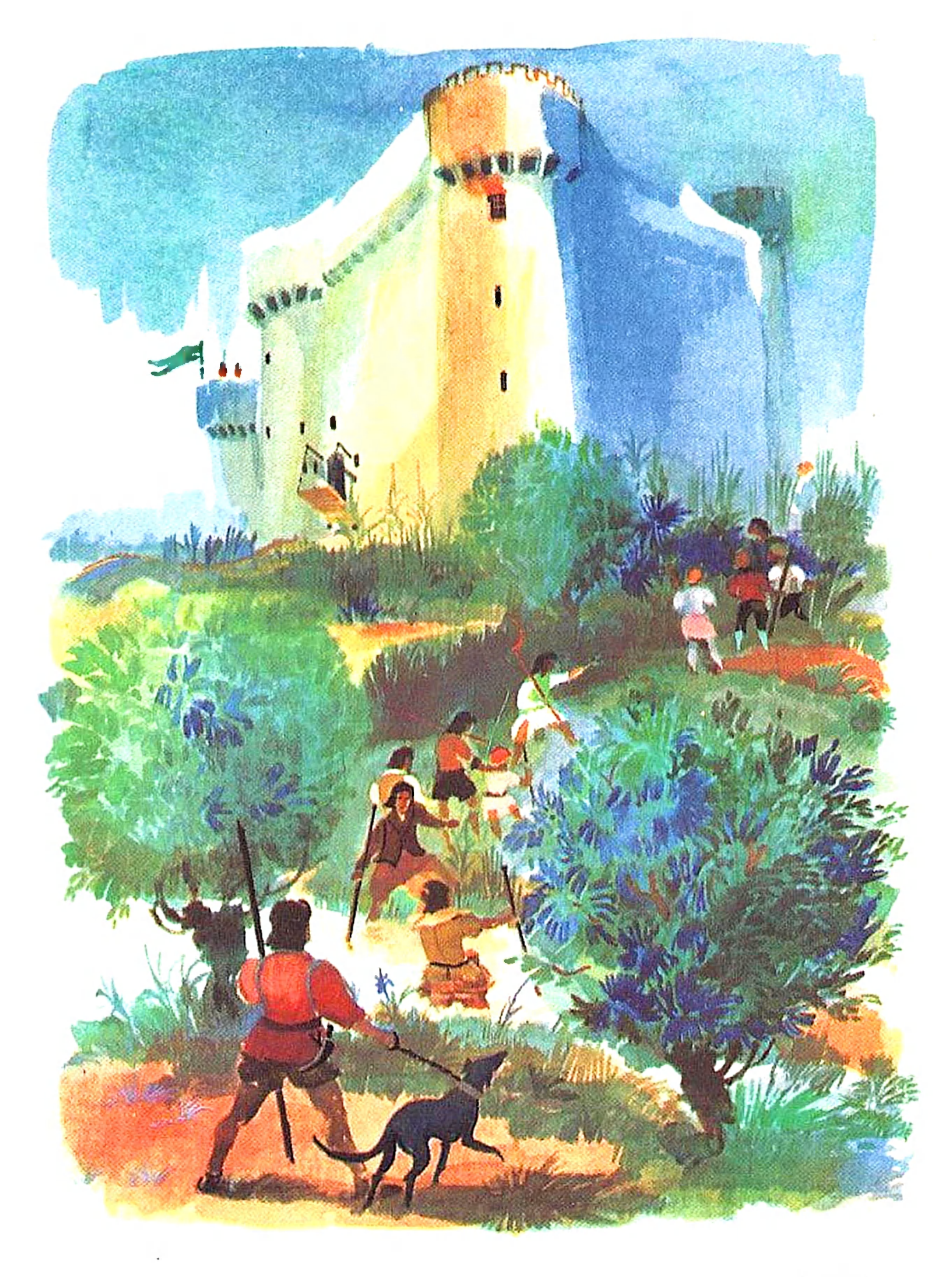
Dès qu'apparaissait le redoutable pirate, les gens se calfeutraient, ou ne sortaient qu'en troupe, et

armés, pour les indispensables travaux de la campagne. Les cultures en souffraient ! Mais tout était préférable au risque d'être pris à parti, sans pouvoir se défendre, par les malandrins qui, du castel, se répandaient aux alentours, en quête d'un mauvais coup.

Les vieillards restaient à l'intérieur des fermes avec les enfants et les femmes. Les pères, les maris défendaient, par-dessus tout, aux jeunes femmes, aux jeunes filles de se montrer. Et elles avaient bien trop peur pour désobéir à leurs pères ou maris !

Car, figurez-vous : Barberousse n'était pas seulement un forban d'envergure, il était aussi un précurseur de Barbe-Bleue ! Comme allait le faire quelques années après Henry VIII d'Angleterre (1), il changeait d'épouses plus souvent que de montures. A la vérité, Henry VIII, avec sa petite demi-douzaine de femmes, ne lui arrivait pas à la cheville. Et puis, Sa Très Gracieuse Majesté n'avait fait mourir que deux d'entre elles ! La rumeur publique accusait Barberousse d'autant d'assassinats conjugaux qu'il avait eu de femmes ! Il partait avec une épouse blonde... revenait avec une brune...

(1) Henry VIII d'Angleterre, qui inspira, dit-on, le conte de Perrault, eût, vous le savez, six femmes : Catherine d'Aragon qu'il répudia; Anne Boleyn (mère de la grande Elisabeth Ire) dont il fit trancher la tête à l'épée; Jane Seymour qui eût la chance de mourir dans son lit; Anne de Clèves qu'il répudia; Catherine Howard qu'il condamna à l'échafaud; Catherine Parr, enfin, qui fut sa veuve.



J'ai faim, j'ai faim. Page 97.

Il repartait avec la brune, revenait avec une rousse... ou une châtaine... Quelquefois, c'était en son castel même que disparaissait la pauvre créature qui avait cessé de lui plaire et vous imaginez si les filles et femmes du pays étaient alors gardées à vue par leurs proches ! Personne ne briguait la succession !

Comment se débarrassait-il de ses épouses ? Les uns disaient ceci... Les autres, cela... Oh ! Les langues allaient bon train, aux veillées paysannes, derrière portes et fenêtres bien closes.

Une fois, un pâtre, qui ramenait son troupeau, avait aperçu, à l'étroite fenêtre qui s'ouvrait tout en haut de la tour du nord, un visage de femme. Portée par le vent du soir, une plainte lui était parvenue :

– J'ai faim ! J'ai faim ! criait la malheureuse qui se trouvait enfermée là.

Le pâtre fit part à ses concitoyens de ce qu'il avait vu et entendu. Plusieurs se rendirent avec lui sur les lieux, qui virent et entendirent à leur tour :

– J'ai faim ! J'ai faim !

Et une petite main se crispait autour des gros barreaux de l'étroite fenêtre.

Quels secours pouvaient-ils apporter à la captive ? Les plus audacieux proposèrent de tenter l'escalade par-dessus les douves et jusqu'à l'étroite fenêtre du haut de la tour, au moyen de toutes les

échelles du village mises bout à bout ! Mais les vigiles armés de Barberousse passaient et repassaient par le chemin de ronde. Ils étaient formés de deux groupes qui se croisaient à la moitié du parcours, de telle sorte qu'ils pussent surveiller à peu près tous les côtés à la fois. Avant même qu'ils eussent le temps d'appliquer leur échelle à rallonges, les villageois seraient découverts ! Et il faudrait s'attendre à de terribles représailles. Pour moins que ça, Barberousse avait fait brûler des fermes et jeter dans le brasier des familles entières.

Las ! Tandis que, massés en dessous de la Tour du Nord, ils se désespéraient de leur impuissance, les gémissements de la prisonnière, incessamment, déchiraient la nuit :

– J'ai faim ! J'ai faim !

Ils revinrent pourtant le lendemain, et le surlendemain, et ensuite encore, mus par l'espoir insensé d'un miracle.

Le troisième soir, les vaines supplications de l'enfermée se firent plus faibles.

Le quatrième soir, elles étaient si faibles qu'ils eussent pu se demander s'il ne s'agissait pas d'un écho étouffé entre les murs lisses de la Tour du Nord.

Mais le cinquième soir, la voix s'était tue...

Et ce fut une nouvelle absence de Barberousse...

Puis un nouveau retour, en compagnie d'une nouvelle épouse ! La vingtième ? Ou la centième ?

Barberousse ne restait jamais longtemps célibataire. Pourtant, il n'était pas beau ! Il était même laid, obèse, un peu bossu et les genoux cagneux. D'aucuns prétendaient qu'il avait fait un pacte avec le Diable, ce qui eût expliqué, également, ses chances en... affaires ! Les sages haussaient les épaules. D'après eux, si Barberousse recourait aux Démons, ce ne pouvait être qu'aux Démons du luxe, de la coquetterie et de la vanité !

Il était infiniment riche, infiniment puissant, il couvrait ses épouses momentanées d'atours et de bijoux somptueux; il leur décernait le titre de princesse que nul ne s'enhardirait à leur contester.

Vous verrez en avançant dans la vie, petits Amis, qu'il n'en faut pas toujours autant pour faire tourner les têtes.

Peut-être se trouva-t-il aussi, dans le nombre, des filles à l'âme noble qui se sacrifièrent pour épargner à leur famille la vengeance de l'impitoyable chef de bande ? Nous savons combien il est aventuré de juger des sentiments du prochain.

Et voilà que soudain tout parut changer dans la conduite de l'épouseur perpétuel !

Il avait débarqué avec sa *ième* épouse, une jolie créature, blonde, rose, rieuse, qui bénéficia tout

de suite d'une liberté qu'il n'avait pas accordée aux précédentes !

Avec une suite réduite, elle traversait le village au grand trot de la gracieuse petite jument blanche qu'il avait fait venir exprès pour elle, de ses haras d'Algérie. Sa robe, de soie de Mossoul (mousseline de soie), était blanche comme celle de sa jument miniature, et ses cheveux d'or, ses colliers, ses bracelets étincelaient au soleil. Elle était l'image même de la jeunesse insouciante !

Ignorait-elle le sort de toutes celles qui l'avaient précédée ? Ou se croyait-elle capable, elle, de fixer l'inconstant ?

Barberousse, il faut le dire, prenait de l'âge, ce qui n'ajoutait pas à son charme mais permettait peut-être à sa compagne d'envisager l'avenir avec plus de sécurité.

Les habitants de Saint-Dalmas furent prêts à la croire en place... au moins pour un bout de temps, le jour où, pour lui complaire, il ordonna d'édifier, au cœur de l'un des villages, un autre castel ! La jeune femme ne voulait plus vivre dans l'autre ! Avait-elle découvert quel abominable tombeau recelaient ces murs rébarbatifs ? En tout cas, pour la première fois, Barberousse se pliait à un caprice de femme ! De l'avis des plus sceptiques, c'était de bon augure. Il ne cacha pas, d'ailleurs, qu'il était las des expéditions lointaines et qu'il

ne désirait qu'achever ses jours paisiblement, aux côtés de sa douce petite femme, parmi les braves Saint-Dalmasiens.

Il surveilla les travaux, parlant aux uns et aux autres en paternel seigneur.

Peu à peu, les méfiances s'endormirent. Quelques jeunes femmes se risquèrent à sortir de chez elles. Il le remarqua, avec un débonnaire sourire :

– J'avais cru jusqu'ici que Saint-Dalmas n'était qu'un village d'hommes !

Les fondations étaient creusées.

La charpente s'élevait sous la direction d'un vigoureux et beau garçon, nommé Durante, et surnommé le *Manaïroun*, à cause de sa dextérité et de sa force à se servir de la *manaïré*, c'est-à-dire de la hache. Durante allait se marier. La commande de Barberousse tombait bien ! Elle faciliterait sa mise en ménage et, d'abord, lui permettrait d'offrir des noces dignes d'elle à la fille splendide qui lui avait accordé sa main. Il convoquerait tous les *bravadiers* (1) de la contrée... avec leurs *abbats* (2) et *sous-abbats* (2) qu'il chargerait d'organiser des réjouissances comme nul n'en vit jamais aux Saint-Dalmas.

Un jour que, tout en travaillant ferme, il rêvait ainsi à son proche mariage et au bonheur

(1) Guide des réjouissances publiques.
(2) Auxiliaires des bravadiers.

qui en découlerait, il tressaillit car Estella, sa fiancée, s'avançait en direction du chantier et Barberousse la regardait venir...

Certes, Barberousse donnait maintenant l'impression d'un homme rassis, ne cherchant qu'à faire oublier ses erreurs passées. Cette impression correspondait-elle rigoureusement à la réalité ? N'était-ce qu'une surface dont il ignorait lui-même combien elle était fragile et mince ?

Durante n'avait jamais cru que la conversion de l'ogre pût être définitive. Aussi avait-il recommandé à Estella de rester à l'écart. Une fois mariés, ils partiraient pour Marseille où l'embauche ne manquait pas dans le bâtiment. Alors, par toutes les distractions de la grande ville, elle serait dédommagée d'avoir vécu assez confinée jusqu'au jour du mariage.

Mais Estella, en vraie fille d'Ève, était curieuse... Elle voulait voir de près l'homme aux cent femmes, l'aventurier des mers et des routes.

Puisqu'il était assagi, maintenant, que risquait-elle ? Sa jupe fleurie s'évasant autour de ses chevilles minces, un châle de couleur vive croisé sur son corsage de dentelles, elle abritait sa ravissante tête brune d'un chapeau de paille jaune, plat, assez semblable au traditionnel chapeau que nous voyons de nos jours aux Niçoises en costume du pays.

Or, si toutes les Provençales sont belles, Estella était la plus belle de toutes.

Barberousse ne la perdait pas des yeux.

Étreint d'angoisse, Durante prononça, d'un ton de reproche, dès qu'elle fut assez près pour l'entendre :

– Je t'avais demandé de rester chez toi, Estella !

Fille d'Ève, avons-nous dit, Estella savait répondre à une observation par une autre observation :

– Et c'est tout ce que tu trouves à me dire ?

Mais elle ajouta tendrement et elle ne mentait qu'à moitié :

– Je *me languissais* de toi...

Il soupira, vaincu par cet aveu tombé de la jolie bouche rouge qui se plissait en une moue délicieuse.

– Moi aussi, Estella, je *me languis* quand je suis loin de toi. Mais mon travail est à l'extérieur, le tien, à la maison, et je t'avais demandé...

Il s'interrompit. Les yeux de la jeune fille fixaient, avec une crainte soudaine, un point derrière lui et il fut sûr que c'était Barberousse qu'ils fixaient. Aussi ne fut-ce pas de surprise qu'il tressaillit en entendant la voix rocailleuse du vieillard s'exclamer :

– Est-ce votre promise, Durante ? La belle enfant !

Et, sous la broussaille des cils, restés, comme

les cheveux, noirs et drus, les prunelles du pirate avaient l'air de deux petites boules de jais.

Estella se sentit mal à l'aise. Elle regrettait déjà d'avoir cédé à la curiosité au lieu d'obéir aux sages injonctions de son fiancé.

– Oui ! Fort belle ! – constatait, de nouveau, Barberousse. Nous allons voir ce qu'en dira Madame mon épouse. Ah ! Ah ! Ah !

Tout en ricanant, il prenait le bras de l'imprudente, terrorisée, qui, cependant, d'un brusque recul, se dégagea.

– Récalcitrante ? – fit-il, ironique et mauvais. Nous n'aimons pas beaucoup ça, ma mie !

Fou de colère, Durante s'élança, repoussant le vieillard tandis qu'Estella s'enfuyait avec la rapidité d'une biche poursuivie.

Mais ce fut à un chacal que fit alors penser Barberousse par le retroussis de ses lèvres sur ses canines démesurées et l'expression hideuse de sa face. Sans un mot, il tourna le dos au malheureux charpentier qui le vit faire signe à deux de ses sicaires auxquels il parut donner des ordres !

Plantant là le chantier, Durante, craignant le pire, voulut se précipiter chez Estella. Mais à peine avait-il franchi trois cents mètres qu'il fut assailli par une bande de larrons qui le laissèrent pour mort.

Quand il revint à lui, les étoiles s'allumaient au ciel. Avec désespoir, il calcula que plusieurs heures s'étaient écoulées depuis le moment de l'agression. Les bandits avaient de l'avance ! Son crâne, ses côtes, ses membres étaient si douloureux qu'il en eût poussé des cris. Respirer lui faisait mal, le moindre mouvement semblait lui déchirer les muscles. Il eut néanmoins le courage de se lever, et de reprendre la route.

Lorsqu'il atteignit, enfin, la demeure d'Estella, ce fut pour y trouver la mère de la jeune fille en pleurs, parmi les voisines affolées.

Estella avait été enlevée, à quelques mètres de là, presque sous les yeux des siens. Bâillonnée, ligotée en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elle avait été jetée en travers de la selle de l'un de ses ravisseurs. Tous étaient à cheval et, éperonnant leur monture, ils avaient piqué droit en direction du Castel maudit.

Le lendemain, l'un des séides de Barberousse annonça que son maître arrêtait les travaux en cours. Celle qui avait paru capable de se maintenir en grâces auprès de Barberousse le cruel ne verrait pas s'achever la demeure commencée pour lui plaire. Elle ne caracolerait plus, de blanc vêtue, sur sa petite jument blanche ! Elle avait maintenant pris la place de ses sœurs infortunées au haut de la Tour du Nord.

– J'ai faim ! J'ai faim ! criait-elle comme elles avaient crié.

Et la Tour du Nord ne fut plus appelée que la Tour de *Bramafame* (crie la faim).

☆

Mais Estella était rusée.

Elle comprit que la rébellion ne servirait qu'à aggraver son sort. Il fallait gagner du temps en donnant peu à peu, habilement, l'impression de se laisser séduire par le luxe déployé autour d'elle et par la puissance de Barberousse.

Dès le lendemain de sa séquestration, elle murmura, rougissante et yeux baissés que, sans ses fiançailles avec Durante... évidemment... elle serait très honorée du choix de son Seigneur. Elle avait, disait-elle, rêvé d'épouser un homme comme lui capable de s'imposer au monde, un homme sérieux, expérimenté. Elle n'aimait pas les jeunes gens. Ils ne pensaient qu'à rire et ils manquaient de jugeotte. Mais elle avait été destinée à Durante par leurs parents à tous deux. Et de soupirer ! Et de lancer à la dérobée des œillades langoureuses.

Quelques années plus tôt, le tyran ne se fût pas laissé berner ! Mais, si sa vanité avait grandi avec l'âge, sa perspicacité n'en avait pas fait autant.

Il crut défaillir d'orgueil quand, le troisième jour, elle lui fit une scène de... jalousie ! ! Elle l'accusait de conserver de l'affection pour sa dernière épouse :

– Qui me prouve, Monseigneur, que vous l'ayez répudiée ?

– Hé ! là ! ! Ma mie ! Je vous la montrerai raide et froide !

Elle frissonna d'horreur mais se reprit aussitôt.

– Je désire assister à son agonie ! eut-elle la force de proférer.

Barberousse ne fut pas le moins du monde scandalisé par tant de noire méchanceté ! Au contraire, il pensa qu'ils étaient faits pour se comprendre, Estella et lui.

– Ordonnez que me soient remises les clés de son cachot, que nul autre que moi n'ait le droit d'y pénétrer. Alors, sire Barberousse, je croirai que vous l'avez bien chassée de votre cœur.

– A votre contentement, ma mie !

Et, frappant dans ses mains, il ordonna au serviteur accouru d'apporter les clés du cachot.

Le cœur battant d'émotion, Estella gravit les marches de pierre qui menaient au faîte de la Tour du Nord. Cent cinquante marches avant l'unique palier au fond duquel s'encastrait une porte de fer à triple serrure.

Il lui fallut un peu de temps pour trouver les clés correspondant aux deux premières serrures. Enfin, la vaillante enfant tira la lourde porte qui grinça sur ses gonds rouillés.

D'abord, elle ne vit rien, si faible était le jour dispensé par l'étroite fenêtre creusée dans l'épaisse muraille. Elle ne vit rien, mais elle entendit gémir et ses cheveux furent frôlés par les chauves-souris qui vivaient chez elles dans cette constante obscurité ! Un mouvement d'effroi la rejeta en arrière mais elle eut la force de se dominer.

– Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

La double interrogation provenait d'une forme blanche, étendue à même le sol.

– Je suis une amie, Madame ! Je voudrais vous aider.

La gisante se redressa à demi. Estella dont les yeux commençaient à s'habituer contemplait le gracieux visage de la dernière épouse de Barberousse qui répéta avec un rire qui ressemblait à un sanglot :

– Une amie !

Puis reconnaissant le collier d'émeraudes d'Estella pour l'avoir elle-même porté au temps de sa faveur, son rire devint frénétique :

– C'est donc vous ! Ah ! je ne mourrai donc pas sans avoir vu celle qui me remplace auprès de Barberousse avant de me remplacer ici, dans la tour bien nommée, pour y mourir de faim !

Toujours couchée, mais appuyée sur ses coudes, elle dévisageait Estella qui la devinait folle de rancune et de haine.

Mais ce n'était pas encore tout à fait le moment de s'expliquer.

Tirant de l'une des poches de ses amples jupes de soie un carafon empli d'eau, elle le présenta à la prisonnière qui se jeta dessus et le vida jusqu'à la dernière goutte.

– J'ai pu aussi vous apporter un peu de pain.

Avec la même avidité, l'affamée dévora la miche dorée, sans en perdre une miette.

– Je tâcherai de faire mieux demain ! dit Estella.

– A quoi bon ? – soupira l'autre – la faim et la soif, c'est atroce, et c'est pourtant, pour moi, le seul moyen de voir finir mon supplice ! Je suis déjà dans la tombe. Mieux vaut n'y pas rester, trop longtemps, vivante !

– Mieux vaut encore en sortir ! – répliqua l'énergique Estella – J'ai des amis au-dehors. J'arriverai bien à prendre contact avec eux ! Personne ne s'est jamais attaqué à Barberousse. Il est temps que cela change !

– On ne *peut* pas s'attaquer à Barberousse !

– Si ! Il faut savoir s'y prendre, voilà tout. J'ai déjà ma petite idée. Mais je ne veux pas être sauvée seule. Je tâcherai donc que vous ne man-

quiez pas de nourriture. Ainsi j'aurai l'esprit plus tranquille pour combiner un plan, sans me presser d'une façon maladroite.

La conviction qui émanait d'elle gagnait l'emmurée que sa visiteuse laissa toute ragaillardie.

Puis, afin d'être plus libre dans ses agissements et de ne pas éveiller les soupçons de Barberousse qui eût pu s'étonner que sa prisonnière tardât tant à mourir, elle lui exposa :

– Cette femme, que je hais parce que vous l'avez aimée, je veux pour elle un supplice qui ne prenne pas fin en quelques jours. Je veux la nourrir, juste assez pour que dure son martyre.

Il trouva la vengeance ingénieuse. Lui-même s'était complu souvent à semblables raffinements.

Ainsi, la rusée n'eut pas à se cacher pour passer dans les cuisines avant de monter l'escalier de la tour. Barberousse, d'ailleurs, semblait avoir perdu le jugement. Cet homme, sans foi ni loi, qui faisait trembler des provinces, était complètement subjugué par cette petite paysanne de seize ans qui avait osé se dire : « Je serai la plus forte ! »

Il se pliait même à l'épreuve qu'elle lui imposa de prolonger leurs fiançailles.

– Vous m'épouserez, Monseigneur, quand j'aurai acquis la certitude que vous m'aimez comme je veux être aimée, totalement et pour toujours.

Il tenta de la persuader que c'était bien ainsi

qu'il l'aimait. Mais il baissa la tête quand elle rappela :

– Trop de vos épouses ont payé de leur mort leur imprévoyance ! Je veux m'assurer de l'avenir.

Elle voulait surtout, vous l'avez deviné, que l'occasion lui fût offerte de communiquer avec les siens.



Pendant ce temps, le pauvre *Manaïroun* s'abandonnait à un désespoir qui fit craindre pour sa raison. Estella, sa tant aimée, était pour lui pis que morte ! L'ogre l'avait emportée dans son antre et, lorsqu'il serait lassé d'elle, il l'enverrait mourir au haut de *Bramafame !*

La ravissante voix d'Estella qui prêtait ses fraîches roulades à la chanson du « *Roussignou que vola* » (Rossignol qui vole)... de « *Lou Festin de li Verna* » (La Fête des Aulnes)... de tous ces couplets vibrant de soleil, d'azur, de joie... la ravissante voix se ferait entendre encore mais ce ne serait plus pour charmer l'auditoire ! Un jour... deux jours... trois... cinq ?... l'écho répéterait la plainte d'Estella :

– J'ai faim ! J'ai faim !

Et puis l'écho se tairait.

Il se disait qu'il était impossible de souffrir plus qu'il ne souffrait ! Il ne savait pas que ce que l'on croit la plus grande douleur peut toujours être dépassé.

Il le découvrit quand le bruit courut qu'Estella avait agréé les hommages de son affreux ravisseur ! Elle acceptait ses cadeaux. Elle s'habillait en Princesse. Elle portait des bijoux magnifiques. Elle en remerciait son seigneur qu'elle appelait « *son cher fiancé !...* »

Oh ! Il se défendit d'y ajouter foi ! Il connaissait Estella, sa pure, désintéressée, courageuse Estella.

Mais des précisions, de plus en plus troublantes, lui arrivaient aux oreilles. Un meunier, chargé de l'approvisionnement en farine du Castel, affirmait qu'il avait vu la jeune fille traverser la cour d'honneur, au bras du forban, et plus parée que la Madone les jours de grande procession. Des ménestrels ambulants renchérissaient.

Et comme pour démontrer qu'elle agissait en pleine liberté, Estella elle-même parut au village, radieuse, caracolant au côté du hideux bonhomme dont elle allait devenir la femme.

Le *Manaïroun* vit cela !

Il bondit ! Malgré ses amis qui s'efforçaient de l'entraîner, il se saisit de la bride du cheval bai que montait Estella.

Barberousse partit d'un rire insultant et, comme ses hommes se jetaient sur l'audacieux :

– Laissez, mes braves ! estima-t-il, sarcastique, ce garçon désire présenter ses compliments à ma charmante fiancée !

Mais Durante restait pétrifié. Était-ce la jeune fille qu'il avait chérie, cette créature rutilante de diamants et de soie ? Existait-il des mots pour traduire sa rancœur et son mépris ? Sa bouche dessina une moue dédaigneuse tandis qu'il la dévisageait avec une expression de dégoût... Et voila que, l'espace de quelques secondes, le visage d'Estella se métamorphosa. Illusion ? Il crut y retrouver l'image de naguère. Dans ses yeux, sur ses lèvres, il crut lire un appel. Non ! Il ne se trompait pas. Elle eut un clignement de paupières significatif, avant d'annoncer :

– J'épouserai demain notre Seigneur très puissant et très aimé...

Nouveau clignement de paupières, cependant que ledit seigneur, redressé sur sa selle, promenait les yeux autour de lui, avec l'air de demander : « Hein ? L'avez-vous entendue, manants ? »

– Je vous charge, poursuivait-elle à haute voix, de convier tous les bravadiers de la région. Vous quêterez aussi le concours des meilleurs chasseurs. Que leurs armes bien fourbies, vos haches bien affûtées brillent de tout leur éclat jusqu'à ce que... (elle fit une pause, tourna, vers Barberousse, un regard qui acheva d'obscurcir son entendement, avant de reprendre, en détachant les syllabes) :

... jusqu'à ce que le lourd sommeil vienne fermer les paupières. A vous d'agir, Durante ! Pour escorter

notre bien-aimé Seigneur et moi-même, réunissez tous les citoyens valides de la contrée.

Barberousse se tordait de rire !

Comme elle se moquait bien de son ancien promis, la mâtine ! Elle le voulait présent à leur mariage, lui et tous leurs concitoyens ! Ainsi, nul ne pourrait dire qu'il l'épousait par contrainte. Bref ! Il trouvait la vie belle et, tout à la joie, il se promettait de traiter royalement les invités de sa gentille petite femme, parmi lesquels ce *Manaïroun,* ouvrier sans avenir, qu'il jugeait normal d'avoir supplanté !



Le banquet nuptial fut d'un luxe incomparable. Il y eut même un plat d'or sur lequel se dressait un bœuf entier. Toute la vaisselle était d'or, incrustée de pierres précieuses.

Devant chaque couvert, les hanaps d'or pareillement enrichis ne restaient jamais vides. Un observateur attentif eût noté, toutefois, que, seuls, les gens de Barberousse vidaient leurs hanaps. Cet observateur attentif eût trouvé là l'explication des bâillements que faisaient entendre les convives, à l'exception du *Manaïroun* et des siens.

Le Maître de céans fut le premier à donner des signes de sommeil. De peur qu'il n'eût le temps

de s'en étonner, Estella, assise à sa droite, se hâta de l'engager à boire un grand coup :

– Pour vous réveiller, Monseigneur !

L'effet – immédiat – fut tout juste l'opposé. Car vous l'avez deviné, Durante et ses compagnons avaient versé dans les amphores un puissant narcotique. Le forban roula sous la table et, bientôt, ses familiers un à un dégringolèrent de même. Tout avait été très vite. Le bœuf, sur son plat d'or, était encore intact.

Le *Manaïroun* et ses volontaires se trouvaient maîtres de la place. Avec une clameur de triomphe, ils se dressèrent, hache à la main.

Ce qu'ils firent, vous le comprenez sans que je vous le dise, et il vaut mieux ne pas s'appesantir sur ces actes de justice expéditive.

Quant au Castel, il fut entièrement rasé et les richesses qu'il contenait, vendues au profit des pauvres !

Il va de soi qu'Estella épousa Durante par un vrai mariage, non pas par le sacrilège simulacre à la mode de Barberousse !

Le repas de noces se fit sans vaisselle d'or ni hanaps ciselés. Son menu ne comporta pas de bœuf entier « sur un plat d'or ».

Mais avec ses caneloni... ses poulets aux olives... sa ratatouille à l'huile... et ses tourtes de pissaladière... arrosés du vin de la Gaude... il fut autrement

plus joyeux que ne l'eût été le banquet offert par Barberousse, en supposant, même, que celui-ci eût pu se poursuivre dans les meilleures conditions.

Les *bravadiers* et leurs *abbats* dirigèrent les jeux traditionnels, qu'entrecoupaient des *bravads* ([1]), les *esquilassades* ([2]) et les *riquiquis* ([3]) aigus... *Lou rimaire* (le rimeur) présenta ses vœux poétiques aux jeunes époux sans oublier de rendre hommage à l'initiative hardie d'Estella, dont le souvenir se propagerait à travers les siècles.

En fin de journée, chacun se régala de la soupe *au pistou* ([4]).

Mais vous vous inquiétez du sort de la dernière prisonnière de la tour de *Bramafame ?* Elle devint la femme d'un honorable veuf, père de famille nombreuse.

Je dois ajouter, toujours soucieuse de vérité, que, selon certains auteurs, l'affreux Barberousse échappa miraculeusement, ou, plutôt, diaboliquement, au massacré, et regagna son pays.

C'est possible, après tout ! C'est même certain s'il fut l'un des deux frères Barberousse...

L'essentiel, c'est que Barberousse Ceci, ou Barberousse Cela, il ait débarrassé les Saint-Dalmas et environs de sa pestilence !

---

(1) Salves de coups de fusil.
(2) (3) Cris de joie.
(4) Soupe de légumes non passés, aromatisée d'ail et de basilic pilés.

La baie des Anges

VOUS savez que la « Promenade des Anglais » porte ainsi le nom de ses premiers bâtisseurs ?

Au début du XIXe siècle cette partie de Nice n'était que marécages. Or, les Anglais, déjà, ne manquaient pas sur la côte. Ce chemin de galets leur déplaisait. Ils résolurent de l'améliorer.

En 1830, ils firent une collecte grâce à quoi fut nivelé, sablé le merveilleux parcours et ils méritèrent bien d'en être les Parrains.

Mais savez-vous d'où la baie que dessine la célèbre Promenade tire son nom de « baie des Anges » ?

Voici ce que l'on m'a conté (car je n'invente jamais) :

Dans les temps très anciens, le pays, nous l'avons dit, était habité par les Ligures, peuplades païennes

qui adoraient le soleil, la lune et autres divinités.

Puis, peu à peu, le christianisme s'infiltra chez eux. Il y eut des conversions. Il y eut des supplices.

A l'époque où débute ce récit, la noble et riche famille d'Amonaï se rangeait parmi celles qui restaient fidèles au culte ancestral. Cet Amonaï occupait, dans le gouvernement de la province, un poste important. Il était marié et père d'une fille belle comme le jour : Aurélia. Nous ne savons pas si elle était son unique enfant et, d'ailleurs, cela n'a rien à voir avec les faits qui se situent vers la seizième année de la jeune fille. Élevée dans la religion païenne, assidue à rendre ses devoirs aux dieux, elle avait, certes, entendu parler de ces chrétiens, heureux de mourir pour leur foi, qui croyaient en un Dieu unique trônant au milieu de purs esprits qu'ils désignaient du nom d'anges. Aurélia était, comme nous dirions aujourd'hui, une jeune fille cultivée et qui se tenait au courant de « l'actualité ».

Mais outre sa docilité aux doctrines de ses parents, elle était trop préoccupée de ses propres problèmes pour s'intéresser beaucoup aux luttes religieuses.

Elle était fiancée. Seulement, ses parents l'ignoraient ! Or, il était inimaginable qu'une jeune fille, de la classe d'Aurélia, pût choisir librement son époux.

Et n'avait-elle pas distingué le fils d'un pauvre potier de la côte ! Pareille mésalliance ne valait même pas d'être discutée ! Amonaï préfèrerait tuer sa fille de sa main plutôt que de la laisser s'avilir de la sorte.

Pourtant, Aurélia n'avait pas le courage de renoncer à son rêve.

On ne sait pas comment les choses avaient commencé. Peut-être par un simple échange de regards enflammés ?

La famille d'Aurélia habitait en ce point de la côte qui deviendra Nice, tandis que Julius vivait avec son père dans la partie qui deviendra Villefranche. On ne peut donc pas dire qu'ils étaient porte à porte ! Seulement, Julius venait à jour fixe livrer des poteries à l'un de ses oncles qui en était marchand. Oh ! non pas dans le voisinage du palais d'Amonaï ! Peut-être même assez loin encore, puisque, selon quelques archives, l'humble boutique s'ouvrait en ce quartier qui constituerait, dans l'avenir, « le vieux Nice ». Selon d'autres, tout à l'opposé, sur l'emplacement qui prendrait le nom de Californie. Je trouve qu'il s'agit là de vains détails. Mais si l'on semble les ignorer, les érudits vous cherchent pouille.

Comment Aurélia s'aventura-t-elle en l'un ou l'autre de ces coins écartés ?

Ce qui nous intéresse — et qui est sûr — c'est

que les deux jeunes gens se virent et furent frappés d'un double coup de foudre.

Il faut vous dire que Julius était fort beau. Il avait le type grec. D'après les descriptions, je me le représente sous les traits d'Antinoüs.

Je suppose qu'après la première rencontre « foudroyante », Aurélia appliqua toute son ingéniosité à croiser, comme par hasard, la route du superbe miséreux.

Sa plus fidèle esclave, Clito, chargée de l'accompagner au dehors de la demeure paternelle, ne manqua pas de s'apercevoir du goût que manifestait soudain Aurélia pour ces grossières poteries et le quartier perdu où elles se vendaient. Elle n'attribua pas à une simple coïncidence le fait de retrouver régulièrement dans la sombre boutique poussiéreuse l'artisan de tous ces vases, amphores, cruches à eau que sa jeune maîtresse achetait sans compter. Elle eut vite compris de quoi il retournait et elle trembla pour Aurélia sans se risquer à exprimer ses craintes.

Mais un jour, la jeune fille, témoignant à l'égard de son esclave d'un souci qui n'était guère de mode chez les Grands, soupira :

– Ah ! Clito ! Clito ! Plaise aux dieux que je n'aie jamais à m'imputer à crime ton dévouement ! Si mon père apprenait qui je rencontre lorsque nous allons nous approvisionner en poteries inu-

tiles... tu servirais immédiatement de repas aux crocodiles qu'il maintient dans ses criques !

– Maîtresse ! Maîtresse ! Plaise aux dieux que le péril ne soit que pour moi ! Que ferais-je de ma vie si je ne pouvais vous la donner ?

De son côté, Julius avait pour amis des marins plus ou moins pirates, disaient les mauvaises langues (on invente si vite des histoires sur les gens !). Serviables, peu curieux, et contents d'un gain supplémentaire, ils prenaient souvent, à bord, les deux femmes, qu'ils déposaient là où Julius les attendait, pour les ramener ensuite à leur point de départ.

D'ailleurs, ils étaient à mille lieues de supposer que l'une d'elles fût une grande dame. Pour ces expéditions, Aurélia s'habillait de façon que rien, extérieurement, ne la distinguât de Clito.

Le potier les guettait.

Longtemps avant l'heure prévue, il épiait, cœur battant, les vagues, sur sa droite. La barque apparaissait. Julius entrait dans l'eau jusqu'à la ceinture, tendait les bras à la bien-aimée et regagnait la rive, porteur du cher fardeau. Pour tous deux, le temps alors avait des ailes, leur tendre colloque, sous la garde vigilante de Clito, s'achevait toujours trop vite.

Il fallait repartir bien avant que le soleil ne se fût enfoncé dans la mer. Quel déchirement pour

Aurélia ! Quel déchirement pour Julius ! Chaque fois, ils se demandaient s'ils ne se quittaient pas pour toujours !

Comme il avait fait à l'arrivée, il avançait dans l'eau, mais c'était pour escorter la barque qui emportait sa vie même. La barque s'amenuisait, devenait un point à l'horizon. La barque n'était plus. Alors seulement il s'en retournait. Mais à quelques mètres de la rive, comme s'il eût espéré la découvrir encore, il s'arrêtait, debout, au milieu des vagues, le regard au loin, et si beau que l'on croyait voir un jeune dieu marin.



Encouragés par l'impunité, ils accumulaient ainsi, depuis des mois, les imprudences, quand... un triste matin, Amonaï fit connaître à sa fille sa décision de la marier au fils de l'un de ses bons amis.

Aurélia eut la sagesse de dissimuler le bouleversement que lui causait la nouvelle.

Que pouvait-elle faire ? Une fille de sa caste ne disait pas « non » quand son père avait dit « oui ». Même sa mère, qui l'aimait tendrement, n'irait pas jusqu'à comprendre qu'elle osât résister au chef de famille et résister à cause de qui ? D'un individu qui s'élevait à peine au-dessus de la tourbe des esclaves !

Ah ! Ce sentiment défendu, Aurélia l'avait trop laissé s'épanouir pour ne lui être pas soumise plus encore qu'elle ne l'était aux ordres de son père.

A ce moment-là, on ne parlait pas de « droit au bonheur » mais les natures ardentes en avaient la confuse notion.

Elle songeait à Julius aussi, à l'immense peine qu'elle lui infligerait en le rejetant de sa vie !

Il fallait l'avertir, chercher avec lui une impossible solution, lui prouver qu'elle partageait son désespoir.

Souffrir à deux c'est, déjà, souffrir un peu moins !

Justement... N'était-ce pas son jour de livraison ?

Dans son désarroi, elle l'avait oublié ! Vite, Clito ! Vite ! En route pour retrouver le bien-aimé dans la boutique de poteries naïves !

Mais quand les choses commencent à aller mal, c'est une vraie contagion. Tout s'en mêle !

Aurélia et sa suivante attendirent en vain.

Julius ne parut pas.

Que s'était-il passé ?

Les deux femmes, n'imaginant que le pire, résolurent hardiment d'en avoir le cœur net.

Une fois de plus, elles prendraient le bateau car, sur les routes, elles craignaient de s'égarer et de faire de mauvaises rencontres.

Leurs « passeurs » habituels n'étaient pas prévenus. Eh bien ! elles trouveraient à les remplacer !

Le jour était avancé, une chaleur d'orage montait de la mer qui avait perdu ses teintes de turquoise pour un gris verdâtre, inquiétant.

Aurélia n'en voyait rien. Seule existait pour elle la brûlante nécessité de savoir ce qu'il était advenu de Julius.

Contre toute sagesse et parce que l'argent fut de tout temps le complice du caprice, elle persuada un maître-pêcheur de remettre à l'eau, pour les conduire où elles avaient à faire, la barque qu'il venait de ranger sagement à l'abri des bourrasques.

Elles arrivèrent à peu près sans encombre.

Le ciel s'était éclairci, le moutonnement des vagues, apaisé. Malgré ces rassurants indices, le patron et son matelot hochaient la tête.

Aurélia promit de se hâter. C'était une promesse d'amoureuse ! Dès que Clito, partie à la recherche du jeune potier, l'eut ramené jusqu'à la petite crique où elle attendait, elle oublia les recommandations des nautonniers et les latentes menaces de l'heure.

La joie émerveillée de Julius s'accompagnait de vive surprise. Aurélia s'était trompée de jour ! C'était le lendemain qu'il devait effectuer la livraison de ses derniers modèles. Il n'ajouta pas que la visite des deux femmes allait beaucoup le retarder. Il le savait : même guidés par le cœur, les riches oisifs ne comprennent pas certaines choses.

Cependant, les premières effusions passées, il parut soucieux. Aurélia ne lui avait pas encore appris la triste nouvelle et une ride barrait son beau front, son regard fuyait celui de la jeune fille.

Angoissée, Aurélia dut s'avouer confusément, pour autant qu'elle fût capable de réfléchir, qu'elle avait eu déjà l'impression d'un changement dans l'attitude du bien-aimé. Elle n'avait pas voulu y croire. Aujourd'hui, rendue plus intuitive, peut-être, par la douleur, elle sut qu'elle ne s'était pas trompée.

Mais les circonstances hostiles lui fournissaient l'occasion de mesurer les sentiments du jeune homme.

– Oh ! Julius ! s'écria-t-elle. Se pourrait-il que ce jour fût le dernier qui nous réunît ? Les dieux auraient-ils eu si peu de pitié...

– Les dieux ! répéta-t-il, une moue aux lèvres.

Se méprenant sur le sens de son exclamation, elle protesta vivement :

– Certes, mon bien-aimé ! Car mon cœur n'a pas varié !

Elle ajouta, avec une craintive anxiété :

– Et si le tien est resté le même...

– Il est resté le même, en ce qui te concerne, Aurélia.

– Ah ! Julius ! soupira-t-elle, yeux clos, un

sourire de ravissement aux lèvres, oubliant tout ce qui n'était pas le fidèle aveu !

Puis, revenant à la réalité :

– Hélas ! Mon père m'a informée de son intention de me donner en mariage au fils de son ami Braüs...

Elle se demanda si elle entendait bien, lorsque Julius, d'une voix seulement un peu rauque, prononça :

– Tu dois obéissance à ton père, Aurélia.

– Que dis-tu ?

– Ne m'oblige pas à le répéter. C'est assez dur de le dire une fois. Depuis quelque temps, déjà, ma conscience...

– Ta conscience ? interrompit-elle, ce mot étant nouveau pour elle.

– Mon âme, si tu préfères, m'ordonnait de renoncer au bonheur de ces rencontres, pour toi si pleines de péril et qui sont un péché !

– Un péché ? interrogea-t-elle aussi incompréhensive que tout à l'heure.

Quelle langue parlait Julius soudain ?

– Un péché, Aurélia, c'est une faute contre la loi divine.

– Mais en quoi offensons-nous les dieux ? Nous ne commettons aucun mal ! Tu m'as toujours respectée, Julius, et nos mères auraient pu, sans rougir, assister à nos rencontres !

– Elles n'en étaient pas moins coupables, ma bien-aimée. La preuve, c'est que nous nous en cachions, c'est que nous ne pouvons nous voir qu'en trahissant la confiance de tes parents. Le pauvre potier que je suis ne sera jamais un mari pour la noble fille d'Amonaï et Dieu nous punirait si...

Dieu ! Il avait dit « Dieu »...

– O Julius ! balbutia-t-elle. Serais-tu...

– Oui, ma bien-aimée, je suis chrétien !

Le désarroi de la jeune fille fut tel que la vigilante Clito, qui se tenait à distance respectueuse, l'entendit claquer des dents.

– Pardonne-moi de ne pas te l'avoir avoué plus tôt ! poursuivait Julius. Malgré le courage que l'on puise dans la vraie foi, je suis resté faible devant toi. Ma bien-aimée ! Aucune autre femme n'entendra ces mots-là de ma bouche ! O Aurélia, ne me regarde pas avec ces yeux qui me font peur !

Mais la jeune fille s'emportait, reprochant au malheureux garçon sa dissimulation, pour conclure :

– Quelle est donc ta religion qui décide du bien et du mal, qui ordonne et contraint aussi durement que le ferait mon père ? Quel est-il, ce Dieu qui sépare ceux qui s'aiment ?

Avec toute sa conviction de néophyte, il essaya d'expliquer :

– Il ne sépare pas ceux qui s'aiment. Seulement, puisqu'il ne peut bénir notre amour, il nous impose

de renoncer à ces rencontres qui constituent une tromperie.

Aurélia éclata de rire mais d'un rire qui ressemblait à un ricanement plus qu'à son doux rire habituel.

Elle s'était levée, rajustait fébrilement son voile pour en recouvrir son beau visage courroucé.

Il comprit qu'il venait de la perdre et, bien qu'il eût voulu ce sacrifice, il manqua faiblir, il manqua renier sa religion nouvelle. Elle sentit cette hésitation, tourna vers lui un regard dont il ne vit pas l'interrogation ardente. Car Julius s'était ressaisi. A genoux, le front dans la poussière, il n'eut plus un mouvement pour la retenir.

Les bateliers s'étaient précipités vers la jeune fille, parlant tous à la fois. La tempête, comme si elle eût repris des forces dans cette accalmie, soufflait de nouveau. Au ciel, des nuages couleur de plomb étaient tout à coup traversés par des épées de feu qui se brisaient en zig-zag.

— Maîtresse ! Maîtresse ! gémissait la servante. Ne ferions-nous pas mieux d'attendre la fin de l'orage qui se lève ?

Aurélia ne répondit même pas.

Aux deux hommes qui supputaient les risques de périr corps et biens, elle offrit le choix entre un triple salaire ou la corde. Ils choisirent celle des deux solutions qui leur laissait malgré tout une chance.



– Des Anges ! murmure Aurélie extasiée. *Page 131.*

Julius, sortant de sa torpeur, essaya de convaincre, à son tour, l'imprudente et sa suite. Comme il l'avait fait tant de fois, il entra dans l'eau pour les atteindre. Mais la grondante mer le repoussait de ses vagues infranchissables, quel que habile nageur qu'il fût.

Devina-t-il ou entendit-il réellement Aurélia lui jeter dans un rire :

— Prie ton Dieu pour qu'il nous sauve !

De son côté, la jeune fille, debout, comme une blanche figure de proue appliquée à l'opaque muraille que semblaient former la mer et le ciel confondus, crut percevoir qu'il acquiesçait et dessinait dans l'air un immense signe de croix.

Puis elle ne vit et n'entendit plus rien au-delà du cercle infernal qui la séparait du monde. Sur un ordre hurlé par les matelots, les deux femmes se couchèrent dans le fond de la barque que la mer lançait contre le ciel, et que le ciel renvoyait aux abîmes. Remontant de nouveau jusqu'aux crêtes vertigineuses, pour retomber encore sous une montagne d'eau, l'esquif semblait à bout de résistance.

De ses occupants projetés les uns contre les autres, que restait-il ? Aurélia sut qu'elle allait mourir et qu'elle avait peut-être, horriblement, voulu cette mort qui l'arrachait à ses maux. Mais... Clito, la fidèle ? Et les infortunés matelots qu'elle

avait contraints ? Et, là-bas, sa mère qui devait s'inquiéter de son absence ? Malheureuse ! Elle s'était cru le droit de disposer des autres et de plonger la douce femme qui l'avait mise au monde dans l'inhumain désespoir des mères que leurs enfants ont précédées de l'autre côté de la vie ! Les orages de la passion pouvaient-ils donc être plus dévastateurs que la révolte des éléments ?

Bien entendu, ces idées ne traversèrent pas son esprit affolé dans l'ordre où je vous les rapporte. Il lui eût été aussi impossible de réfléchir que de deviner quoi que ce fût au cœur de la noire tourmente.

Certainement, elle n'eut pas conscience du bouillonnement qui, au fond d'elle-même, se produisit, réveillant sa tendre et bonne nature de naguère.

Subitement, elle se rappela les paroles du cher chrétien. Elle le revit, à mi-corps dans l'eau furieuse, traçant le signe du salut. Ce message d'amour lui parvenait enfin ! Elle murmura : « Dieu de Julius, si nous abordons tous quatre indemnes, je croirai en vous ! » (Cela vous fait penser à Clovis, n'est-ce pas ?)

Alors, la voûte de nuages se crevassa... s'allégea... Une clarté, encore blafarde, traça sur l'eau une sorte de chemin autour duquel les vagues peu à peu se firent moins hautes.

Clito haletait, coincée entre deux planches qui

l'étouffaient un peu mais qui l'avaient maintenue. Les nautoniers avaient disparu !

Le Dieu de Julius n'avait-il exaucé qu'à demi la prière d'Aurélia ?

Elle se refusa à l'admettre, submergée par la foi plus que ne l'avait été leur barque par la mer.

Elle ne chercha pas en quel point elles se trouvaient. Elle ne se demanda pas comment naviguer.

Ayant dégagé Clito, elle tomba à genoux comme elle avait vu faire Julius dans la crique, mais ce fut instinctivement qu'elle joignit les mains, aussitôt imitée par sa dévouée servante.

Et voilà que, dans le ciel maintenant radieux, des formes légères, d'une grâce incomparable, apparurent... s'accompagnant d'une musique aux harmonies inouïes...

– Des anges ! murmura Aurélia extasiée.

L'un des anges se posa à l'avant du bateau qui, sans rames, se mit à glisser, suivi de l'immatériel cortège chantant.

Mais quand la barque atteignit son havre, l'ange conducteur, comme les autres, s'étaient envolés.

Les curieux et les anxieux massés sur la rive n'en crurent pas leurs yeux de voir accoster cette barque portant, pour tout équipage, deux femmes agenouillées. Dans la foule, il y avait la mère d'Aurélia, avertie quelques heures plus tôt du danger qu'encourait sa fille, par l'un de ces pressentiments

comme en ont les mères... Il y avait aussi la mère du jeune matelot et la femme du propriétaire de la barque.

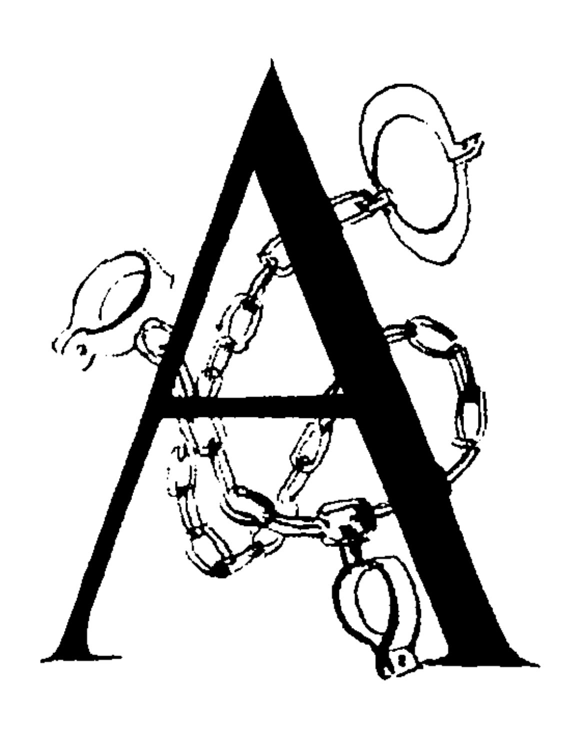
Rassurez-vous ! Leurs larmes furent brèves. Les deux hommes avaient été recueillis par une galère qu'ils furent incapables d'identifier. Une galère comme ils n'en avaient jamais rencontrée, que menait un étrange équipage, composé, dirent-ils, d'individus si beaux et lumineux qu'ils ne purent en soutenir l'éclat. Une galère qui allait sur l'eau démontée comme sur un lac tranquille. Une galère qu'ils virent se dissoudre dans l'espace aussitôt après les avoir débarqués près de chez eux.

Ces faits eurent un grand retentissement, vous pensez ! Ils suscitèrent de nombreuses conversions parmi lesquelles on compta celles du fier Amonaï et des siens.

Aurélia put épouser Julius. Mais l'un des premiers baptêmes fut le baptême de la baie des miracles qui, en grande pompe, reçut le nom de « baie des Anges ».



La longue prière de Mariette



Coaraze, on ne pouvait qu'admirer le bon et tendre ménage que formaient Marius et Mariette. S'ils n'étaient encore que jeunes mariés, ils étaient, tous deux, enfants du pays, sûrs de se bien connaître. Il n'y avait pas à craindre que leur amour ne s'éteignît à la façon d'un feu de paille. La gentillesse, la joliesse et les qualités laborieuses de Mariette, la sobriété de Marius, son courage à la tâche, les égards qu'il témoignait à sa compagne, tout cela permettait de prévoir une union solide où se confondraient l'estime et l'amour.

Matériellement, ils étaient encore assez favorisés, à l'abri de ces graves soucis qui suffisent quelquefois à compromettre l'entente conjugale.

Ils habitaient un gracieux mazet entouré d'oli-

viers et l'huile qu'ils tiraient de leur pressoir passait pour la plus fine de la contrée. Enfin, comble de bonheur, un petit enfant s'annonça.

Ah ! Pourquoi fallut-il que, certain soir, Marius, tout en transpiration car il venait de travailler dur, négligeât de se protéger contre le brusque fraîchissement de la température qui suit, dans notre midi, le coucher du soleil ? Dès le lendemain, une fièvre maligne se déclara, qui l'emporta dans les trois jours.

Pauvre Mariette ! Pauvre petite épouse, si vite veuve ! Pauvre petite maman de demain ! Mais Mariette était une courageuse. Elle se dit qu'elle se devait à l'enfant qui allait naître et sur lequel elle reporterait tout son amour.

Ce fut un garçon et elle eut ainsi la douceur de l'appeler Marius, comme son papa.

Enfant sage et sérieux, il devint sa consolation et sa fierté. Se rendant compte, en grandissant, des sacrifices que s'était imposés sa mère pour qu'il ne manquât de rien, il aspirait au moment où, à son tour, il pourrait la combler de soins et de gâteries.

Ce bel adolescent que les jeunes filles commençaient à regarder rêveusement ne pensait qu'à sa mère. Parfois, il s'inquiétait :

– N'est-ce pas, ma mère, que nous sommes heureux ?

Elle répondait, pour le taquiner, par une identique interrogation :

– N'est-ce pas, mon fils, que nous sommes heureux ?

Hélas ! Ce grave bonheur allait être foudroyé comme l'avait été, pour Mariette, son bonheur d'épouse.

Un matin... un vendredi, 13 de septembre... Marius était parti pour Nice, ayant chargé son âne des outres d'huile qu'il vendrait un bon prix.

Le soir, il ne parut pas, ni le jour suivant, ni le dimanche.

A l'aube du lundi, Mariette, qu'une affreuse angoisse tenait éveillée, entendit un braiement bien connu d'elle qui la fit se précipiter dehors. Mais l'âne seul était là. Marius, lui, n'était pas revenu !

– Qui m'a tué mon enfant ? hurla-t-elle. Qui m'a tué mon enfant ?

En vérité, Marius avait été victime d'un rapt. Installé au marché, sur la place qui lui était réservée, il fut abordé par une groupe de chalands qui, après quelques palabres, se dirent preneurs du lot tout entier. Ravi de l'aubaine qui lui permettrait de regagner bien vite Coaraze où sa mère ne l'espérait pas avant le soir, Marius accepta volontiers d'aider au transport des outres. Ses acheteurs étaient venus par la mer. Il n'était pas rare que le marché de Nice attirât une clientèle

plus ou moins lointaine. Sans méfiance, alerte et sifflotant, Marius grimpa donc sur le pont du navire marchand prêt à appareiller. Il allait déposer son fardeau. Mais c'était dans la cale que les navigateurs désiraient que l'on rangeât les outres. Marius pensa-t-il que les marins musclés qui s'affairaient çà et là auraient fort bien pu se charger de la besogne ? Éprouva-t-il, à la vue de ces mines patibulaires qui l'entouraient, quelque pressentiment ?

En tout cas, il n'eut pas le temps d'y réfléchir.

Sur un signe de l'un de ses trois « clients » de tout à l'heure les hommes du bord s'approchèrent, le cernèrent, le poussèrent jusqu'au bas de l'escalier qui menait au flanc du navire.

Là, il fut aussitôt ligoté et jeté dans une soute étroite privée d'air et de clarté.

Ce qu'il avait pris pour un simple caboteur était un bateau pirate et quand Marius le sentit qui fendait les eaux profondes, il ne douta pas de l'horrible sort qui lui était réservé. Il se souvenait de certains récits d'aventures, lus dans son enfance et, à travers eux, il se voyait, jeté sur un marché d'esclaves. Il se voyait chaînes aux pieds, sous le soleil torride ou la glaciale pluie diluvienne, à peine soutenu par une nourriture immonde, s'épuisant sans relâche pour le compte du maître qui l'aurait acheté. Une volée de coups de fouet le punirait au moindre signe de fatigue.

Adieu ! pâle oliveraie de ses douces années !

Il allait connaître la jungle, la jungle hantée par les fauves et les dévorantes fourmis rouges, la jungle où les serpents, dans le fouillis des branches, se balancent comme d'énormes lianes.

Ah ! Que deviendrait sa mère ?

Jamais plus... Jamais plus ils ne se demanderaient l'un à l'autre : « N'est-ce pas que nous sommes heureux, ma mère ? » — « N'est-ce pas que nous sommes heureux, mon fils ? »

Ce matin même, ils se l'étaient répété. Mais lequel des deux avait répondu le premier : « Trop heureux... »

A la torture morale, s'ajoutait, pour le captif, la torture physique. Il étouffait dans son réduit, bien qu'on ne l'eût pas bâillonné. D'abord, instinctivement, il s'était époumonné à crier ! Mais ses cris ne devaient guère gêner ses ravisseurs ! Ils ne pouvaient que se perdre dans le bruit du navire et de la mer. Recouvrant un peu de sang-froid, il essaya de se soulever. Mais son front heurta le dessus de cette sorte de caisse où il était enfermé. Sa douleur fut si vive qu'il eut envie de vomir. Le mal de mer se déclencha. Et voilà qu'il se sentit violemment ballotté d'une paroi à l'autre. Il y avait juste assez d'espace pour qu'il fût ainsi projeté, et de plus en plus violemment. Un roulis de tempête secouait le cargo. Il entendit courir

au-dessus de sa tête. Des vociférations, des ordres hurlés s'ajoutaient au vacarme. Le tangage succéda au roulis. Les flancs du navire craquaient, pressés par les vagues furieuses comme une coque de noix par un étau de fer.



Mais, nous l'avons déjà vu, Mariette avait du courage. Et le courage, vertu des vertus, ne diminue pas dans l'épreuve. Au contraire, il se développe et s'affirme. Après le premier accès de désespoir, ses énergies se réveillèrent.

Elle voulut vivre pour serrer Marius sur son cœur dès qu'il reviendrait. Elle voulut que leur mazet restât l'accueillante demeure des années heureuses. Elle ne voulut pas admettre que son enfant eût été définitivement enlevé. Non ! Non ! Il n'était pas mort comme elle l'avait clamé dans son premier effroi ! On ne le lui avait pas tué ! Il vivait ! Où ? Comment ? Ces deux interrogations auxquelles elle se heurtait n'entamaient pas sa fervente certitude. Marius vivait !

Dieu le lui rendrait ! La bonne mère du Christ qui savait ce que c'était de pleurer un fils entendrait ses prières.

On la voyait, agenouillée devant la statue de la Madone, dans la petite église. Les jours passaient. On admirait sa confiance que l'on ne partageait

pas. Une enquête avait été faite, comme l'on pouvait en faire à cette époque-là! Des gens du port avaient parlé. Marius avait été vu montant sur le cargo étranger et qui avait dû cingler vers les Barbaresques. Constantinople... Alexandrie... chez les Infidèles, pour tout dire. Il y serait traité comme une bête de somme. Mariette devait se rendre à l'évidence !

Mais Mariette refusait de se rendre à l'évidence. Pas un instant sa foi ne faiblit. Pas un instant elle ne crut que le ciel resterait sourd à ses supplications. Elle les redoubla! Des heures entières, bras en croix, quasi pétrifiée, elle égrenait, sans se lasser, rosaires sur rosaires. Elle s'imposa des jeûnes rigoureux, prolongés. M. le Curé lui-même se fâcha :

– Vous jouez avec votre santé, Mariette, et votre santé appartient à Dieu !

– Je n'en ai point malaise! protestait-elle.

Et M. le Curé qui l'examinait avec étonnement était bien obligé de convenir qu'elle n'avait jamais eu le teint plus frais, l'allure plus vive.

Cinq... Dix... Douze ans s'écoulèrent... Le village s'était habitué à ce qui semblait une inoffensive folie. Il y avait bien parfois des galopins qui demandaient à la pauvre Mariette :

– C'est-y vrai qu'il arrive aujourd'hui, le Marius ?

Mais pour qu'ils rougissent de leur impertinence, elle n'avait qu'à poser sur eux son candide regard en répondant avec sérénité :

– Nous le saurons ce soir. S'il vient demain, nous le saurons demain !

Or, le matin du 13 septembre de la treizième année qui suivit la disparition de Marius, on eut la surprise de voir Mariette s'éloigner de chez elle en habits de fête et si jeunette d'apparence que ceux de son âge se crurent revenus à ce jour de leur passé où ils avaient suivi le cortège de noces de Marius et Mariette.

Mais, après un haussement d'épaules et un mélancolique soupir, chacun reprit ses occupations tandis que la Mariette, mince et soyeuse, sous sa coiffe à brides et son fichu de dentelles, descendait vers Nice, à travers les champs de blé moissonnés des pentes de Bendejien.

Elle en remonta le soir et, juste comme sonnait l'Angelus, elle fit sa rentrée à Coaraze, au bras d'un homme d'une trentaine d'années, au teint cuit.

– Oh ! Oh ! s'écria une commère. La Mariette a fait bonne glane dans les champs de Bendejien ! Mais celui-ci est un peu mûr pour un enfant trouvé !

– Dites, enfant *retrouvé*, commère Michel ! corrigea le nouveau venu. Prenez garde que vos paroles n'offensent ni Dieu ni ma mère !

Il avait appelé la commère par son nom!

Il avait parlé avec l'accent de Coaraze.

Une immense clameur s'élevait :

– Marius ! Té ! Marius !

Et les femmes de se signer, les enfants d'écarquiller les yeux au spectacle de cette vieille Mariette dont on les avait toujours laissés se moquer et que l'on fêtait soudain comme une reine.

Et M. le Curé d'accourir, d'ouvrir ses bras à celui qu'il avait, quelque trente ans plus tôt, baptisé.

Brièvement, Marius conta son odyssée. Le navire qui l'emportait avait fait naufrage. Accosté par un autre écumeur des mers, il avait été le théâtre d'un carnage qui de son équipage ne laissa pas un homme survivant. Un pillage en règle suivit. Découvert, le captif faillit avoir le sort de ses premiers ravisseurs. Mais, dans la bataille, le corsaire n° 2 avait aussi enregistré de lourdes pertes ! Le capitaine décida donc qu'il remplacerait l'un des rameurs. Sa situation restait horrible. Pour châtier les rameurs du plus petit signe de défaillance, le nerf de bœuf du surveillant s'abattait sur les épaules dont les plaies sanglantes s'offraient à la brûlure du soleil. Malgré tout, Marius aimait encore mieux être là plutôt que dans le noir de la cale. Après des semaines, ou des mois, de l'infernale galère, ce fut enfin l'abordage, ce fut sa mise

en vente, avec d'autres malheureux. Un esclavage différent avait commencé, assez semblable à ce qu'il s'était représenté, d'après ses lectures d'enfant. Pourtant, il avait résisté alors qu'autour de lui ses compagnons s'abattaient un à un, morts. Il avait échappé à mille dangers jusqu'au jour où, sans qu'il y eût touché, d'eux-mêmes, s'ouvrirent les cercles de fer auxquels il était rivé. Tout aussi miraculeusement il parvint à s'évader et, recueilli, réconforté, soigné par des religieux missionnaires, réembarqué, il put regagner ses rives natales.



Quand il eut fini de parler, de sa belle voix chantante qui n'avait rien perdu de ses intonations d'autrefois, ceux qui avaient ri de la dévotion de Mariette, de ses prières et de ses jeûnes, se sentirent saisis d'un trouble profond. Un mécréant, fameux dans la région, mit genou à terre pour baiser le bas de la large jupe plissée, à raies vives galonnées de velours noir, de celle dont la foi inébranlable avait brisé les fers de son enfant captif.

Mais comment avait-elle su que ses longues prières enfin se trouvaient exaucées ? Quel angélique messager était venu, ce jour-là, l'avertir qu'elle pouvait aller au-devant de son fils ?

Mariette refusa de s'expliquer et M. le Curé l'approuva, qui mit fin à la fusillade des questions, en entraînant ses ouailles dans l'église, pour lancer, tous ensemble, un « magnificat » dont les échos se propagèrent de monts en monts.

Puis Marius ouvrit le sac qu'il portait sur l'épaule. Il en tira de lourdes chaînes qu'il suspendit près de l'autel de la Vierge, en ex-voto.

Il paraît qu'elles s'y trouvent encore.

Et si vous remarquez, au pied de la statue, une dalle usée en son milieu, on vous dira que ce creux s'est formé sous les genoux de Mariette qui durant plus de treize années, chaque jour, sans se lasser, supplia la Madone de lui ramener son fils.



Les fenêtres fleuries de lumières



VOUS connaissez, dans ses grandes lignes, l'histoire de Marie Stuart, cette infortunée, qui, après avoir été Reine de France (elle avait épousé François II qui vécut si peu...), retourna en son Écosse pour y accumuler les erreurs qui la firent mourir, beaucoup plus tard, en Angleterre, sous la hache du bourreau d'Élisabeth I[re].

Vous vous demandez ce que Marie Stuart vient faire dans nos contes niçois ? Voici :

Avec une dot comme l'Écosse et une beauté qui fascina tous ses contemporains, la jeune veuve ne manqua pas de prétendants. Il y eut, entre autres, le duc de Ferrare et le soin de poser cette candidature fut confié au comte Moretti, ambassadeur du duc de Savoie. La démarche échoua,

puisque Marie Stuart eut le malheur d'épouser lord Darnley.

Mais, faisant partie de la suite de Moretti, se trouvait un certain David Riccio qui ne s'en retourna pas avec l'ambassadeur. Il portait bien son prénom. Il ne jouait pas de la harpe comme le vainqueur de Goliath mais il avait, comme lui, le don de la musique. D'ailleurs, il était Italien, et tous les Italiens sont musiciens de naissance. David Riccio jouait de la flûte. Il chantait, il était intelligent, rusé, charmant.

La Reine, qui regrettait les artistes de la Cour de France, le remarqua et demanda à l'Ambassadeur de le lui laisser. Tout d'abord, Riccio ne fut qu'à demi content de cet honneur. Pourquoi ? Eh bien ! (Et c'est ici que nous revenons à Nice) Riccio ne fut qu'à demi content parce que, à Nice, l'attendait une jolie Catarina.

En effet, Moretti et les siens, en route pour l'Écosse, avaient fait halte à Nice, une halte de quelques jours que notre Riccio avait su mettre à profit.

Un soir, il errait dans cette espèce de marécage, au bord de la mer, qui se transformerait plus tard en *Promenade des Anglais.*

Une lune énorme, plus brillante qu'un plat d'argent, des étoiles qui semblaient toutes proches éclairaient si bien la rive que l'on y voyait presque autant qu'en plein jour.

Tout à coup, le musicien sursauta. Des cris, des appels retentissaient, tout près. Aucun doute : un drame se jouait derrière l'une des roches qui, çà et là, formaient des îlots d'ombre. Son premier mouvement fut de fuir. Il était un artiste, non pas un spadassin. Mais la voix qui criait « au secours ! » était une voix de femme. Son second mouvement fut donc beaucoup plus chevaleresque. Il s'élança en direction des cris. Parce qu'il avait été précédé d'une frousse intense, son courage n'en était que plus admirable. Les héros, soyez-en sûrs, petits amis, peuvent avoir peur. Ils sont des héros parce qu'ils dominent cette peur.

Agile et vif, Riccio escalada la roche que son oreille affinée avait repérée et, par un coup d'adresse, tomba à califourchon sur les épaules d'un long gaillard et le long gaillard, de surprise, laissa s'échapper sa proie. Cette proie était une mignonne fillette de quelque seize ans que le *nervi* entendait dépouiller du gain qu'elle s'était fait en disant la bonne aventure et qu'elle rapportait sagement à ses parents. Je vous dis tout de suite ces derniers détails que Riccio ne devait apprendre qu'un peu plus tard.

Aussitôt que le *nervi* eut desserré son étreinte, l'enfant avait bondi on ne savait où, avec la prestesse d'une chatte.

Les deux hommes restèrent seuls, l'un prolon-

geant l'autre en hauteur. Car Riccio ne quittait pas les épaules du bandit. Il lui serrait le cou de ses mains. Plus l'autre se débattait, plus il serrait, si bien que, poussé par l'instinct de la conservation, l'agresseur *agressé* cessa de se démener. Les doigts qui l'étranglaient relâchèrent un peu leur étreinte, mais Riccio intima :

Si tu tiens à la vie, ramène-moi jusqu'à ma demeure ! Je suis fatigué. J'avais justement besoin d'une monture ! Hue ! Dia ! Hue ! Dia ! *Su ! Su !*

Il s'amusait, Riccio, fier d'avoir montré tant de courage et d'adresse. La farce lui semblait bonne. Il se promit de la conter à son retour en Piémont, à ses amis de la *Commedia dell' Arte* (1) qui pourraient en tirer un effet de théâtre.

Il était fier aussi parce que la jeune fille qu'il avait sauvée était revenue vers eux. S'approchant du couple étrange formé par les deux hommes, elle saisit le pied de Riccio, et, par un geste inattendu, exprima sa gratitude en appuyant ses lèvres sur la fine chaussure.

Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il.

Catarina...

Catarina la *strega* (Catarina la sorcière), pré-

(1) *La Commedia dell' Arte* acceptait beaucoup d'improvisation spontanée autour du texte. Les auteurs, qui en étaient aussi le plus souvent les acteurs, connaissent admirablement « ce qui plaît au public », comme nous dirions aujourd'hui, et ils n'hésitaient pas à introduire dans leur rôle des traits d'esprit, des allusions, des bouffonneries variant d'un soir à l'autre.

cisa le bandit qui n'en put dire davantage, l'étau qui lui tenait le cou l'obligeant à ravaler ses mots.

Hoquetant, étouffant, se débattant, il était si grotesque, chargé de son impitoyable cavalier, que la petite éclata de rire, ce qui le rendit fou furieux.

Il se calma comme par enchantement lorsqu'il entendit Riccio déclarer :

– Je voudrais te revoir, Catarina. Je fais partie de la suite du nobilissimo signore Moretti...

Le bandit trembla. Une affaire avec un attaché d'ambassade, pour un individu de son espèce, signifiait le gibet. Le cou serré par l'horrible nœud coulant comme il l'était maintenant par les mains nerveuses de son singulier cavalier, il se balancerait sinistrement au bout d'une corde.

– Pitié ! Pitié ! parvint-il à articuler.

Et Riccio, devinant ce qui se passait en lui, ricana :

– Avais-tu .pitié, tout à l'heure ? Allons ! *Vigliacco* (lâche !), conduis-moi ! Si tu as été bon cheval, peut-être oublierai-je ta figure de coquin !

Éperonnant du talon, il lui fit tourner le dos à Catarina qui riait toujours et prendre, au petit trot d'abord, puis au galop, le chemin de la ville...

☆

Ainsi commença l'idylle qui devait être si brève du flûtiste et de Catarina. Ils se revirent le lendemain, la gentille enfant n'ayant pas eu de peine à se faire indiquer la riche demeure où le comte Moretti et ses gens avaient été reçus.

Riccio, de sa fenêtre, la vit rôder aux alentours et il la reconnut immédiatement. Comme elle était belle ! Plus belle encore sous l'éclatant soleil !

Si belle qu'il se fût volontiers attardé à la contempler ! Mais il se souvint qu'il aurait bien peu de temps pour lui faire sa cour, à peine quarante-huit heures ! Il se hâta donc de la rejoindre.

Tout intimidée, car il avait jolie prestance en ses habits de velours et de soie, elle murmura un cérémonieux « Monsignore... » qui le fit protester :

— Mon nom est David...

— Mais je n'oserai jamais... balbutia-t-elle et, d'un geste instinctif, elle désigna sa pauvre robe.

Alors seulement il se rendit compte qu'elle était habillée comme une mendiante. Détail qu'il aurait été plus long à remarquer si elle n'eût point, d'elle-même, attiré son attention là-dessus. Il n'y attachait aucune importance ; Catarina, dans ses vêtements rapiécés, était pour lui comme une petite sœur de la Madonna de sa paroisse, parée de satin, de bro-

cart et de pierres précieuses. Mais il comprit que la jeune fille souffrait de n'être pas mieux attifée et tout aussitôt proposa :

– Si tu as besoin, pour m'appeler de mon nom, de changer de robe, la chose est facile ! On doit trouver des couturières à *Nizza* ?

– Mais je ne peux pas accepter un cadeau de vous, Monsi...

– Ah ! Ah ! Ne t'en ai-je pas fait un, hier au soir, en te sauvant la vie ? Une robe... C'est beaucoup moins sérieux !

Mal convaincue, elle hochait sa jolie tête de brune bouclée. Puis, tout à coup, elle arracha la main qu'il avait saisie et se mit à courir. Mais Riccio eut tôt fait de la rattraper.

– Petite sauvageonne ! s'écria-t-il, tandis qu'elle cherchait à lui échapper. Que crains-tu de moi ? Si tu ne veux pas que nous allions chez la *sarta* (couturière), nous n'irons pas. Tu me plais tout autant que si tu portais riches étoffes et diamants ! Je voulais seulement te rendre contente !

Elle ne se débattait plus.

Alors, il la lâcha et elle marcha docilement à ses côtés.

– Pourquoi ce *mascalzone* d'hier au soir t'a-t-il traitée de sorcière ? interrogea le jeune homme lorsqu'ils se trouvèrent en pleine campagne, loin des maisons agglomérées par petits tas.

– Il voulait me voler mon argent. J'en avais gagné beaucoup hier.

– Que fais-tu donc ?

– Je lis dans l'avenir ! répondit-elle avec une parfaite simplicité.

Et sans doute ne vit-il, lui-même, rien d'extraordinaire dans cette prétention, car il s'informa uniquement de la méthode dont elle se servait pour « lire dans l'avenir... »

– L'avenir de chacun est inscrit à l'intérieur de ses paumes.

Il ne sut ce qui le retint de lui présenter immédiatement ses mains ouvertes.

– L'heure est trop merveilleuse pour songer à ce que sera demain. Avant mon départ, je te demanderai de me dire ce qui m'attend. Parle-moi plutôt de toi.

Mise en confiance, elle lui fit alors le récit de son existence de soleil et de misère. Son père, qui était pêcheur, avait dû se laisser surprendre par les *barbaresques*. Un soir, et bien que la mer fût calme et le ciel serein, il n'était pas rentré. Les jours, les années avaient passé sans qu'on le revît. La mère restait seule avec six enfants. Catarina était l'aînée. Après elle, venaient Joseph qui avait quatorze ans, puis Emmanuel qui en avait treize, Paolina, douze; les deux plus jeunes étaient des jumelles de neuf ans. Tous gagnaient leur vie ! Même les jumelles

qui aidaient la mère à tordre le linge de la clientèle, au Paillon.

Joseph réparait les filets de pêche et quelquefois accompagnait sur l'eau son patron. Catarina et son jeune frère se louaient pour la cueillette des olives, ou ramassaient des escargots qu'ils vendaient au marché, à moins qu'ils ne proposassent aux chalands les fruits de mer rapportés par Joseph. Elle, Catarina, se faisait quelque monnaie supplémentaire avec sa bonne aventure.

– Donc, cet après-midi, tu perds ton temps ? s'écria-t-il confus.

Elle le regarda, étonnée. La notion du temps était pour elle imprécise. On peut perdre un mouchoir, on peut perdre de l'argent. Comment pouvait-on perdre son temps ? Marcher dans la campagne fleurie, accompagnée de la rumeur cadencée des vagues, c'était cela qu'il appelait perdre son temps ?

David sentit qu'il lui fallait s'expliquer.

– Je veux dire que, cet après-midi, tu n'auras ni cueilli des olives ni lu dans l'avenir des gens !

– Mais je suis plus aise d'être avec vous ! répliqua-t-elle, naïvement.

– Ta mère et tes frères et sœurs ne s'étonneront-ils pas, ce soir, si tu rapportes moins d'argent que d'habitude ? Suppose que vous ayez tous passé la journée en promenade et qu'il n'y ait rien à manger à la maison ?

– S'il n'y a rien à manger ce soir, on attendra demain !

Puis, après avoir cheminé un moment en silence :

– Est-ce que vous aimez mieux que je vous quitte ?

– Catarina ! N'est-ce pas moi qui t'ai demandé de venir me retrouver aujourd'hui ? Je voudrais seulement que tu me permettes...

Il lui avait pris le bras, instruit par l'expérience. Ne s'enfuirait-elle pas lorsqu'il lui offrirait un peu d'argent comme elle avait voulu s'enfuir lorsqu'il avait émis l'intention de lui acheter une robe ? A sa grande surprise, elle accueillit son offre avec une parfaite indifférence. La robe lui semblait un cadeau inacceptable. L'argent — cet argent qui lui faisait cependant si totalement défaut ! – ne représentait-il donc rien à ses yeux ?

Le Piémontais ne chercha pas à pénétrer ce mystère. Soulagé d'un scrupule, il n'en demandait pas plus.

Ils étaient arrivés près d'un bois d'oliviers. Il lui proposa de s'arrêter à l'ombre des tendres feuillages. Alors, il admira la grâce avec laquelle elle se laissa choir sur la terre molle.

– Je vous verrais très bien sur un trône, Catarina, et c'est le trône qui gagnerait en majesté !

Elle ne comprit pas absolument ce qu'il voulait dire. Les galants qui avaient déjà essayé de la

courtiser, s'exprimaient autrement. Mais sans avoir bien compris, elle fut heureuse. Il lui avait sûrement fait un beau compliment. Il lui suffisait de regarder les yeux de David pour en être persuadée.

– Êtes-vous fiancée, Catarina ?

– Non, David.

Elle détourna la tête et ajouta :

– J'attendais...

– Vous attendiez quoi ?

– Celui qui devait venir et que j'avais vu en rêve !

– Et... il est venu ? interrogea David, la gorge un peu sèche.

– Il est venu...

En même temps, elle leva vers lui ses grands yeux sombres et il y avait dans ce regard un aveu que David lut avec un peu d'effroi.

Il n'avait pensé qu'à lui conter gentiment fleurette, à voir ses jolis yeux briller du plaisir d'entendre un jeune homme aux allures de seigneur lui débiter des mots faciles qui n'engagent à rien et elle, elle l'aimait. Elle prenait au sérieux leur aventure ! Parce qu'il l'avait tirée des mains d'un *birbone*, elle croyait reconnaître en lui le héros de ses songes romanesques ! Elle ne voyait pas que tout les séparait ! Lui, le familier des Grands ! Elle, la fille aux pieds nus !

Il eut du remords ! N'était-ce pas sa faute ? Il

n'eût pas dû la revoir ! Il n'eût pas dû l'entraîner à faire cette promenade ! Comment allait-il, maintenant, sans la désespérer, repousser cet amour qu'elle lui offrait ?

– *Poverina !* murmura-t-il, malgré lui.

Mais d'une voix très douce elle rectifia :

– *J'étais* une poverina avant de vous avoir rencontré, David...

Elle ne cherchait pas à donner le change. Déconcertante simplicité, elle avouait son amour, et Riccio, habitué au manège des coquettes de la cour, loin d'être choqué, la considéra avec une sorte de respect.

– Mais je repars demain ! dit-il, heureux de s'accrocher à cette raison qui ne pouvait la froisser.

– Je sais, David, je sais... Et je ne pense pas que vous reviendrez jamais !

Oublieux de la tactique qu'il venait d'adopter, il se récria :

– Notre mission en Écosse sera brève et rien ne dit qu'au retour, nous ne nous arrêterons pas à Nizza comme à l'aller ?

– Pas vous, David, pas vous !

– Allons donc !

Et, s'efforçant de rire pour cacher le malaise qui s'était emparé de lui :

– Comment pouvez-vous parler d'avenir ? Vous n'avez pas lu dans mes mains !

– Ça ne fait rien, David... Je sais ! Je sais !

Alors il éprouva le besoin de la défier :

– Vous ne savez rien du tout ! Je reviendrai, Catarina ! Je reviendrai parce qu'il ne peut en aller autrement. Que ferais-je, je vous le demande, dans ce pays sauvage d'Écosse qui me donne froid rien qu'en y pensant ? Et je crois bien que telle est l'impression du comte !

– Il peut revenir sans vous !

David s'impatienta :

– Pourquoi discuter sur ce qui *pourrait* arriver ? Nous n'en finirions plus. C'est une mauvaise habitude de vivre dans l'avenir, petite *strega*. Voyez comme l'heure est belle. La mer scintille, l'air sent bon, le ciel est lumineux. Ah ! Plutôt que d'évoquer les mornes dunes vers lesquelles je voguerai bientôt, hélas, laissez-moi chanter, sur ma flûte, cette heure qui va passer trop vite.

Il tirait d'une de ses poches une longue gaine de velours cramoisi qu'il fit doucement glisser pour en extraire sa flûte. La petite le regardait, intéressée et curieuse. Elle n'avait jamais vu de flûte, mais dès qu'il eut porté l'instrument à ses lèvres, elle battit des mains. Alors, pour l'enfant en haillons, Riccio improvisa toute une suite mélodieuse qu'elle écoutait, ravie jusqu'à l'extase.

– Comme c'est beau ! Encore ! Encore ! suppliait-elle quand il s'arrêtait.

Ni l'un ni l'autre ne se rendait compte qu'il était tard, déjà, que le bleu du ciel était devenu du rouge et de l'or flamboyant, que le rouge et l'or flamboyant avaient viré au vert émeraude.

Ce fut lui qui, le premier, s'en aperçut enfin.

– Catarina ! Il est tard ! Oh ! Il nous faudra marcher vite. Je dois prendre mon service auprès de mon maître qui, ce soir, reçoit des notables.

Vivement, il allait engainer de nouveau l'instrument enchanté. Mais d'une main timide elle l'arrêta.

– Une fois seulement... Je voudrais...

– Quoi donc ? fit-il, un peu agacé.

Le doigt brun de l'enfant effleura la flûte, ses lèvres frémirent.

– Tu voudrais en jouer ? dit-il, pris d'hilarité ! Eh bien ! Essaie !

Catarina, émue à ne pouvoir parler, porta la flûte à sa bouche.

Le son, qu'elle arriva, non sans effort, à produire, ne ressemblait guère à ceux qui l'avaient enivrée. Il y avait du désespoir dans ses yeux quand elle rendit le décevant instrument à Riccio qui s'amusait beaucoup.

– Tu apprendrais très vite ! déclara-t-il. Mais il faut apprendre et cela ne se fait pas à la minute. Écoute ! Quand je reviendrai d'Écosse... nous nous marierons et je te donnerai des leçons !

Il plaisantait, inconscient de sa cruauté, oublieux de ses bonnes résolutions de tout à l'heure quand, mû par le remords, il avait voulu souffler sur ses illusions sans la froisser.

Mais elle avait moins d'illusion qu'on ne l'eût cru.

– Vous ne me donnerez pas de leçon, David, et nous ne nous marierons pas ! assura-t-elle.

Pour toute réponse, il haussa les épaules et lui tapota la joue.

Il était plein d'ambition, Riccio, et bien décidé à ne pas compromettre sa carrière pour une sorte de mendiante !

Pourtant, après l'avoir quittée, il y repensa beaucoup, à la mendiante. Il retrouvait le son de sa voix quand elle lui avait avoué, avec tant de candeur, son naïf amour.

Catarina revint rôder autour du Palais. Riccio, tout en maugréant contre lui-même, rejoignit Catarina.

Et voilà que le départ de l'Ambassade fut remis au surlendemain pour des causes qui n'ont rien à voir avec notre récit.

Le dernier soir, car le dernier soir arriva vite, les deux jeunes gens se retrouvèrent au bord de la mer. A peu près à l'heure de leur première rencontre, quand il avait si audacieusement et si drôlement sauté à califourchon sur les épaules de l'agresseur de Catarina. Mais ce n'était pas au même endroit. La jeune fille l'avait emmené aux

environs de la masure qu'elle habitait avec sa famille.

Il comprit pourquoi lorsqu'elle lui dit :

– Regardez ! C'est ma fenêtre !

Or, le rebord de cette fenêtre scintillait comme si tout un vol de lucioles s'y fût abattu. Il y avait précisément, ce soir-là, au-dessus de la mer, grand bal de lucioles, et l'effet était ravissant de la danse étincelante et des petites flammèches du rebord de la fenêtre.

– Qu'est-ce ? demanda-t-il charmé.

Elle expliqua : elle avait eu l'idée d'emplir d'huile des coquilles d'escargots vides et d'y placer des petites torsades de chanvre que sa jeune sœur lui promit d'allumer à une certaine heure.

C'était son adieu, à elle qui ne pouvait lui laisser d'autre souvenir que celui de son amour et de ce trait de lumière dans la nuit.

Plus ému qu'il ne voulait paraître, il l'attira contre lui et tandis que son visage s'abaissait sur les cheveux sombres de l'enfant triste, il murmura, comme le premier jour, mais cette fois-ci presque sincèrement :

– Je reviendrai, Catarina... Je reviendrai...

Elle eut son hochement de tête habituel.

Alors pour secouer leur mélancolie, il s'écria :

– Nous allons savoir qui a raison de vous ou de moi ! C'est le moment de regarder ce qu'en dit le Destin.

Et il lui présentait sa main gauche ouverte.

Elle se déroba.

– Il ne fait plus assez clair, David. Et puis...

Elle n'acheva pas. Voulait-elle conserver, malgré tout, un espoir de le revoir ? Avait-elle peur de ce que lui révélerait la main de Riccio ? Lorsqu'elle disait : « Vous ne reviendrez pas... je sais... je sais... » exprimait-elle un pressentiment ou seulement une crainte ? La crainte, le doute de qui n'a jamais connu le bonheur et, à cause de cela, refuse d'y croire ?

Nous ignorerons toujours si Catarina méritait son surnom de sorcière.



Riccio chercha à se persuader qu'elle le méritait bien, son surnom. Il n'expliquait pas autrement que par la sorcellerie son chagrin de l'avoir quittée. Eh ! Quoi ! Un garçon promis, comme lui, à une belle carrière de courtisan et qui pourrait faire un si beau mariage s'embarrasserait du souvenir d'une fillette mal née, mal grandie, à peine bonne à faire une chambrière ?

Il s'efforçait en vain de ne plus y songer. Furieux contre lui et contre elle, il avait réellement l'impression qu'elle l'accompagnait en voyage, qu'elle était là, toujours, invisible mais présente !

Sûrement il y avait de la magie dans l'affaire !



Je reviendrai, Catherine... je reviendrai... *Page 159.*

Ne continua-t-il pas à penser à Catarina, à évoquer sa saine beauté sans artifice, même après qu'il eut été présenté à la Reine d'Écosse dont le charme tout-puissant passait, lui aussi, pour magique ?

Parmi les divertissements que Marie Stuart offrit à ses hôtes, ne se prenait-il pas à songer avec nostalgie aux promenades faites avec Catarina ?

Un jour que Marie Stuart daigna le prier de jouer pour elle et ses Dames, des Dames presque aussi jolies que leur souveraine, savez-vous quel air lui monta du cœur aux lèvres ? Lui-même ne le reconnut pas tout de suite. C'était le premier air de musique qu'il avait fait entendre à Catarina, à l'ombre de l'oliveraie.

Enfin, quand la Reine, charmée par le virtuose, témoigna de son insigne faveur en demandant à Moretti qu'il le lui laissât, ne fut-il pas, d'abord, saisi de tristesse au souvenir du pays d'azur ? Au souvenir de la fillette qui, sans lui désormais, bondirait sur les rocs où s'effrangeait la mer ?

Elle n'avait pas cru à son retour.

Serait-il possible qu'elle eût vu juste ?

Mes amis, la fortune de Riccio ne fit que croître. Il devint le confident de la Reine, le confident du beau Darnley, l'organisateur de leur mariage secret. Le couple ne sut plus se passer de lui ! Il

était mieux qu'un ministre. Les Grands devaient compter avec l'artiste piémontais.

Alors, peu à peu, le regret des rives enchantées et de leur étrange petite *strega* s'estompa, disparut tout à fait. Car il n'est pas de magie qui puisse lutter contre l'enivrement des honneurs.

Il oublia Catarina.

Se la rappela-t-il un bref instant lors de son assassinat monstrueux par les ennemis de la Reine qui avaient trouvé moyen d'enrôler dans leurs rangs ce sot Darnley ?

Mais que devint Catarina ? L'histoire ne le dit pas. Nous savons seulement que l'humble artificière a fait école et que l'habitude s'est instaurée, sur la côte niçoise, de disposer, certains soirs de fête, des coquilles d'escargots, garnies d'huile et d'une mèche qu'on allume, tandis que dansent les lucioles.



La légende des genêts

Rocabruna s'es ayalaïa Un ginest l'a arrestaïa



VOUS avez entendu parler des « oies du Capitole » qui sauvèrent Rome en une mémorable occasion ?

Le village de Roquebrune, le pittoresque, le superbe village de Roquebrune fut sauvé, lui, d'un cataclysme géologique par ses genêts !

Que des fleurs, des fleurs couleur de soleil animées d'un sentiment patriotique... aient empêché que ne roulât dans la baie d'Azur leur pays natal, n'est-ce pas ravissant ?

L'événement eut lieu vers l'an 638 de notre ère.

On était loin de s'y attendre ! Je parle de la généralité des humains. Comme on a pu le noter chaque fois que les éléments : terre, air, feu, eau,

se préparent à une révolte, les animaux en sont prévenus. Ainsi en alla-t-il pour ceux de Roquebrune et ses environs.

La veille du désastre, un silence étrange s'abattit sur la contrée. Les oiseaux ne chantaient plus. Étaient-ils partis ? Les coqs ne *coqueriquaient* plus. Les poules avaient cessé de glousser. Leurs poussins s'étaient, d'eux-mêmes, blottis sous elles. Et l'on vit une cavalcade singulière : toutes les vaches en liberté, et les veaux, s'étaient mis à courir à la suite des rapides chevaux qui filaient, crinière dressée. Tandis que, dans les étables, dans les prés, dans les champs, les bêtes à cornes, entravées ou jugulées, les chevaux au licol, après de vains efforts pour se joindre à l'exode de leurs congénères, se couchaient à même le sol, résignés et terrorisés. Les chiens, ces éternels fidèles, s'attachaient au pas de leur maître et, de loin en loin, tous ensemble, déchiraient, d'un lugubre hurlement, le silence étrange.

Hommes et femmes, tout le monde fut pris d'inquiétude, sans parler d'un juste désespoir, car l'exode du bétail ruinait la population et, comme ils le font encore quelquefois devant une calamité, les paysans cherchaient à conjurer le mauvais sort jeté sur le village.

Seule, une jeune fille eut l'exacte prescience de ce qui allait se produire. Une jeune fille affligée

de mutité ! Elle passait, même, pour un peu « simple ».

Elle essaya d'avertir ses concitoyens, mais comment se fussent-ils attardés à chercher ce qu'elle voulait dire, avec ses gestes suppliants et ses cris gutturaux ? Les soucis de l'heure étaient trop graves. On se débarrassait de l'« Innocente » ainsi que l'on eût fait d'un animal importun.

Il y eut un vieillard, cependant, pour émettre à son sujet, en dodelinant un peu plus fort de la tête :

– Elle voit des choses... Elle voit des choses...

Il ne fut pas plus écouté.

Une « demeurée », un plus qu'octogénaire... Il n'y avait qu'à hausser les épaules !

Mais... Mais... Que se passait-il encore ? Le tonnerre ? La fin du monde ?

Une immense clameur monta de toutes les poitrines quand, soudain... la terre trembla... Le Mont Rataoù s'ébranlait. Et le grondement sinistre couvrait les voix.

La tranche rocheuse qui supportait Roquebrune, violemment arrachée, roulait vers la mer... Elle roulait avec de folles secousses. Encore deux de ces secousses... une seule, et ce qui avait été des hommes, des femmes, des champs, des maisons, se trouverait précipité aux abîmes à la façon d'un vaisseau maudit.

Ce fut alors, à l'ultime fraction de seconde avant

le gigantesque « plouf », que se produisit ce que nul, jamais, n'avait connu et que, sans doute, nul ne connaîtra jamais plus.

Sur le moment, les témoins ne comprirent pas la nature du phénomène. Ils n'osèrent même pas se réjouir. La masse rocheuse où tenait leur village s'était arrêtée. Mais une trêve permettait-elle d'espérer la fin du cataclysme ? Sans mesurer l'énorme échancrure qui les séparait maintenant de la montagne, ils se rendaient compte, avec épouvante, de cette scission d'apocalypse.

– Regardez ! Regardez ! Les genêts !

Qui avait parlé ? Celle que l'on avait toujours appelée « l'Innocente » ou « la Muette » et que l'émotion avait soudain guérie !

Doigt tendu vers un immense champ de genêts, elle souriait, de son doux sourire habituel.

Les genêts s'agitaient comme des vagues, comme une minuscule Méditerranée qui eût été d'or. Ils s'agitaient, furieux, tempétueux, et le sifflement de colère qu'ils faisaient entendre était bien différent de celui du vent. Le vent se taisait. Les genêts créaient eux-mêmes leur tumulte et leurs cris.

« Une autre diablerie ! », pensèrent les paysans. La guérison de la muette en était une, aussi, et qui aggravait leur effroi. Ils l'assimilaient à tous les signes avant-coureurs de la catastrophe.

Eh ! N'avaient-ils pas raison ? De nouveau, le bloc rocheux oscillait. Mais les genêts, positivement, avaient l'air de s'agripper à lui pour qu'il se redressât. Et l'on constatait en effet une oscillation contraire qui donnait la sensation d'une lutte désespérée dont on suivait les phases, haletants, fous. Tantôt la fortune du combat semblait du côté des genêts. Tantôt du côté des éléments déchaînés.

Et puis... Et puis... La roche ne bougea plus. On compta les secondes, les minutes...

– *Ils* s'arrêtent !

C'était encore l'ex-muette, l'ex-innocente, qui parlait.

Elle disait vrai. La partie était gagnée. Combattants sans orgueil, les vaillantes petites fleurs frissonnaient encore du rude effort, mais elles n'étaient plus que des genêts, ressemblant à tous les genêts du monde.

– Ils nous ont sauvés ! criaient leurs concitoyens, transportés d'allégresse et de gratitude. Ce sont les fleurs du Bon Dieu !

Ainsi demeura sur ses assises, à deux cent vint-cinq mètres d'altitude, au centre de l'agglomérat pierreux qui témoigne du séisme, Roquebrune, *l'Arx bruna* des Anciens, épargnée grâce à ses genêts tenaces.

La mauvaise nuit du bel Hippolyte



E « bel Hippolyte », comme on l'appelait dans la contrée mentonnaise, devint la risée de son village quand on apprit ses fiançailles avec Élyse Maïs, une veuve qui comptait dix bons étés de plus qu'il n'avait de printemps...

Vu qu'il avait juste dépassé sa majorité, sa « promise » était donc, encore, une bien jeune femme. Mais elle n'apparaissait pas comme telle aux yeux des contemporains et contemporaines d'Hippolyte qui s'inscrivaient, eux, entre seize et à peine vingt-deux ans.

Élyse passait pour une sorcière *(maïssas)*. Sûrement, elle avait envoûté ([1]) ce garçon que toutes les jolies filles du village auraient voulu pour mari.

---

(1) En d'autres termes, on accusait Élyse d'avoir gagné le cœur d'Hippolyte grâce à quelque sortilège...

Elles enrageaient, les jolies filles... Tandis que leurs galants se montraient assez satisfaits. Hippolyte ne répondait que trop à la flatteuse épithète accolée à son nom ! Dans les bals, les fêtes, partout, il n'y en avait que pour lui. Ses camarades, envieux de ses succès, se réjouissaient donc de le savoir casé. Il n'était plus un rival.

Bien mieux ! Les filles le traitaient maintenant avec dédain. Elles eussent rougi – du moins le disaient-elles – de s'intéresser à un individu capable d'épouser une « vieille »... et une vieille que d'aucuns avaient vue s'élancer dans les airs, par les nuits sans lune, chevauchant un balai !

Hippolyte n'avait cure des commérages, Élyse était belle, douce, charmante. Elle était excellente cuisinière, il avait pu s'en rendre compte car elle l'invitait souvent à dîner.

Mais une chose le chiffonnait : au sortir de table, il aimait paresser, rêvasser pour mieux digérer. Élyse ne le lui permettait pas toujours.

Certains soirs, dès la dernière bouchée avalée, elle commençait à regarder l'heure et à donner des signes d'impatience.

Garçon bien élevé et soucieux, avant tout, de ne pas lui déplaire, Hippolyte savait se retirer docilement.

Tout de même... Il ne put s'empêcher de juger bizarre la conduite de sa fiancée et, au bout de

quelque temps, il voulut en avoir le cœur net.

D'abord, il ne dit rien. Seulement, un soir, où comme tant d'autres fois il la vit tout absorbée par la course des aiguilles sur le cadran de la grosse horloge qui tenait l'angle de la pièce, il fit semblant de ne pas comprendre. Il continua de chipoter dans son assiette.

Élyse se mit à débarrasser la table.

Il ne bougeait toujours pas...

Et voilà que la grosse horloge cogna son premier « bing... ». Il était neuf heures.

– Rentre chez toi, Polyte ! intima alors Élyse d'une voix saccadée, autoritaire, qu'il ne lui connaissait pas.

– Il est tôt ! – observa-t-il, s'efforçant au calme. Pourquoi me renvoies-tu, ma Lyse ? Ne sommes-nous pas appelés à demeurer ensemble ? D'ici huit jours, nous serons mari et femme...

– Nous ne le serons jamais si tu ne sors pas à l'instant !

Où était la douce, la charmante Élyse ?

La femme qui lui montrait la porte était toujours belle et pourtant il croyait voir la caricature de celle qu'il avait chérie. Se pouvait-il que les yeux d'Élyse fussent devenus ces yeux-là, que le sourire d'Élyse se fût changé en ce rictus ?

Une crainte indicible s'était emparée d'Hippolyte. Il se retrouva dehors sans savoir comment.

Mais il se ressaisit. Il était un homme après tout ! Elle l'avait mis à la porte. Eh bien ! Il rentrerait de force. Il parlerait en maître. Il l'obligerait à lui livrer son secret.

Déjà, il s'élançait lorsqu'il comprit sa folie.

Mieux valait agir de ruse, ne pas quitter le seuil d'où il avait été chassé, se dissimuler et attendre. Deux hypothèses se présentaient à son esprit torturé : il se disait qu'Élyse s'était débarrassée de lui parce qu'elle devait aller à un rendez-vous. Dans ce cas, elle ne tarderait pas à sortir et il n'aurait qu'à la suivre pour connaître son rival et se mesurer avec lui. Il était fort, Hippolyte ! Fort et furieux. L'autre, par conséquent, ne s'en tirerait pas à bon compte ! La deuxième hypothèse, c'était que *l'autre* vînt lui-même voir Élyse, ce qui ne changerait rien au résultat.

Tout à coup, il tressaillit, se renfonça dans l'ombre du bouquet de lauriers-roses sous lequel il veillait.

La porte d'Élyse s'ouvrait... doucement... doucement... Une tête encapuchonnée de noir passa dans l'entrebâillement... se tourna à droite, à gauche... puis la porte s'ouvrit un peu plus... Une silhouette apparut, indistincte sous la sombre pèlerine qui lui tombait jusqu'aux pieds... Mais il sut bien que c'était Élyse.

La porte se referma. La silhouette demeura un

instant debout sur le seuil, avec l'air d'inspecter les alentours. A moins qu'Élyse ne voulût s'habituer à l'obscurité relative de cette nuit sans lune ?

Dans sa cachette, Hippolyte se mordait les poings pour empêcher ses mâchoires de claquer.

Un cri de chouette s'éleva, comme un appel, et la silhouette se détacha de la porte close.

Ce fut alors qu'il vit... Oh ! Quelle force l'empêcha de tomber raide ? Il vit Élyse tirer des plis de son ample manteau... un balai ! Et presque aussitôt, elle était dans les airs ! Elle avait rejeté son capuchon et ses cheveux dénoués flottaient. Sa mante s'était entr'ouverte et elle apparaissait vêtue, en dessous, d'une robe blanche.

De l'horizon débouchait une troupe de créatures semblables à elle, montées sur leur balai magique. Des oiseaux qu'il identifia pour des chouettes accompagnaient, d'un vol silencieux, l'étrange bataillon. « Donzelle du diable ! » pensa Hippolyte. « Je haussais les épaules quand on te traitait de sorcière. Je n'y croyais pas ! J'allais t'épouser ! J'étais impatient de devenir ton mari ! »

Glacé d'effroi, il voulut se signer pour conjurer à jamais le mauvais sort et adresser au ciel une prière de reconnaissance. Mais son bras resta inerte.

Il voulut remuer les lèvres et ses lèvres restèrent scellées. Il voulut fuir, s'élancer loin de la maison

maudite et ses pieds restèrent fixés au sol. On aurait dit que du plomb fondu avait coulé sur lui.

Le malheureux comprit toute l'horreur de sa situation : il était changé en statue ! C'était là, sans doute, le châtiment qu'infligeaient les sorcières et leur Seigneur Satan à quiconque se montrait trop curieux.

Ah ! La mort était peu de chose comparée à ce supplice d'être à la fois vivant et pétrifié.

Je ne sais si vous pouvez vous imaginer ce qu'éprouvait Hippolyte ?

Pour ajouter à sa torture, ses yeux se trouvaient rivés aux yeux d'une énorme chouette qui se tenait sur le rebord du toit d'Élyse – l'infâme.

La chouette le narguait : « Tu as voulu savoir ! – semblait exprimer son regard globuleux – Eh bien ! Tu sais ! Ton Élyse est l'une des cent mille compagnes du Diable sur terre ! En ce moment même, autour de leur maître, elles festoient et dansent. Comme elle danse, ton Élyse ! Comme elle rit du bon tour qu'elle t'a joué ! »

Il pensait à sa mère qui devait l'attendre dans leur petit mas, inquiète, assaillie de pressentiments; que ne l'avait-il écoutée ! Elle n'aimait pas Élyse qui cependant l'accablait de caresses et d'appellations filiales.

– Ses lèvres et son cœur ne sont pas d'accord ! – disait-elle.

Mais Hippolyte était son dernier-né. Le père était mort. La pauvre vieille ne souhaitait plus que ce que souhaitait son gars. Elle acceptait la bru qu'elle n'aurait pas choisie.

« Maman ! Maman ! » criait le cœur d'Hippolyte sans que la plainte désespérée pût s'exhaler de ses lèvres diaboliquement cimentées. D'ailleurs, cela n'eût rien changé ! Le petit mas où veillait sa mère inquiète était sis à plus d'une lieue de l'endroit où se trouvait son fils. Enfin, qu'eût-elle pu faire, la pauvre mère, sinon tomber morte de désespoir ?

Mais il faut croire que le cœur des mères reste lié à celui de leur enfant. Car, au bout d'un temps qu'il n'aurait su déterminer, Hippolyte entendit un pas dans la nuit. Un pas qui lui était familier, avec le « top ! top » sourd de la canne qui le martelait. Il ne pouvait pas tourner la tête et ses yeux demeuraient tenus, par un fil invisible, à ceux de la chouette sur le toit. Il était sûr, pourtant, sûr que sa mère venait à lui et le soulagement qu'il en ressentit d'abord fit place à la peur. Sa mère ne supporterait pas ce qu'elle allait découvrir.

La chouette, elle aussi, avait entendu. Ses yeux quittèrent enfin les yeux d'Hippolyte pour regarder vers la route puis, brusquement, elle s'envola. Sans doute voulait-elle rejoindre Élyse et la prévenir ?

Il ne se le demanda pas. Il voyait sa mère maintenant, sa mère qui ne s'était pas écroulée, foudroyée, en constatant la terrifiante immobilité de son enfant, sa mère qui avait eu la force de le prendre à bras le corps.

– Mon pitchoun ! Mon pitchoun ! gémissait-elle et elle le serrait, et son souffle était sur les lèvres de pierre du pitchoun...

Alors, le miracle se produisit. Hippolyte se sentit peu à peu pénétré par cette chaleur que lui dispensait celle qui l'avait mis au monde. Un frémissement le parcourut. Ses membres se désengourdirent. A son tour, il put étreindre sa mère, et parler !

– Tu m'as fait naître une seconde fois, maman! Il fallait ton amour pour rompre le charme jeté sur moi par la sorcière. Mais sauvons-nous vite avant qu'elle ne revienne !

Ils n'en eurent pas le temps.

Dans leur nuée de chouettes, une nuée de sorcières volantes s'abattit près d'eux. Élyse s'en détacha, menaçante, et ayant rejeté son balai :

– Où sont-ils ? clamait-elle – Mes sœurs, nous ferons rôtir la vieille et lui, au lieu de connaître ma couche, disparaîtra dans celle de la Roya. (La Roya est une rivière de la côte).

– Il y coulera comme un bloc de pierre ! répon-

dit l'une des sorcières et toutes éclatèrent d'un ricanement sinistre.

« Sainte Vierge Marie ! – pria en lui-même Hippolyte – Sauvez ma mère ! Sauvez ma mère et donnez-lui ensuite la force de me survivre... »

Cependant, les filles du Diable s'étaient égaillées, fouillant les alentours, excitées par Élyse dont les criailleries stridentes ne rappelaient guère les intonations doucereuses qui, la veille encore, étaient pour Hippolyte comme une musique céleste.

– Où se cachent-ils ? Ah ! Nous leur ferons payer gros ce temps perdu à leur recherche ! L'aube point et notre pouvoir va cesser avec la nuit. Admettrons-nous, mes sœurs, de réintégrer nos demeures en laissant impunis le traître et sa louve ?

Quoi ? Elles ne les voyaient donc pas, serrés l'un contre l'autre, leurs mains moites se crispant ? La troupe furieuse passait près d'eux et donnait l'impression d'une course d'aveugles.

– Le jour !

Cet avertissement, lancé par une des sorcières, provoqua leur débandade.

On entendit claquer la porte d'Élyse.

– Viens, mon pitchoun ! dit simplement la mère.

A petits pas, car il mesurait les siens sur ceux de la chère vieille, ils s'éloignèrent.

Après qu'il eut achevé le récit de ce qui s'était passé, elle décida, dodelinant de la tête :

– Rendons-nous chez M. le Curé !

– Mais l'heure de la première messe n'a pas sonné, maman !

– N'importe ! Le saint homme nous recevra...

Elle ne se trompait pas et le prêtre les écouta avec une grandissante attention. Puis, il revêtit son surplis, son étole, prit un crucifix, et chargea Hippolyte d'un grand seau plein d'eau bénite.

La mère voulut les suivre. Il la persuada d'aller bien plutôt s'agenouiller dans l'église accotée au presbytère pour prier saint Michel Archange de l'aider à terrasser le démon.

Mais quand ils arrivèrent sur les lieux où s'était dressée la maison d'Élyse, ils n'y virent plus que des débris calcinés ! Les pierres des murs semblaient avoir fondu. Tout avait été dissous par un étrange incendie !

M. le Curé épandit néanmoins son eau bénite, à grands coups de goupillon accompagnés de prières en latin adjurant le Diable et ses séides de reculer jusqu'au tréfonds de l'Enfer.

Or, voilà que, de nouveau, au cours de ces heures mémorables, Hippolyte se demanda s'il ne rêvait pas. Sous l'effet de l'eau sainte, une végétation immédiate se levait, recouvrant de fleurs exquises le terrain qui, un instant plus tôt, tout noirci, semblait avoir abrité une hutte de charbonnier.

On n'entendit plus parler d'Élyse Maïs. Son

compère le Diable l'avait probablement fait cuire avec sa maison et ses meubles.

Quant au bel Hippolyte, il épousa une brave fille, jolie comme elles le sont toutes au pays d'azur. Si je ne vous ai dit que son prénom c'est parce qu'il a laissé une nombreuse lignée de petits-enfants à l'embouchure de cette Roya dans laquelle il eût péri, noyé ! sans la miraculeuse intervention maternelle...

Il n'y a pas de honte à avoir failli épouser une sorcière, du moment qu'on ne le savait pas ! Mais les gens sont si chatouilleux quand il s'agit de leur amour-propre familial !



Le trésor de l'Ermite



ETTE histoire-ci se passe quelque six cents ans après Jésus-Christ, lors d'un envahissement du pays par les Lombards.

Une fois dans la place, les intrus se nourrirent « sur l'habitant » et le dépouillèrent de ses richesses. Ce sont des choses qui arrivent en pays occupé, et les Lombards avaient pour réputation de s'y connaître fameusement en matière de profits. Leur métier, leur religion, leur raison de vivre, c'était l'argent. Ils prêtaient aux grands, aux riches, ils prêtaient aux petits, aux besogneux, et pour « rentrer dans leurs débours » se montraient implacables. Ne leur soyons pas trop sévères. Emprunter est toujours un danger et, si l'argent s'achète comme une paire de chaussures, pourquoi crier « haro » seulement contre celui qui le vend ? Je

trouve que nous avons sur ce point-là (sur quelques autres également) tendance à condamner un peu vite. Mais, pour commencer dans la voie de l'indulgence, pardonnez-moi cette digression.

Naturellement, il y avait peu de banquiers parmi les combattants. Les banquiers ne sont pas avides de gloire militaire. Je parle toujours (est-il besoin de le souligner ?) des banquiers de ce temps-là qui, paraît-il, n'hésitaient pas à payer les guerres en avançant aux belligérants des armes et des hommes, mais sans se mêler autrement à la bagarre. Banquiers ou non, les soldats de Lombardie, plus que plaies et bosses, rêvaient butin et bénéfice. Ils avaient ça dans le sang.

Vous vous en doutez : tout ce qu'il fut possible de leur dissimuler, on le leur dissimula, qu'on l'enfouît sous terre ou qu'on le maquillât. Délicate entreprise ! Ces gens-là avaient, pour flairer la moindre source de profit, le sixième sens de nos modernes radiesthésistes à la recherche d'une source d'eau vive.

Seulement, ils étaient portés à juger tout le monde à leur propre image. L'idée ne les effleurait pas qu'on pût désirer autre chose que la fortune.

Quand ils surent, par leurs espions, qu'un certain vieillard, du nom d'Hospice, sans ressources connues, retiré dans une caverne de montagne, ravitaillait

cependant les pauvres affamés qui imploraient sa charité, ils se gaussèrent de l'explication qu'on leur rapporta. Ne prétendait-on pas que, à l'exemple de Jésus qui multipliait les pains et les poissons, il nourrissait, avec un seul bol de lait caillé, une seule patate frite à l'huile, une poignée de figues, des dizaines de personnes ?

A notre époque, ils se fussent écriés ;

- Tu galèjes !

Gens positifs, nés railleurs, les Lombards n'aiment pas passer pour des naïfs, lorsque tel n'est pas leur intérêt.

Ils furent persuadés que le fameux Hospice feignait la pauvreté pour détourner les soupçons. Il devait être riche, fort riche ! Il devait posséder un trésor enterré près de l'endroit où se situait sa caverne et c'était pour veiller sur ce trésor qu'il jouait les ermites. C'était pour berner les gens d'alentour, mériter leur reconnaissance, qu'il partageait avec eux des provisions sans doute abondantes. Il suffirait d'un peu d'observation pour surprendre le tour de passe-passe que les esprits simples considéraient comme un miracle.

Nos Lombards décidèrent aussitôt une expédition qui serait à la fois punitive et productive. Punitive à l'égard de l'avare imposteur, productive pour eux qui s'empareraient de ses biens. Le nommé Giancarlo, qui en avait eu l'idée et dont

le grade correspondait à peu près à celui de sergent chez nous, prit la tête d'une poignée d'hommes.

A travers bois (ce bois qui porte aujourd'hui le nom de bois de Saint-Hospice), ils se dirigèrent en direction de la tour qui leur avait été indiquée et que l'avenir désignera pareillement du nom de tour de Saint-Hospice.

Une tour ! Pardine ! Quel meilleur endroit pour dissimuler un magot ? Ah ! La prise serait bonne !

Et ils chantonnaient, croyant déjà, au creux de leur paume, soupeser les écus.

La tour se dressa devant eux. Ils arrivaient.

La tour... La grotte dont on leur avait parlé...

Et l'ermite ! Oui ! Ce ne pouvait être que lui, ce vieillard qui s'avançait vers eux et qui était si maigre, si maigre que l'on eût pensé à une longue perche sur quoi pendaient des lambeaux d'étoffe.

Mais il y avait quelque chose de plus étrange. Autour de la tête chenue, des oiseaux voletaient en rond. Parfois, l'un d'eux se détachait et son bec semblait tapoter de petits baisers le visage sans chair, puis avec un cui-cui joyeux, l'oiseau rejoignait la tournoyante auréole.

Nos Lombards se flattaient d'être des gens de bon sens pour qui le merveilleux n'existait pas. Selon eux, le bonhomme avait dressé ces oiseaux afin d'impressionner les paysans crédules qui lui faisaient une réputation de sainteté.

Au salut goguenard qu'ils lui lancèrent, Hospice répondit avec affabilité.

Les oiseaux, au contraire, ne parurent pas apprécier du tout cette visite. Ils s'enfuirent, poussant des cris stridents.

– Tu as renvoyé tes chiens de garde ! lança l'un des hommes.

– En quoi puis-je vous servir, mes frères ?

– C'est ça ! On est tes frères, tes bons petits frères, pour qui tu ne peux rien avoir qu'ils n'aient pas ! répliqua Giancarlo dans un gros rire, auquel ses subordonnés firent écho.

– Est-ce la faim qui vous tenaille ? interrogea l'ermite avec une imperceptible ironie, son regard allant de l'un à l'autre des soldats rubiconds.

– Tu l'as dit ! s'esclaffa de nouveau leur chef. C'est la faim ! Une faim à mordre dans l'or et le diamant.

– La nourriture que je vous offrirai n'a pas la dureté de l'or ou du diamant ! Elle n'est pas de celle, non plus, que l'on sert sur la table des riches ! Une pauvresse m'a fait don, hier, d'un fromage de brebis que je conservais pour le rendre à Dieu en soulageant une misère plus insupportable que la mienne...

Puis, d'un ton d'excuse :

– Ce sera bien peu pour chacun de vous !

Se rappelant ce qu'ils avaient entendu conter

sur l'habileté du vieillard à donner le change, ils se poussèrent du coude et Giancarlo reprit :

– Je te croyais capable de nourrir une armée avec un seul fromage !

– On vous induisit en erreur, mon ami. Ce n'est pas moi qui agis lorsque mes mains distribuent plus qu'elles ne contenaient. C'est Dieu qui daigne, malgré mon indignité, me choisir parfois pour instrument de son inépuisable charité.

– Montre-nous ça, vieille crapule, mais je t'avertis que mes hommes vont te surveiller et que...

– Les grâces de Dieu ne s'obtiennent pas sur commande ! interrompit Hospice.

Et ses interlocuteurs de triompher en se donnant de grandes bourrades joyeuses comme si, malgré eux, durant un court instant, leur scepticisme eût failli faiblir.

– Ah ! Ah ! Ah ! Tu te défiles, chenapan. Tu as vu tout de suite que nous n'avalerions pas tes sornettes !

– Vous ne m'avez pas encore dit ce que vous attendiez de moi ! observa-t-il sans se départir de sa douceur.

– Nous voulons le trésor que tu dissimules ! Ne nie pas ! Nous en connaissons l'existence ! Ouste ! Où l'as-tu mis ? Donne-le-nous de bon gré si tu ne veux pas que l'on t'y oblige !

– Je crains que vous ne perdiez beaucoup de temps...

– C'est ce que nous allons voir !

Giancarlo ordonna d'allumer un grand feu et de tailler des pieux avec lesquels tout à l'heure ils brûleront la plante des pieds de l'ermite.

Ce dernier avait l'air si calme et si résigné que l'on ne prit pas la peine de le ligoter.

Le brasier fut allumé. Les branches crépitèrent et l'on eût dit qu'elles criaient. Une fumée s'éleva, si dense qu'elle obscurcit la clarté du jour.

On tendit les perches à la flamme.

On souleva les pieds du vieillard qui chut à la renverse.

– Parleras-tu ?

Il parlait certainement car il remuait les lèvres en égrenant un grossier chapelet.

– Ce ne sont pas tes pater-noster qui t'empêcheront de rôtir. Où est le trésor ?

Il les regarda de ses doux yeux plus naïfs que des yeux d'enfant.

L'extrémité du pieu toucha sa chair qui grésilla. Hospice n'eut pas un tressaillement. Mais ses lèvres remuaient toujours et les grains du chapelet continuaient à rouler entre ses doigts.

– Il n'est pas réchauffé ! ricana, furieux, le chef de bande. Attise le feu, Antonus !

Mais l'un des hommes poussait un cri de victoire. Il venait de déterrer une lourde barre de fer.

Ce fut elle qu'il présenta au bûcher.

Quand elle fut toute rouge à son extrémité, avec une petite flamme bleue qui dansa quelques secondes, il l'appliqua sous le pied du récalcitrant.

La chair grésilla tandis qu'une odeur suave, indéfinissable, se répandait...

Mais ces déments étaient-ils à même de rien sentir ?

– Remets la barre au feu et ensuite passe-la-moi ! intima Giancarlo.

Hospice ne cessait de remuer les lèvres ni, son chapelet, de s'écouler grain à grain.

Avec un rugissement de colère, Giancarlo se précipitait et, d'abord, frappa de l'extrémité en fusion de la barre de fer, les maigres chevilles qui craquèrent.

Hospice n'eut pas un tressaillement.

Mais l'un des soldats, tout à coup, s'écria :

– Regardez !

Il désignait la plante des pieds du martyr. Tout à l'heure calleuse, elle était maintenant comme une peau de nouveau-né, rose et lisse.

– Debout ! hurla le sergent, violet de colère, et plus persuadé que jamais de la valeur du trésor que détenait cet homme doué de sorcellerie.

Hospice se mit debout.

Quoi ? Ses chevilles n'avaient pas été rompues ? On les avait entendues craquer pourtant.

Mais n'avait-on pas également entendu grésiller ses chairs ?

Les soldats se taisaient. Leur chef perçut le frisson d'épouvante qui les traversa.

Il fallait les ramener à la raison, leur démontrer... Quoi donc ? Il ne savait plus. Fou d'impuissante rage, Giancarlo s'entêtait à ne pas vouloir perdre la face.

– Les bras en l'air !

Hospice leva les bras.

– Et vous autres, tas de couards, suspendez-vous à ses poignets !

Les hommes firent un pas et s'arrêtèrent.

– Le premier qui flanche est mort à la minute !

La menace fit son effet.

Ils s'accrochèrent, à trois ou quatre, à chaque bras d'Hospice qui ne bougèrent pas d'un millimètre.

– Je te donne encore une chance ! bredouilla le chef inconscient de la dérisoire vanité de ses commandements. Parle ! Où est le trésor ?

Hospice ne sourcilla pas. Ses lèvres remuaient toujours.

– On reste accroché, chef ? interrogea l'un des hommes, mais la question vibra désagréablement aux oreilles du chef.

Résolu à en finir, il leva sa hache.

Hospice le regarda...

Alors, vaincu, soudain, par la grâce, ayant jeté loin de lui son arme, il tomba aux pieds du saint, imité immédiatement par sa petite troupe.

Et les bras du saint s'abaissèrent, sans accuser le moindre engourdissement. Ils s'abaissèrent pour bénir ses bourreaux.

– Au nom du Père... du Fils...

Tous se frappaient la poitrine, se confessaient à haute voix, imploraient l'absolution de leurs fautes.

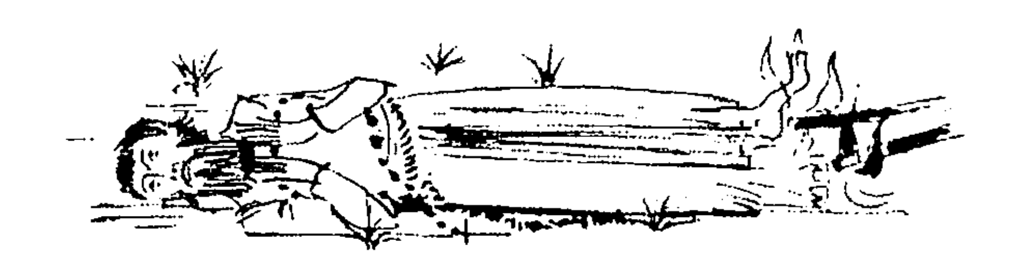
Cela s'est passé non loin de la tour qui a reçu le nom de tour de Saint-Hospice.

Beaucoup des compagnons d'armes de Giancarlo, informés du prodige, se convertirent à leur tour. Beaucoup encore décidèrent avec lui de rester au pays pour réparer le mal qu'ils y avaient causé.

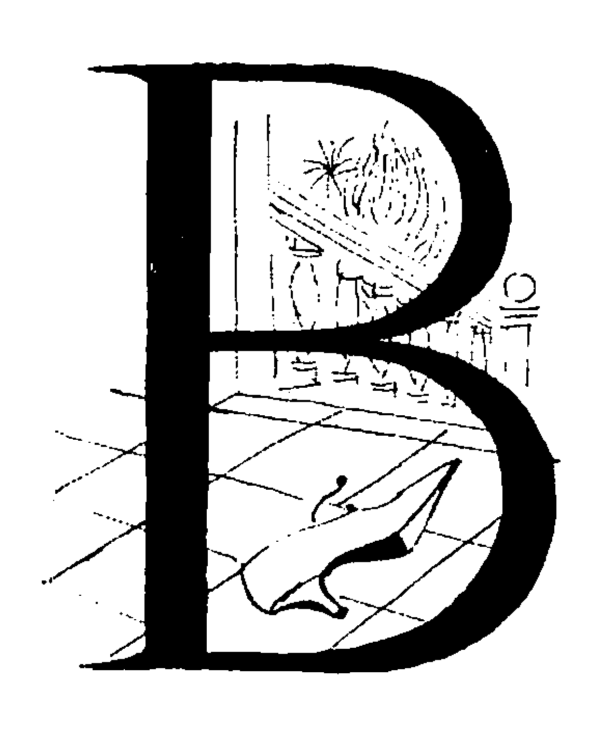
Leurs qualités réalisatrices firent merveille.

On prétend qu'ils avaient reçu de saint Hospice le don tout matériel – non pas négligeable pour autant ! – de mener à bien leurs entreprises et que ce serait à leurs descendants, comme eux habiles en affaires, que la côte d'Azur dut son développement touristique.

Je vous rapporte cette assertion pour ce qu'elle vaut, car s'il fallait s'arrêter à tout ce qu'on raconte !



L'oracle du soulier



ARBA BACCI, riche propriétaire terrien de Breil, sur la route de Nice à Tende, avait été rendu veuf par le mauvais sort que jeta sur sa femme une sorcière jalouse. C'était, du moins, ce que l'on disait, et le bonhomme y croyait dur comme fer. Qu'il eût tort ou raison, nous n'en discuterons pas, mais il n'était pas inutile de rappeler qu'il attribuait ainsi à la méchanceté d'une vilaine femme la maladie et la mort de son épouse si honnête, si travailleuse, si brave ! Son ressentiment expliquait un peu pourquoi il se montrait dur et aigri.

Pourtant, il lui restait une fille qu'il chérissait passionnément : Checa. Elle, on eût pu la nommer Checa-la-Douce ! Et ce qualificatif vous dira tout

sur son caractère. Jolie, avec ça, elle fut considérée comme le meilleur parti du pays.

Mais Barba Bacci ne souhaitait pas la marier. Son amour paternel s'entachait d'égoïsme. Il ne supportait pas l'idée d'avoir à se séparer un jour de son unique enfant ! Ajoutons (car il ne faut pas craindre la vérité) qu'il y avait aussi, dans son désir de la conserver auprès de lui, un motif plus bassement intéressé. Checa avait hérité, de sa mère, les qualités d'ordre et de courage. La maison du veuf était aussi bien tenue qu'elle l'avait été sous le règne de la pauvre Élise. La petite avait également su très vite allier à ses tâches de ménagère le pénible labeur des cultures. Barba Bacci n'entendait pas se séparer de sa chère et, en même temps, si utile Checa.

Mais telle n'était pas la façon de voir de celle-ci. Au fur et à mesure qu'elle avançait en âge, Checa se sentait de moins en moins décidée à rester fille !

Les olives... leurs successives pressions... le sulfatage des vignes... les vendanges... la cuisine... les lessives... le raccommodage... Ces soins et ces soucis dont elle admettait le caractère respectable, sinon sacré, ne comblaient pas ses aspirations. Elle désirait fonder un foyer, avoir des enfants.

A plusieurs reprises, elle crut son rêve près de se réaliser. Les prétendants à sa main étaient nom-

breux ! Mais l'irascible veuf avait tôt fait de les évincer.

Checa atteignit sa majorité. Elle eût pu se considérer libre de disposer d'elle-même. Cette idée ne lui vint pas. En ce temps-là (qui n'est pas tellement reculé !), les enfants demeuraient plus soumis qu'ils ne le sont de nos jours aux décisions des parents. Vous m'objecterez que l'exemple de Checa est mal choisi pour donner envie de les imiter. Peut-être ! Mais il y aurait tant d'autres exemples contraires à citer !

Donc Checa-la-Douce s'inclinait. Non, toutefois, sans discuter. Avec tous les égards dûs à l'autorité paternelle, elle lui rappelait que lui-même s'était marié et qu'il en avait été heureux. Elle cherchait à l'attendrir en parlant des petits-enfants qu'elle pourrait lui donner. Elle avait déjà, tout prêts, les noms du premier garçon : Barba... de la première fille : Élise...

– Et je ne cesserai pas de veiller sur vous, Papa ! Nous pourrions continuer à habiter ensemble, soit que vous veniez vivre chez mon mari, soit que mon mari vienne vivre ici. Si j'épousais le Thomas (c'était leur voisin direct, qui l'avait demandée) nos deux domaines n'en feraient qu'un ! Le travail ne lui fait pas peur, au Thomas !

Mais pas plus que le Cyril, ou l'Olive, ou le Bastide, le laborieux Thomas n'obtint l'agrément de Bacci.

Checa eut le crève-cœur de les voir se marier, tour à tour, rendant leurs femmes heureuses.

Elle compta vingt-deux ans, vingt-trois, vingt-quatre. Elle allait coiffer Sainte-Catherine et, parmi les jeunes gens de son âge, de Breil et des environs, il n'y en avait plus de disponible.

Alors une grande mélancolie s'empara d'elle. Son joli teint se fana. Deux rides se creusèrent, de son nez à son menton. Elle perdit l'appétit et le sommeil.

Barba eut peur ! Sa fille chérie allait-elle rejoindre sa mère ? Allait-il se retrouver plus seul qu'il ne l'avait été après qu'Élise eût fermé les yeux ?

La solution pratique, c'était d'envoyer sa fille à Nice, chez sa tante, la sœur d'Élise, mariée à un riche commerçant en fruits de mer. Elle y ferait de nouvelles connaissances. Seulement, voilà ! Nice n'était pas Breil quoiqu'il en fût bien près. Si Checa s'établissait là-bas, il ne la verrait plus guère ! Sans compter qu'il passait tant de monde, à Nice ! Si la petite allait s'éprendre d'un étranger ? De l'un de ces hommes au parler « pointu », d'un Parisien !

Il en trembla !

N'y avait-il pas un autre moyen de rendre à Checa le goût de vivre ? Ne suffirait-il pas, pour cela, de lui rendre l'espoir ? Il pouvait toujours essayer !



Je suis Paulus ! Page 193.

Écoute, ma *pitchoune*. Nous allons faire un pacte. Le premier qui franchira notre porte et qui voudra *te* marier, *te* mariera si c'est aussi ton idée. Si dans trois mois tu es encore fille, eh bien !... eh bien ! (il soupira douloureusement) je te laisserai partir pour Nice (nouveau soupir), où les *caliniers* ne manquent pas, coquin de sort !

Il avait bien calculé en pensant que ce seul espoir agirait sur Checa mieux que toutes les médecines. Elle lui sauta au cou, battit des mains. Subitement, elle avait recouvré ses fraîches couleurs.

Mais elle avait à peine eu le temps de le remercier que... Toc, toc, toc... On frappait à la porte. Interdits, le cœur battant, ils se dévisagèrent quelques secondes... Toc, toc, toc... Quelqu'un du pays serait entré sans frapper.

Checa se dirigea vers la porte, ouvrit, et étouffa un cri. Sur le seuil se tenait, en une magnifique tenue, où s'épinglait la médaille militaire, un adjudant aux chasseurs d'Afrique !

– Vous ne me reconnaissez pas, cousine ? Je suis Paulus !

Il s'agissait en effet d'un lointain cousin.

La jeune fille ne put répondre un mot. Son père, lui aussi, contemplait, muet, le gars, splendide et souriant.

Le premier qui franchira notre porte ! avait-il dit

tout à l'heure. Était-ce possible que sa promesse – qu'il espérait à longue échéance – se fût ainsi, soudain, matérialisée ?

A son tour, Paulus les regardait, stupéfait de cet accueil. « Sainte Mère ! pensa intensément Barba, il a frappé mais il n'a pas encore franchi notre porte ! Chassez-le, Sainte Mère ! Chassez-le ! »

Mais Checa s'était ressaisie et s'avançait, joyeuse, vers celui qui attendait, immobile.

– Entrez, Paulus ! Mon père et moi nous sommes contents de vous revoir ! Quoi donc vous amène au pays ?

Comme elle était avenante, gentiment bavarde ! Elle rappelait peu la dolente fille qu'elle était il n'y avait pas une demi-heure.

– Je suis venu toucher l'héritage de ma tante Eulalie ! expliquait le soldat.

– Oh ! C'est vrai ! fit Checa avec déférence, car l'héritage en question consistait en l'un des plus riches domaines de la contrée.

Barba, qui avait grommelé quelques salutations, demanda avec ironie :

– Auriez-vous l'intention de changer de métier et de vous mettre à l'agriculture, mon garçon ?

– Vous l'avez dit, cousin !

– Oh ! Oh ! fit l'autre, accentuant l'intonation moqueuse. C'est un apprentissage qu'il faut commencer tôt ! M'est avis que vous feriez mieux de

vendre vos terrains et de vous borner au maniement du sabre !

– A moi, m'est avis que j'ai raison ! répliqua fermement le jeune homme. J'ai grandi dans la ferme de tante Eulalie, ne l'oubliez pas, et tout ce qui se rapporte à la vie rurale m'est beaucoup moins étranger que vous ne le croyez, cousin Barba. D'autant que...

Il s'arrêta, tourna vers Checa, qui buvait ses paroles, un regard si tendre qu'elle en frémit.

– D'autant que ? reprit le père, hostile.

– D'autant que je compte prendre femme chez nous !

Ses yeux ne se détournaient pas de Checa, qui ne cherchait pas non plus à lui dérober les siens.

– Mais une fille de chez nous, si elle est raisonnable, ne voudra pas d'un baroudeur d'Afrique !

– Est-ce vrai, ma cousine ? demanda tout à trac le nouveau venu. On m'a dit que vous n'aviez pas de promis... Si l'on ne m'a pas trompé et si le baroudeur que je fus vous effraie moins qu'il n'effraie votre père, je vous rappellerai que, tout petits, nous avions décidé d'être plus tard mari et femme !

– Je me le rappelle, Paulus ! – déclara-t-elle d'une voix tremblante – Et le baroudeur ne m'effraie pas. Quant à mon père...

Alors seulement son regard se détacha de celui du jeune homme pour se poser sur son père.

– Mon père ne *peut* pas vous refuser ma main ! N'est-ce pas, Papa ?

Barba Bacci était pris au piège. Ah ! Que ne s'était-il coupé la langue, tout à l'heure, avant de se déclarer disposé à accueillir pour gendre le premier soupirant à la main de Checa qui franchirait leur seuil !



Mais la pauvre petite n'était pas au bout de ses peines. Son père ne cherchait qu'à reculer le mariage. Il faisait grise mine à Paulus. Il se plaignait de l'ingratitude des enfants, toujours pressés d'abandonner les vieux parents.

Il critiquait la façon dont Paulus exploitait sa terre, lui prédisait la ruine. C'était de la mauvaise foi. L'ex-chasseur d'Afrique se révélait au contraire des plus avisés. Il n'y avait pas deux mois qu'il avait mis la main à la charrue et, déjà, il était réputé le premier cultivateur du canton.

– Ta fille a tiré le bon numéro ! disait-on à Bacci. A quand la noce ?

Mais il avait toujours un prétexte pour en repousser la date et Checa, de nouveau, se désespéra. Sa situation s'aggravait du fait qu'elle ne voulait pas s'épancher auprès de Paulus. Elle ne le voulait

pas par respect pour son père et, aussi, parce qu'elle craignait que son cher « baroudeur », comme elle l'appelait quelquefois, ne se révoltât contre l'égoïsme du vieil homme.

Alors, c'était à elle-même qu'il adressait des reproches :

– Ne m'aimes-tu pas, Checa ? se plaignait-il chaque fois qu'elle le prévenait d'un nouveau retard à leurs projets. Notre maison est prête. Tout est arrangé selon tes goûts, et j'ai engagé une servante pour que tu te reposes un peu. Tu as beaucoup travaillé jusqu'à présent et je voudrais te donner une vie meilleure !

– Oh ! Paulus ! Paulus ! Même obligée de gratter la terre, je serais heureuse à tes côtés ! prononçait-elle douloureusement.

– Dans ce cas, pourquoi remettre sans cesse notre union ?

Elle baissait la tête, balbutiait, s'embarrassait dans ses explications.

Mais il lui arrivait de se demander, au fond d'elle-même, si elle serait jamais la femme de Paulus, si, par une secrète fatalité, elle n'était pas condamnée à la sécheresse du célibat.

Pourtant, elle travaillait à sa robe de mariée. Elle y travaillait en secret, pour ne pas irriter son père. Ah ! La robe fut achevée et M. le Curé n'avait toujours pas prononcé en chaire les mots si

gonflés d'espérance : « Il y a promesse de mariage entre Paulus Ollioules et Checa Bacci... »

Les gens commençaient à se gausser de ce mariage dont on parlait toujours et qui ne se faisait jamais. Paulus devint sombre, puis il se montra moins empressé envers sa décevante fiancée, à laquelle les bonnes langues ne manquèrent pas de rapporter qu'on le rencontrait souvent en compagnie d'une coquette Mentonnaise.

Bacci se frottait les mains. Ses secrets désirs se réalisaient. Il garderait sa fille et elle ne pourrait pas lui reprocher d'avoir manqué à sa parole. Il avait accepté Paulus. Était-ce sa faute si ce garçon manquait de constance et se laissait tourner la tête par la première venue ?

Checa souffrirait, bien sûr. Elle avait manqué périr de consomption avant d'être fiancée. Mais cela ne se renouvellerait pas maintenant qu'elle avait appris à juger les hommes de sa génération. Elle comprendrait que mieux valait être fille que mal mariée.

Ainsi raisonnait-il pour faire taire ses remords.

De son côté, Checa, blessée dans son amour et dans sa fierté par les racontars qui lui étaient faits sur Paulus, changea d'attitude; elle feignit une froideur qu'elle était loin de ressentir.

Pourtant, ni l'un ni l'autre ne prenait l'initiative de la rupture.

Checa résolut de s'en remettre à l'oracle. Selon ce qu'il répondrait, elle lutterait pour son amour et, s'il le fallait, pour la première fois de sa vie, imposerait à son père sa propre volonté. Ou bien, elle renoncerait à Paulus, nettement, définitivement, sans attendre.

Quel était donc cet oracle ? On l'appelait l'oracle de la nuit de Noël ou l'oracle du soulier.

Après le réveillon, une jeune fille, désireuse de savoir si elle se marierait, devait déchausser à demi son pied droit de façon que son soulier tînt encore à ses orteils. Alors, elle devait ouvrir sa porte sans la faire grincer (condition fort importante) et, de là, d'une détente de la jambe, lancer vivement son soulier dans la cage de l'escalier. Tout aussi vivement et toujours sans bruit, elle devait refermer la porte. Car (on n'a jamais su pourquoi) il fallait s'endormir et attendre de s'éveiller pour aller voir en quelle position se trouvait le soulier : la pointe tournée en avant désignait le chemin de la mairie... tournée vers la maison cela signifiait que le mariage ne se ferait pas... Le soulier placé en travers était plus inquiétant : le mariage se ferait mais il serait malheureux.

Checa eut un court sommeil et elle fut contente, en ouvrant les yeux, de constater que le jour était à peine venu. Son père, qui avait solidement mangé au retour de la messe de minuit, dormirait

tard et les serviteurs imiteraient le maître. Personne ne la surprendrait lorsqu'elle irait récupérer son soulier.

Le cœur battant, elle ouvrit sa porte, écouta. De la chambre de son père, située presque en face de la sienne, lui parvint un ronflement rassurant.

Avec précaution pour ne pas faire craquer les marches, elle descendit l'escalier au bas duquel avait dégringolé la chaussure.

Ah ! Checa manqua défaillir ! La pointe était tournée vers la maison ! Elle ne se marierait pas.

Éperdue de désespoir, elle reprit le maudit soulier et regagna sa chambre pour s'abattre en sanglotant sur son lit. L'oracle avait confirmé ses craintes. Adieu, beaux rêves ! Adieu, cher baroudeur ! Aujourd'hui même, elle lui rendrait sa parole. Tout était fini.

Elle n'avait plus qu'à décrocher la belle robe de satin blanc qu'elle avait confectionnée en secret pour ses noces.

Le visage en larmes, elle se dirigea vers l'armoire dans laquelle elle l'avait dissimulée. Qu'allait-elle en faire ? Elle n'oserait pas l'offrir à quelque fiancée, craignant qu'un mauvais sort ne s'attachât à ses plis soyeux. Eh bien ! Elle l'enfermerait dans un grand carton qu'elle irait mettre en terre comme un cercueil.

Mais elle voulut se donner l'amer plaisir de la passer une dernière fois.

Et sa glace lui envoya son image en robe d'épousée telle qu'elle avait rêvé d'entrer dans la petite église toute sonore de cloches joyeuses.

Et voilà que, soudain, elle entendit son père qui l'appelait. Il l'appelait d'une voix rauque, douloureuse. Il devait être souffrant !

Sans même penser à changer de tenue, elle courut auprès de lui qui transpirait à grosses gouttes.

– Oh ! Papa ! Qu'avez-vous ?

Mais, lui, ne l'entendait pas. Dressé sur son séant, les yeux exorbités, il chevrotait un nom, le nom de sa femme morte :

– Élise ! Élise !

Dans un demi-délire, c'était elle qu'il croyait voir, telle qu'elle lui était apparue, avec sa toilette blanche, au matin de leurs noces.

Checa comprit aussitôt l'illusion du vieillard. Elle se savait le vivant portrait de sa mère.

– Élise ! – reprenait l'halluciné – Mais tu pleures ? Viens-tu me dire que je n'ai pas le droit de refuser à notre petite de connaître un bonheur semblable à celui que nous avons connu ? Si c'est pour cela que tu pleures, oh ! sèche tes larmes, ma bien-aimée, et souris-moi. Je marierai ces enfants. Souris-moi...

Checa n'avait pas l'intention d'obtenir, au moyen d'une supercherie sacrilège, le consentement de son père. D'ailleurs, elle se rappelait l'oracle qui avait décrété son mariage impossible. Ce fut donc uniquement pour apaiser le malade qu'elle lui obéit et sourit, d'un triste sourire.

— Élise... Élise ! murmura-t-il encore.

Puis il ferma les yeux et, bientôt, un souffle régulier succéda au halètement rauque de tout à l'heure. La jeune fille se retira sans bruit, pour revenir, quelques instants après, habillée comme tous les jours.

Anxieuse, elle s'approcha de son père et il ouvrit les yeux, visiblement remis de son malaise :

— C'est toi, pitchoune ? s'écria-t-il, d'une voix claire. Sais-tu que j'ai fait un drôle de rêve ?

Plus bas, il ajouta :

— Si ce n'était pas un rêve... ce serait donc que ta mère m'est apparue ? Elle était là où tu es. Je l'ai vue comme je te vois et je suis bien content, bien content !

Il avait l'air tellement heureux que la jeune fille n'osa pas le détromper.

— Va me chercher le Paulus ! — dit-il comme s'il prenait une décision subite —. Faut que nous sachions si oui ou non, il se fait, ce mariage ! Je veux pouvoir raconter la noce à mon Élise quand j'irai la rejoindre.

Pour l'apaiser, Checa sourit ! Comme elle avait souri quelques instants plus tôt. Elle était en réalité bien triste car, se rappelant l'oracle, elle se disait que ce consentement accordé par son père arrivait trop tard.

Mais il fallait en finir, n'est-ce pas ?

Tremblante, trébuchant presque d'émotion, elle se rendit chez Paulus. Là, avant même qu'elle n'eût frappé, comme s'il eût reconnu son pas sans la voir, Paulus ouvrit la porte :

– Checa ! Checa ! Viens-tu pour me tourmenter ? Ou viens-tu pour ne plus repartir ?

Elle n'eut pas la force d'articuler une réponse. Bouleversée de bonheur, elle eût glissé sur le sol s'il ne l'eût retenue.

– Paulus... Paulus ! murmura-t-elle, après un doux silence. Tu ne t'es donc pas lassé de m'attendre ?

– Je t'aurais attendue jusqu'à mon dernier jour, ma bien-aimée. Je sais que l'on t'a fait de faux rapports à mon sujet. Mais puisque tu es revenue, c'est que tu n'y crois pas ? Alors...

Alors, la main dans la main, ils se dirigèrent vers la maison du vieux Bacci qui les serra sur son cœur.

Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, auxquels maman Checa enseigna à se rire des prétendus oracles.

Je ne sais si elle les persuada tout à fait car il paraît que, il y a peu d'années encore, durant les nuits de Noël, après la messe de minuit, de fines oreilles pouvaient encore entendre, chez les filles à marier, comme le bruit d'une chaussure lancée du haut d'un escalier.



La cime du diable



LA cime du Diable — d'assez haute altitude puisqu'elle atteint 687 m — serait l'un de ces points culminants d'où le Diable se plaît à considérer le monde.

Elle communique — dit-on — avec les lacs d'Enfer situés plus bas, et reliés à quelques souterrains ministères du Prince des Ténèbres.

Je ne vous énumèrerai pas ces ministères car je risquerais de tomber dans la fantaisie et je préfère toujours m'en tenir aux renseignements contrôlables...

Cependant, d'après les récits, je crois qu'il s'y trouvait, entre autres, un ministère des Eaux et Forêts. A ce propos, j'ai même tort de parler au passé, les derniers renseignements qui me sont

parvenus me laissant supposer que le lac est resté propriété privée du Diable.

En effet, si, pêcheur imprudent, vous jetiez votre ligne dans les lacs d'Enfer... c'est une grenouille de la grosseur d'un hippopotame qui s'accrocherait à l'hameçon pour vous entraîner à sa suite au fond des eaux.

De même, méfiez-vous du gibier qui hante ce contrefort des Alpes-Maritimes qui, vous le savez, tient au mont Clapier et fait partie du territoire des communes du Fontan et de Belvédère.

Une fois, un chasseur poursuivait un cerf, l'un de ces magnifiques « dix cors » que les cruels humains courent avec ivresse. Les « cors » sont les petites cornes qui poussent au bois des cerfs. Un « dix cors », vous l'avez peut-être appris déjà, est un cerf de sept ans.

Mais celui qui, à l'improviste, déboucha brusquement devant notre chasseur, était un cerf bien particulier. Il n'appartenait pas à la race pacifique et tendre des cerfs connus. A vrai dire, c'était un diable qui avait pris l'apparence d'un cerf.

Le chasseur s'en fût aperçu s'il avait remarqué ses pieds fourchus et son regard, rouge comme le feu. Mais vous savez ce que c'est qu'un chasseur! La vue d'un animal à tuer l'empêche de réfléchir et celui-là, qui était parti pour commettre quelques beaux meurtres sur le petit gibier, fut positivement

hors de lui à l'apparition de cette grosse pièce de choix. Il ne songea qu'à la cribler de balles...

Mais les balles ricochaient sur la peau du cerf que le jeu semblait amuser beaucoup. Il filait avec la rapidité... d'un cerf... puis se laissait rejoindre pour que l'autre visât et que les projectiles rebondissent presque aux pieds de l'infortuné Nemrod. Il avait l'air même de « prendre la pose », comme nous faisons chez le photographe, et de dire : « Suis-je bien ainsi ? Veux-tu que je me présente de flanc ? Préfèrerais-tu m'atteindre en plein front ? » Et le chasseur actionnait son fusil, ... et nulle balle n'entamait la peau velue. Le cerf, alors, repartait... Le chasseur s'essoufflait sur sa piste... Le cerf riait, oui, mes amis, le cerf riait et voilà qui eût dû donner à penser à un homme raisonnable ! Abrégeons : le cerf facétieux amena son tueur intentionnel jusqu'au bout de la Cime du Diable d'où il fut précipité dans une crevasse qui devait être un couloir de l'Enfer, car jamais son corps ne fut retrouvé !

Il y aurait cent autres histoires à conter sur les châtiments réservés par le Diable à ceux qui s'aventuraient sur ses terres dans le désir de s'en approprier les richesses.

Aussi, les habitants de Fontan, comme ceux de Belvédère en eurent-ils un jour assez ! Ils déclarèrent la guerre au Diable.

S'étant assurés l'alliance d'un jeune missionnaire plein de zèle et d'intrépidité, ils préparèrent soigneusement l'expédition. Le jour choisi, ils se mirent en marche, sans rien laisser au hasard, et toutes précautions prises.

Un dais était tendu au-dessus du prêtre et de tous ceux qui purent y tenir avec lui... Malgré ce bizarre équipage, ils avançaient. Oh ! en se bousculant et trébuchant et le dais oscillant ! Ils finirent par arriver au bord du plus grand des lacs d'Enfer, pompeusement nommé « le Majeur ».

L'officiant s'adressa au Diable en latin (le Diable est un latiniste distingué !); il le somma de mettre le nez hors de l'eau et d'écouter ce qu'il avait à lui dire.

Il y eut un grand silence, troublé seulement par le halètement d'angoisse des montagnards qui se serraient de plus en plus autour du prêtre. Au point qu'ils faillirent tous tomber dans le lac.

Puis un remous agita la surface des eaux. Une odeur nauséabonde fit reculer l'agglomérat des assistants sous leur dais et cette fois ce fut par terre qu'ils manquèrent de s'affaler.

Cette odeur provenait de la bouche et des narines du Diable qui, ne pouvant résister à l'ordre de son ennemi, le serviteur de Dieu, respirait hors de l'eau. A cette vue, les montagnards,

déjà commotionnés par l'odeur, frémirent, pleins d'épouvante. Ils ont rapporté que le Diable avait une tête qui ne ressemblait à aucune face humaine ou animale, avec une peau écailleuse, vert de gris, et des cornes noires.

– Présent ! rugit-il.

Le prêtre répondit par un jet d'eau bénite. Le Diable replonge. L'eau se hérisse, déferle.

Le missionnaire enjoint à Satan de quitter sa retraite en compagnie de ses sombres troupes.

– *Vade retro, Satanas !* répète-t-il et, en même temps, il lance l'eau bénite sur le lac.

Vaincu, déroulant son horrible queue, le Diable bondit sur la rive opposée d'où il siffle ses légions.

A leur tour, les sous-diables sortent de leur liquide demeure. Un témoin écrira qu'il y en avait « autant que de galets à l'embouchure du Paillon... ».

Joie des montagnards ! Enfin, ils sont débarrassés de l'abominable engeance !

Mais non !

Ils ont un peu tôt crié victoire.

Car le Diable qui, de l'autre côté du lac, ne peut plus être atteint par les gouttelettes sacrées du goupillon, prend la parole.

– C'est entendu ! Je bats en retraite ! J'accepte même que vous changiez le nom de cette cime où j'avais établi mes quartiers... Mais, pour con-

clure l'affaire, nous vous attendrons chez vous... à Belvédère... à Fontan... dehors ou dans vos maisons. Nous y arriverons les premiers et, pour faire prendre patience à vos femmes qui doivent vous attendre avec anxiété, nous taillerons une bavette avec elles. Sont-elles au courant de tous vos exploits ? L'Antonine sait-elle que le Joseph ne l'a épousée que pour ses écus, pleurant la jolie pastoure qu'il courtisait avant elle ?

Le Joseph essaya de protester. Le Diable continuait de sa voix grinçante :

– Et toi, le Camille, as-tu dit à ta femme ce que tu gagnas au marché de Beuil, le mois dernier ? Et le Justin a-t-il confié à la Marguerite qu'il tomba de sa charrette parce qu'il avait trop bu et non parce que l'essieu avait cédé ? Et le Jean...

Vainement, le missionnaire s'évertuait-il à agiter le goupillon. Hors de portée, le Diable continuait l'énumération des péchés cachés, petits ou gros, de ses vainqueurs !

Ils n'en menaient pas large, les vainqueurs ! Le pire pour eux était de penser que leurs femmes allaient être mises au courant de tout !

Comme vous le voyez, ils étaient en butte à un affreux chantage ! Ah ! Il faut beaucoup de force de caractère pour résister à un maître-chanteur et quand le maître-chanteur est le Diable en personne, il y faudrait de l'héroïsme.

Nos bonshommes n'étaient pas des héros!

Restez céans! De grâce, Messire Satan! clamèrent-ils d'une seule voix et en ces propres termes, vous êtes ici chez vous!

Mais vous m'avez donné l'envie d'aller chez vous! A tout à l'heure, Messieurs!

Et de faire demi-tour ainsi que sa troupe...

Tandis que les maris hurlaient!

Non! Non! Ne partez pas! Arrêtez! Arrêtez! Nous vous laisserons tranquille. Faites de même pour nous. N'allez pas voir nos femmes!

Lâches que vous êtes! s'indigna le prêtre, les arrosant frénétiquement de son goupillon, vous renoncez au saint combat!

Eh! Monsieur le Curé! On voudrait vous y voir, si vous étiez marié! Laissez-nous régler cette affaire!

De nouveau, à pleins poumons, ils supplièrent le Diable d'avoir pitié... de revenir... Quelques-uns se jetèrent à l'eau pour rejoindre la troupe infernale... tirèrent de toutes leurs forces sur les longues queues des démons...

Enfin, Messire Diable consentit à parlementer, ou, pour mieux dire, à poser ses conditions, qui furent acceptées sans réserves.

Oui! Oui! Messire! Cette cime est vôtre pour l'éternité! Elle ne s'appellera jamais autrement que « la Cime du Diable ». Nous veillerons que vous

n'y soyez jamais dérangé ! Nous jurons de ne plus jamais agiter le goupillon en ces parages, de n'y monter jamais ni croix ni quoi que ce soit de gênant pour vous. Régnez en paix !

Alors, dans un éclaboussement d'eau qui les laissa tous trempés de la tête aux pieds, les milliers de démons plongèrent avec leur chef.

— Nous l'avons échappé belle — s'écrièrent les maris, soupirant d'aise — Maintenant, il s'agit de nous mettre d'accord sur ce que nous allons conter à nos femmes !



Le poète et la sirène



ETTE histoire n'est pas très vieille. Elle débuta avec notre siècle.

Les gens qui connurent cette période l'appellent « la belle époque... » et la belle époque avait comme trois capitales : Paris... Aix-les-Bains... Nice...

Nice l'hiver ! Car on ne savait pas encore qu'elle était aussi — et surtout... — une ville d'été !

Les fêtes s'y succédaient dans une atmosphère de luxe, d'élégance et d'insouciante gaieté : Carnaval... Bataille de fleurs... Ces fêtes qui se renouvellent de nos jours constituent le *Corso*. Elles se terminent par un bal masqué auquel on ne peut prendre part dans un déguisement de n'importe quelle couleur. Une année, il faut être en bleu, une autre, en rouge, ou en vert... en blanc...,

etc... et le Corso est dit Corso blanc... Corso vert... etc...

Une année où la note était le blanc, le Maître des plaisirs à Nice (1) eut même l'idée de déguiser en même temps les arbres ! Il fit recouvrir les palmiers de la Promenade des Anglais de coton blanc, brillant, qui leur donnait un faux air enneigé.

Mais revenons à ces moutons, je veux dire à notre histoire.

Cet hiver-là, le Corso était le Corso clair de lune. Pierrots... Colombines... Marquises et Marquis... Polichinelles... Folies... et autres cent personnages choisis devaient être vêtus de lamé bleuté, argenté, telle la clarté miroitante de l'astre des nuits. Vous savez que les tissus lamés sont des tissus qui comportent des fils métalliques, ce qui leur donne de ravissants reflets.

Le bal avait lieu dans les salles du Casino de la Jetée-Promenade (2) et le spectacle en était féerique, avec ses toilettes lumineuses, son orchestre rythmant polkas... bostons... mazurkas... valses... valses... valses... !

Ah ! Oui ! La belle époque !

Mais se détachant de la joyeuse cohue, un mince

---

(1) M. Tessier, grand bienfaiteur de la ville, dont on s'étonne qu'aucune rue ne porte le nom !

(2) La jetée-promenade et son Casino ont été détruits lors de la dernière guerre.

domino était venu s'accouder au-dessus de la mer. N'était-il pas heureux ? Manquait-il de cavalières ? Était-il timide ? Ni l'un ni l'autre ! Pierre Jasmin (1) était poète. Il voulait admirer les vagues toutes étincelantes autour du Casino.

La lune, en son premier croissant, et les étoiles semblaient plus basses encore que d'habitude, curieuses de contempler, peut-être, la fête qui les célébrait.

Soudain, notre rêveur perçut à ses côtés un bruissement qu'il crut monter de l'eau... Mais il sourit, rendu à la réalité, en distinguant la fine silhouette qui s'avançait...

Il s'étonna de ne l'avoir pas remarquée plus tôt. A moins qu'elle ne vînt seulement d'arriver au bal ? Car elle avait un costume qui ne pouvait laisser indifférent un poète. Elle était habillée en Sirène !... Bien sûr ! Il fallait, au commun des mortels, un peu de bonne volonté pour s'en rendre compte tout de suite. Jasmin, qui était poète, je vous l'ai dit, pensa immédiatement qu'elle figurait une sirène avec sa robe, long fourreau de nacre se prolongeant en une traîne d'écailles. Comme lui, comme tous les danseurs, elle portait un loup de velours, sans barbe de dentelles. Au contour du visage, au dessin de la bouche, il sut donc qu'elle était jeune.

---

(1) Nous avons changé son nom véritable.

– Bonsoir, beau masque ! dit-elle, usant de cette familiarité que permet l'incognito.

Sa voix était musicale. Cependant, elle n'avait pas la chaude intonation du *nisard*... Le nisard qu'un autre poète, Théodore de Banville, a appelé *la langue du plaisir*...

Il répondit de même :

– Bonsoir, beau masque !

Mais lui, il *nisardait* et c'est peut-être pourquoi elle sourit.

– Vous vous moquez de mon accent ? demanda-t-il, sans doute vexé !

– Oh ! Non ! Je l'aime, tout au contraire ! Le *nisard*, pour moi, c'est du soleil, c'est de la terre odorante ! De la terre odorante ! Du soleil, répéta-t-elle et, pour poète qu'il fût, son exaltation le surprit.

– Vous n'êtes pas d'un pays de soleil ?

– Je ne suis pas d'un pays de soleil, dit-elle gravement.

– Et... vous ne l'aimez pas, votre pays ?

– Je mentirais si je disais cela ! Je l'aime et j'ai raison de l'aimer. Il est merveilleux ! Seulement, j'aime aussi le soleil... la terre sèche qui crisse quand on referme les mains sur elle.

Il n'osa pas interroger carrément : « D'où êtes-vous donc ? »

Il tourna autour du pot, comme l'on dit, avec cette question plus générale :

– Votre pays est donc humide ?

Elle acquiesça d'un mouvement de tête.

– Et vous ne pouvez pas le quitter ?

– Si ! Une fois l'an ! dit-elle avec mélancolie.

« Une hivernante », pensa Jasmin.

L'orchestre entamait une nouvelle valse.

– Voulez-vous ? proposa-t-il.

– Oui, mais restons ici !

De nombreux couples évoluaient en plein air. Jasmin et l'Inconnue se mêlèrent à eux.

Elle avait relevé sa traîne dont elle tenait le bout par une boucle de ruban.

– Comme vous êtes légère, remarqua-t-il. Vous donnez l'impression de ne pas toucher terre !

Il ajouta, en manière de plaisanterie :

– Ne seriez-vous pas une sirène... cent pour cent ?

Instinctivement, il avait baissé les yeux. Alors, il eut une impression étrange. Malgré sa traîne relevée, sa robe restait au ras du plancher et il n'apercevait pas les pieds de sa danseuse.

Il ne retint pas un :

– Oh ! étonné.

Puis il leva les yeux et, dans ses yeux à elle, de magnifiques yeux verts sous le loup de velours,

il crut voir de l'effroi et il ne sut jamais ce qui le poussa à dire :

– Une sirène ! Mais oui ! Vous êtes une sirène... une vraie... et j'ai mis tout ce temps pour m'en persuader.

En était-il réellement persuadé ? N'était-ce pas un simple madrigal qu'il lui débitait là ?

Toujours fut-il qu'il ne douta pas qu'elle eût peur. Il la sentit trembler. Il fut sûr, aussi, qu'elle cherchait à lui échapper et que, s'il ne resserrait pas son étreinte, elle lui glisserait d'entre les bras.

En méridional musclé, Jasmin l'empêcha de fuir, mais il s'excusa :

– Je ne voudrais pas vous avoir fait mal. J'ai cru que vous alliez vous sauver. Que craignez-vous de moi ?

– Ce que mes pareils ont à craindre des hommes. Il y a quelques années, l'un de vous, un homme que l'on appelait savant, me captura...

Il l'écoutait en frémissant. Ainsi donc l'Inconnue pourrait être une vraie sirène, comme il l'avait dit sans trop réfléchir ? Une sirène ! Dans ses bras ! Une sirène glissant avec lui sur le parquet d'un Casino ?

De nouveau il baissa les yeux. De nouveau, il ne vit pas le bas de sa robe. Alors, il eut une astuce. Il chercha à rencontrer, du bout des siens,

ses pieds qui se dérobaient. Il n'y parvint pas et elle continuait son récit :

– Oui, il m'avait prise au filet ! J'avais eu l'imprudence de me montrer en plein jour, à fleur d'eau. Quel cri de triomphe il poussa ! Il y avait un autre homme dans la barque. Tous deux riaient.

» Ah ! Ils étaient heureux ! Ils parlaient de m'envoyer dans un... muséum (elle prononça le mot avec application). Par bonheur, les petits dauphins avec lesquels j'avais joué à la crête des vagues se hâtèrent de plonger au fond des eaux jusqu'au palais de mon Père, le grand Neptune, pour l'avertir... Aussitôt, mon père bondit, et d'un coup de son trident, renversa la barque, puis il déchira le filet dans les mailles duquel je me débattais. Et je vous assure que je me hâtai de regagner nos demeures sous-marines. »

Elle parlait sérieusement et Jasmin était prêt à la croire.

D'ailleurs, pour un poète, une sirène n'est pas un personnage plus fabuleux qu'une muse !

Il éprouvait toutefois une certaine exaltation mais pas très différente, justement, de celle que lui donnait la muse lorsqu'elle se penchait au-dessus de sa page blanche.

– Vos ravisseurs ont-ils été noyés ?

– Oui... noyés ! Pas morts !

Il sursauta :

— Pas morts ?

— Non, mon père les a condamnés à vivre pendant un siècle dans le noir abîme des eaux, là où la lumière ne pénètre jamais. Ils y flottent comme des poissons aveugles... tâtonnent parmi les récifs...

— Mais ils ne peuvent pas respirer ?

— Si... Je vous ai dit que mon père était le grand Neptune, répliqua-t-elle avec fierté. Il en a fait des hommes-poissons. Seulement, pour qu'ils souffrent, pendant cent ans, comme j'ai souffert pendant quelques minutes, il leur a laissé leur intelligence et leurs souvenirs. Pendant cent ans, ils penseront à leur famille, à leurs enfants qui auront grandi... et qui seront morts loin d'eux. Après, ils mourront eux-mêmes.

— Et... ils en ont encore pour longtemps ? interrogea-t-il, saisi d'angoisse à l'idée de ces hommes, semblables à lui, et qui vivaient dans le noir abîme des eaux.

— Je pense qu'ils sont au milieu de leur peine !

Au milieu de leur peine ! Cinquante ans ! Quel âge avait-elle donc ? Le menton sans rides, cette voix fraîche, ce souple corps pouvaient-ils appartenir à une vieille femme ? Mais il se rappela que cette femme était une sirène. Comme toutes fées, les sirènes peuvent mourir. Elles ne peuvent pas vieillir.

L'orchestre se tut.

Ils s'arrêtèrent, battirent des mains ainsi que les autres couples pour que l'on bissât la valse...

Mais violons, violoncelles et piano restèrent silencieux.

Quelques instants de repos étaient accordés aux musiciens.

– Boirez-vous une coupe de champagne ?

Elle accepta et il lui prit le coude pour se frayer passage jusqu'à la petite table qu'il avait occupée, seul, au début du bal.

Malgré lui, il continuait à regarder l'ourlet de sa robe. Elle tenait toujours sa traîne du bout des doigts. On ne voyait toujours pas ses pieds et elle semblait si réellement glisser sur le parquet qu'elle attira l'attention de quelques-uns.

Quant à Jasmin, depuis l'histoire des deux hommes changés en poisson, il se sentait moins enthousiaste.

Lisait-elle en lui ? Probablement, car elle reprit :

– Vous trouvez que mon père se montra bien sévère ? Mais les hommes qu'il a punis ont-ils eu pitié de moi ? Ils discutaient de la meilleure façon de me faire mourir sans porter atteinte à ma beauté...

Pour souligner la valeur de l'argument, elle ôta son loup de velours et le jeune homme, trans-

porté, éperdu, oublia tout ce qui n'était pas l'exquis visage découvert.

– O Sirène ! Plus belle que les Sirènes de nos rêves, vous est-il permis de répondre à l'amour d'un humain ? Je n'ai que mon cœur à vous offrir car je suis poète et pauvre, mais si vous voulez me laisser vous aimer, je vous chanterai comme nulle mortelle ne fut chantée...

– Je ne peux demeurer auprès de vous, mon doux poète... Dès que l'aurore paraîtra, je devrai regagner le liquide royaume de mon père...

– Vous m'avez dit, au début de notre conversation, que vous veniez à Nice une fois par an. Seriez-vous déjà à la fin de votre séjour ?

– Mon séjour, répéta-t-elle avec un peu d'amertume, ne doit pas dépasser la durée d'une nuit. Si j'étais inexacte, mon père ne me permettrait plus de remonter. J'ai droit, chaque année, à quelques heures sur la terre ferme, quelques heures seulement.

– Pourtant... vous semblez vous plaire, parmi nous ?

– C'est vrai... Du moins, quand je suis en confiance car, vous l'avez compris, j'ai peur de la cruauté des humains. J'ai failli en être victime et, cependant, je reviens. Il paraît qu'une de mes aïeules se maria secrètement avec un beau matelot. J'ai son sang dans les veines et c'est peut-être

pourquoi, malgré ses dangers, j'aime la terre. Ah! C'est sous le soleil que je voudrais vivre. Neptune me l'interdit. Quelquefois, il m'arrive...

Elle baissa la voix comme une petite fille qui confesse ses frasques.

– Il m'arrive d'approcher d'un rivage ensoleillé. Vite, j'enfonce mes deux mains dans le sable chaud. Plus vite encore je les retire! Je crains tant d'être surprise!

– Pourquoi ne demanderiez-vous pas à votre père l'autorisation d'épouser un humain raisonnable, un poète, par exemple, qui vous laisserait de temps en temps retourner dans votre famille?

– Mon père est très vieux. Il a perdu beaucoup des siens. Nous sommes peu désormais à nous presser autour de lui. Lorsque l'un de nous est absent, je sais qu'il se tourmente. Et puis, mon doux poète, comment épouseriez-vous une sirène? Vous seriez la risée des vôtres!

– Vous disiez qu'une de vos grand-mères...

– Avait épousé un matelot? Mais ni les parents ni les amis du matelot ne le surent. Ils vécurent sur une île déserte... Aujourd'hui... je le sais... il n'y a plus d'îles désertes... Il n'y a presque plus d'îles...

– Alors, vous allez partir et je ne vous reverrai pas?

– Vous me reverrez l'an prochain, à la même date!

– C'est affreux ! Il me semble que, déjà, les étoiles pâlissent.

– Ne les regardez pas ! Regardez mes yeux et faisons ensemble une dernière danse.

La danse achevée, il fut celui qui battit des mains le plus frénétiquement pour demander le *bis*.

Avait-il vu la mer et le ciel pâlir comme les étoiles et pensait-il distraire sa sirène en l'entraînant de nouveau parmi les danseurs ?

Mais quand l'orchestre repartit et qu'il voulut l'enlacer, elle se déroba. De son étrange démarche glissante, elle partait et il ne put que se précipiter à sa suite.

– Sirène ! Sirène !

Il était bon coureur, il était sportif, dirait-on de nos jours, et pourtant il n'arrivait pas à la rattraper. Il se sentait les jambes en plomb et l'idée le traversa qu'il était victime d'un sortilège. Alors, il mit tant de supplication dans son appel que la sirène se retourna...

Elle était déjà sur la plage. Lui était encore, immobilisé, sur la passerelle. Le bal battait son plein et, tout autour du Casino sur pilotis, une mer d'aurore clapotait.

Une seconde... deux peut-être... il contempla la fille de Neptune, debout sur la rive.

Une seconde... deux peut-être ?

Et tout à coup il ne la vit plus.

Une gerbe d'eau s'éleva, juste à l'endroit où elle s'était arrêtée pour le regarder encore une fois.

– Sirène ! Sirène !

Mais Sirène n'était plus là et les gens qui entendirent et qui virent Pierre Jasmin se démenant et criant dans son domino couleur de lune crurent simplement qu'il avait trop bu. Les élégants serveurs de la « Jetée » essayèrent de se saisir de lui pour l'éloigner discrètement et éviter tout scandale. Mais Jasmin n'était plus paralysé comme il l'avait été soudain quelques minutes auparavant. Il avait recouvré l'usage de ses jambes et sa fameuse agilité. Il eut tôt fait de se débarrasser des serveurs et, même, d'un maître d'hôtel accouru. Comme on le vit fuir vers la plage, serveurs et maître d'hôtel se désintéressèrent de lui. Il était parti. On n'en demandait pas davantage. Sur un haussement d'épaules, les garçons et leur chef s'en retournèrent vers leur brillante clientèle.

Cependant le pauvre poète continuait ses vaines recherches. Un moment, les badauds, qu'il amusait, eurent l'impression qu'il allait se jeter à l'eau.

Pour se rafraîchir les idées ! dirent-ils.

Mais il entra dans la mer, sans nager, et s'éloigna du bord. Alors, les badauds cessèrent de le trouver drôle. Deux d'entre eux, relevant leur pantalon sur leurs jambes nues, quittèrent leur

poste d'observation et à leur tour fendirent les flots. Il était temps ! Déjà, Jasmin perdait pied. Ils purent avec beaucoup de mal le ramener au rivage.

Les douze mois qui suivirent parurent au poète douze siècles. Il maigrit. Il perdit le sommeil et l'appétit. On pourrait dire aussi qu'il perdit presque la parole, ce qui, pour un méridional, est une chose incroyable. Il ne sortait de ses longs silences que pour dire des mots que sa mère, en larmes, ses amis écoutaient en se frappant le front. Il parlait d'une sirène... de palais sous l'eau... d'un certain Neptune, un personnage que nul ne connaissait autour de lui.

Il passait pour un *fada*. Quelques-uns pensaient que sa folie ne datait pas de la nuit du Corso.

Comme il s'agissait d'une folie douce, on le laissa en liberté.

D'ailleurs, son état parut s'améliorer au fur et à mesure que le temps passait. Les quelques jours qui précédèrent l'anniversaire du Corso couleur de lune, il avait repris ses forces. Il ne dormait pas mieux, seulement il mangeait, répondait quand on s'adressait à lui.

Mais la nuit anniversaire venue, on commença à désespérer.

Il était sorti dès les premières étoiles, et, jusqu'à l'aube... jusqu'à l'aube... désespérément... il n'arrêta pas d'arpenter la plage...

— Sirène ! Sirène ! clamait-il et sa voix se brisait, des sanglots convulsifs le secouaient.

A l'aube, sa mère et des parents qui l'avaient suivi sans qu'il s'en doutât eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de s'enfoncer dans la mer comme il l'avait fait l'année précédente. Il sombra, après sa déception, dans une torpeur dont il ne se dégagea qu'aux approches de la date qui marquait l'anniversaire de la mystérieuse aventure.

Mais la sirène ne revint pas.

Elle ne revint jamais.

Lui seul fut, d'année en année et jusqu'à la mort qui survint il n'y a pas très longtemps, fidèle au rendez-vous. Son secret finit par être le secret de Polichinelle et le pauvre amoureux resta un objet de moqueries. On le montrait aux étrangers. Des journalistes écrivirent, à leur façon, l'histoire de la volage sirène et de son entêté promis.

La plupart des gens supposaient qu'il avait été simplement victime d'une farceuse.

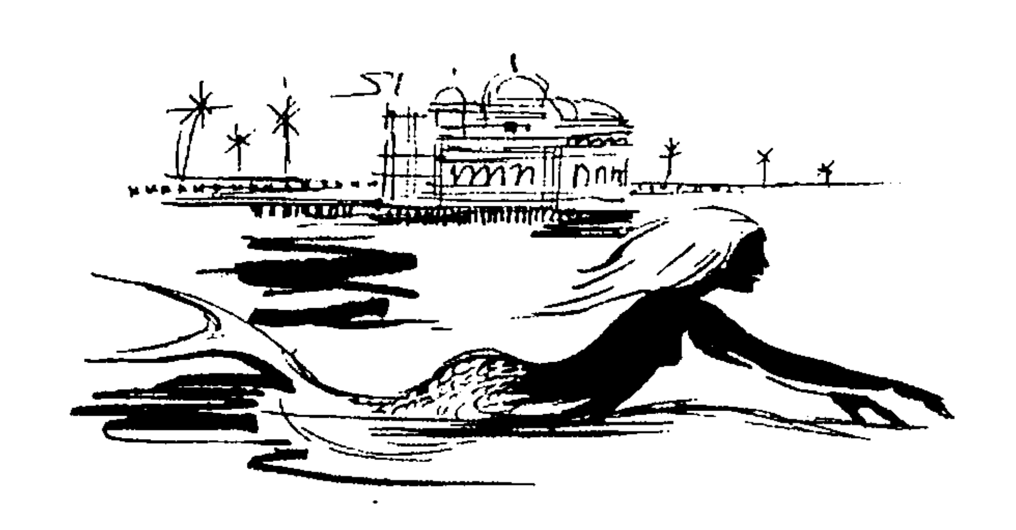
Quant à moi, n'ayant pas connu personnellement Pierre Jasmin, je n'ai pas d'opinion sur son cas.

Aussi, suis-je prête à prendre pour véridique sa rencontre avec l'étrange créature que je me garderai d'accuser sans savoir ! Rien ne prouve qu'elle ait oublié son poète !

Rappelez-vous que papa-Neptune n'y allait pas de main morte ! Averti de l'idylle de sa fille, aurait-il hésité à confiner la belle enfant sous peine de lui infliger à elle-même, ou à son bien-aimé, quelque terrible châtiment ?

Il peut aussi lui être arrivé un accident, à cette Sirène ! A l'époque où débute notre histoire, les sous-marins devaient, déjà, représenter bien des périls ! – Mais – m'objecterez-vous, – les savants nient l'existence des sirènes !

Cette objection n'est peut-être valable que pour les savants ! J'aime mieux croire Homère et les autres poètes.



La Tour Heureuse



C'EST un bien, bien vieux souvenir, le trophée qui se dresse encore sur les hauteurs de la Turbie ! Là, s'éleva jadis une gigantesque statue d'Auguste, empereur romain. Au VIe siècle elle fut détruite par les Barbares et ses pierres mêmes servirent, dans la suite, à la construction de la ville.

Les débris solennels qui subsistent de nos jours sont ceux de la « *Turris Beata* », comme l'on disait au moyen âge, et les jeunes latinistes que vous êtes ont déjà traduit ces deux mots : « La Tour Heureuse. »

Elle fut, cette Tour Heureuse, témoin, en ce lieu stratégique, de faits d'armes si variés et confus qu'il serait difficile d'en écrire avec netteté l'histoire. Mais là n'est pas notre propos.

Les événements que nous allons rappeler ne doivent rien à la lutte des peuples. Ils se déroulèrent au XII[e] ou XIII[e] siècle. La Tour Heureuse eût alors mérité davantage le nom de Tour Maudite.

Un sorcier y vivait que redoutait toute la contrée. Ses maléfices s'exerçaient particulièrement contre les maris et femmes qui faisaient bon ménage, contre les fiancés aux tendres et sages projets d'avenir. On racontait qu'Aldemaüs avait, dans sa jeunesse, aimé une jolie Provençale qui, elle, en aimait un autre. Cette déception l'avait rendu méchant. Disons mieux : cette déception avait révélé ce qu'il était en réalité. Vous savez que les épreuves fortifient les âmes pures tandis qu'elles avilissent les âmes plus ou moins boueuses.

Donc, pour se venger d'avoir été repoussé, Aldemaüs ne pensa qu'à faire le mal. D'abord, il se vendit au Diable, lequel, vous le savez, est toujours prêt à signer un marché de ce genre ! Durant cette vie — cette vie si courte, même quand elle est longue... — il se met au service de l'imprudent qui, après cette vie, lui appartiendra et pour l'éternité !

Ah ! Ainsi aidé par le Diable il en avait fait brouiller des ménages, Aldemaüs ! Il en avait rompu des fiançailles ! C'était devenu sa spécialité.

Comme il arrive trop souvent, la crédulité des gens facilitait beaucoup sa sorcellerie. Il savait

choisir ses victimes : un tel se montrait jaloux et méfiant ? Le vilain homme l'incitait à venir consulter l'oracle.

Cet oracle se manifestait au moyen d'une cuve emplie d'eau. L'opération avait lieu dans une chambre désignée pompeusement du titre de « Chambre de la Vérité », qui se situait sous la tour, dans les profondeurs de la terre, éclairée d'un faible lumignon résineux et toute grouillante de rats et d'araignées.

Quand le « consultant » y pénétrait, il était déjà tellement impressionné par le décor qu'il se trouvait à point pour voir tout ce que l'on voudrait lui faire voir.

Aldemaüs et le consultant s'approchaient de la cuve. Puis le sorcier, après avoir psalmodié des incantations dont le rythme lugubre achevait le désordre d'esprit de son vis-à-vis, jetait dans la cuve un objet ayant appartenu à la personne soupçonnée d'infidélité. Si l'eau de la cuve changeait de couleur, cela signifiait que les soupçons étaient justes. Inutile de vous dire que l'oracle ne répondait guère autrement ! Innocentait-il par exception un époux ou une épouse ? On ne commettrait pas un grave jugement téméraire en supposant que l'époux ou l'épouse, dont la réputation sortait blanche comme neige de la cuve d'Aldemaüs, avait payé cher son acquittement !

Toujours fut-il que la renommée du mauvais homme se répandit loin à la ronde. Il fut considéré comme le juge suprême des litiges conjugaux.

Or, il eut un jour un client de marque. Il s'agissait, ni plus ni moins, du Comte Ayme, prince de Narbonne, époux de Tiburge, une Niçoise de grande beauté.

Ayme lui reprochait de prêter une oreille trop complaisante aux chants d'un jeune troubadour.

L'épouse, outragée, se défendit noblement. Mais allez faire entendre raison à un jaloux ! Au cours d'une scène orageuse, Ayme fit à sa femme (qu'il adorait et torturait) cette proposition :

– Craindriez-vous de consulter l'oracle ? Il m'a été rapporté qu'un certain Aldemaïs, habitant la « Tour Heureuse », avait le pouvoir de pénétrer le secret des cœurs. Si votre cœur est pur, l'expérience ne saurait vous effrayer.

– Elle ne m'effraierait pas, messire ! Elle m'humilierait ! Eh ! Quoi ! Vous ! Seigneur de ces lieux, vous iriez vous en remettre à la parole d'un misérable suppôt de Satan ? Vous oseriez attendre de lui qu'il me dît fidèle ou trompeuse ?

– Pardonnez-moi, ma mie ! Je n'ai pas dessein de vous confondre ! Je ne veux que me guérir de ce mal qui me ronge !

– Et mon amour, mes serments n'y suffisent pas ?

Il parut se rendre et, durant les jours qui suivirent, il ne parla plus du sinistre ermite de la Tour.

Mais à sa mine sombre, à mille indices, Tiburge comprit qu'il demeurait obsédé par la crainte qu'elle lui eût retiré son amour.

Alors elle s'inquiéta.

Tôt ou tard, elle en était sûre, il l'obligerait à subir l'épreuve dont il avait eu l'idée. Froissée dans son amour-propre, elle appréhendait d'autre part le résultat de cette consultation. Elle était beaucoup moins sûre que ne l'était son mari de la compétence de l'oracle ! Qu'il se trompât, qu'il la déclarât infidèle et rien ne persuaderait le Comte de ne pas ajouter foi aux élucubrations d'un vieil homme pervers.

Mais la vie devint intenable. Ayme donna, de nouveau, libre cours à ses injurieux reproches. Elle comprit qu'il était nécessaire d'en finir. Soit ! Elle se soumettrait à la pénible visite qui, elle voulait l'espérer de toutes ses forces, ramènerait la paix dans son ménage.

Cependant, elle tergiversa quand il s'agit de choisir une date. Ayme aurait souhaité partir immédiatement pour la Tour. Mais comme par hasard, se présentait toujours, pour Tiburge, quelque obstacle imprévu. Car le Comte avait obtenu qu'elle consentît à l'accompagner ! C'était, une

fois, sa jument familière qui accusait un soudain boitement, le lendemain, c'était autre chose...

Vous l'avez compris : Tiburge cherchait à gagner du temps. Résignée, quoiqu'il lui en coûtât, à se plier aux caprices de son mari, elle avait pensé pour mettre toutes chances de son côté, d'opposer aux artifices du Diable la force divine.

Elle expédia donc sa plus dévouée servante à l'abbaye de Lérins pour quêter une relique de saint Honorat. Mais la servante revint sans la relique. Les pieux moines, qui possédaient un vêtement de saint Honorat, trouvaient sacrilège de le découper en menus fragments. Tiburge s'y rendit en personne, pleura, implora, fit si bien qu'on lui permit d'emporter un morceau de la pauvre robe de bure, pauvre et pourtant inestimable.

Le lendemain même, le couple prit le galop en direction de la Tour. Aldemaüs, informé par les esprits de l'enfer ou, peut-être, tout simplement, par ses espions, ne se tenait pas d'aise ! Séparer ces deux-là qui étaient si bien faits pour le bonheur lui causait une véritable délectation !

Il se porta au-devant de ses princiers visiteurs, puis, quand ils furent entrés, il leur désigna l'escalier qui s'enfonçait dans la terre. Ayme eut un mouvement de recul. Il se rendait compte de l'ignominie de son enquête. Ses yeux qui cherchèrent

Tiburge imploraient son pardon. La jeune femme n'eût eu qu'un mot à dire pour le décider à s'en retourner... Elle ne le dit pas. Animée d'une foi totale en saint Honorat, elle se contenta de porter la main sur son aumônière, qui enfermait la précieuse relique et, bravement, commença de descendre.

« La Chambre de Vérité » se trouvait baignée d'une lueur rougeâtre, produite par la combustion d'une certaine poudre dont le sorcier n'usait que dans les grandes occasions. Elle produisait en outre une fumée odorante, propre à vous amollir. Si elle eut quelque effet sur le comte de Narbonne, nous ne le savons pas. En tout cas, ces vapeurs n'obscurcirent pas le jugement de Tiburge. La vertu du talisman sacré qu'elle détenait y entra sans doute pour beaucoup. Toujours fut-il que les momeries d'Aldemaüs la laissèrent froide. S'il s'était donné la peine d'observer le visage de cette accusée, le diabolique enchanteur eût perdu de son assurance. Mais il se croyait invulnérable et jamais la pensée ne l'avait effleuré que l'on pût douter de sa toute-puissance.

Quand il en eut terminé avec ses invocations aux Anges des Ténèbres, il demanda, comme à l'accoutumée, que la noble Dame voulût bien lui remettre un objet quelconque, pourvu qu'il eût été porté par elle.

Tiburge détacha son aumônière...

Le sorcier la lança dans l'eau où toujours comme à l'accoutumée, il lançait en même temps, à l'insu des spectateurs, une pastille colorante.

D'une voix caverneuse, il avertit ses illustres hôtes de ce qui allait se passer. Que la Comtesse fût coupable, et l'eau prendrait une teinte rouge vif, que la Comtesse fût innocente, et l'eau resterait limpide.

Le Comte fit entendre un soupir qui ressemblait à un sanglot, et l'on n'oserait affirmer, que tout à coup, il n'eût pas souhaité demeurer à jamais dans l'ignorance !

Tiburge, elle, ne dissimulait plus son ironique dédain. Aldemaüs se penchait au-dessus de la cuve. Le Comte, haletant, avait peur d'y porter les yeux. Calme, Tiburge souriait.

Le sorcier, d'un air fatidique, psalmodiait.

Tout à coup, sa mine changea... Il n'en croyait pas ses yeux : la pastille colorante se dissolvait, et, pourtant, l'eau demeurait limpide. Une question de la Comtesse mit le comble à son dépit. Elle s'informait, avec une exaspérante douceur :

— Alors, Monsieur, peut-on savoir ?

— Pas encore ! grogna-t-il, et, prestement, d'un geste adroit de prestidigitateur, il prit une seconde pastille et la laissa glisser dans l'eau.

Ce fut sans plus de succès. Une troisième expérience eut le même résultat négatif.

Furieux et angoissé par ce mystère, Aldemaüs dut en convenir : l'oracle se déclarait en faveur de la Comtesse !

Prostré, grelottant d'une fièvre de rage, il laissa Narbonne et sa femme remonter au jour sans chercher à les retenir.

La lourde bourse que lui jeta le Comte ne le consola pas ! C'était au Diable qu'il en avait, à ce piètre associé qui le mettait dans l'embarras alors que par délicatesse, par discrétion, pour ne pas le déranger à tout moment, il avait, lui, Aldemaüs, inventé le procédé des pastilles ! Pestant contre le traître, il allait, d'un pied vengeur, renverser la cuve lorsque l'idée lui vint d'éprouver, une fois de plus, les pastilles en question. Il en prit une, qu'il jeta dans l'eau, et l'eau rougit instantanément. Plus de doute donc, son infernal compère s'était, tout à l'heure, joué de lui !

– Tu te trompes, Aldemaüs ! Nous avons été joués, toi et moi, déclara la voix horrible qu'il connaissait bien.

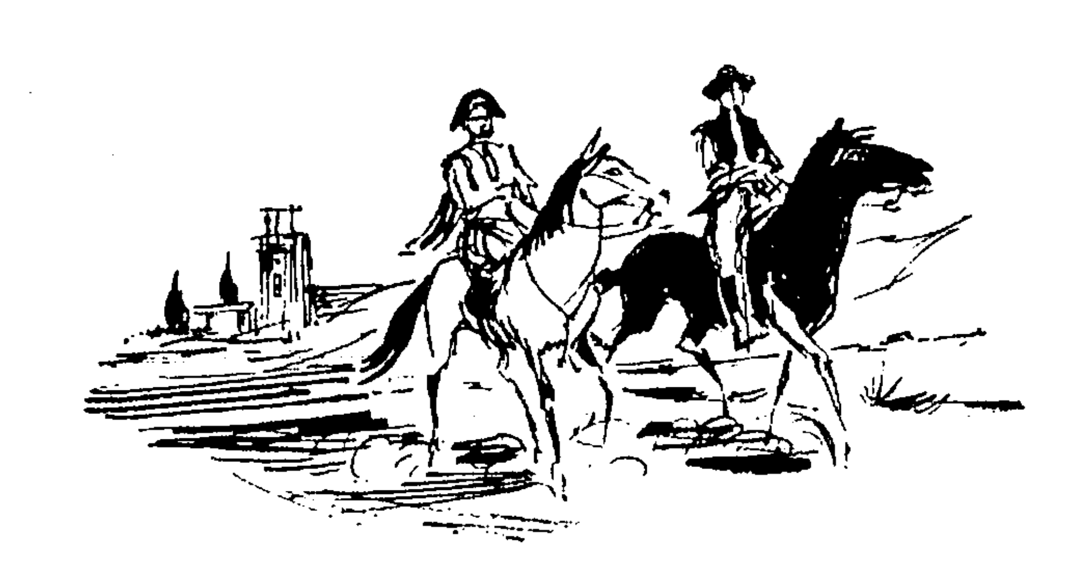
– Il existe donc une force qui l'emporte sur la tienne ? répliqua l'autre, d'un ton de mépris.

– Oui, sorcier ! avoua Satan, dans un grincement de dents.

Et sans doute parce qu'il en avait assez de cette humiliante conversation, le diable – dit-on – emporta sur-le-champ l'âme d'Aldemaüs.

Pendant ce temps, sur la route aux courbes majestueuses, un jeune couple caracolait. Le Comte, honteux, se demandait comment il se ferait pardonner ses injustes soupçons et le procédé sans élégance auquel il avait eu recours. Mais Tiburge, qui devinait ce qui se passait en lui, était trop sage pour abuser de sa victoire. Elle avait aussi décidé de ne pas tarder plus à lui communiquer un réjouissant secret.

– Et ce petit enfant qui va sceller notre union, mon cher mari, me permettrez-vous de le placer sous la protection d'un grand saint de notre contrée à qui je vous demanderai, en outre, d'élever une chapelle ? Il s'appelait Honorat.



A cause d'un sourire



NOUS vous avons donné l'une des plus antiques versions se rapportant à l'origine des Lyguriens. Il en existe de différentes...

Quelques historiens voient en eux des Celtes, ou Galles, qui descendraient de Gomès (ou Gomer), fils de Japhet, c'est-à-dire petit-fils de Noé. Lygurien aurait signifié, en langue celtique : homme de mer. Pour d'autres, Lygur vient de Llygur, qui se traduirait par : montagnard. Enfin, théorie qui n'en démentirait aucune : Lygur serait une déformation de Llygour, soit : peuple établi sur les bords de la mer.

De toute façon, les Lyguriens furent les premiers occupants mémorables de la contrée splendide qui devait, un jour, devenir les « Alpes Maritimes ». On

les appelait aussi « Alpini » (Alpins) ou « Capillati » (à cause de leur longue et épaisse chevelure).

Peuple guerrier, ils étendirent rapidement leurs possessions, ce qui n'alla pas sans éveiller les convoitises.

Or, vers 600 avant J.-C., Nann, le roi des Lygurs, pour fêter la majorité de sa fille, la belle Gyptis, réunissait, en un banquet, tous les prétendants à la main de cette princesse. Elle n'assistait pas au repas. Selon la coutume, elle viendrait au dessert, et, considérant tour à tour les jeunes hommes assemblés, désignerait celui qu'elle choisissait pour époux. Nann était inquiet. Il mangeait du bout des lèvres. Il savait sa fille fantasque, impulsive, capable d'un coup de tête.

Gyptis était son unique enfant; il se faisait vieux et il avait été veuf de bonne heure. Il s'en irait avec plus de tranquillité s'il la laissait mariée.

Naturellement, comme toujours dans les unions royales, et en ce temps-là beaucoup plus qu'aujourd'hui, l'intérêt de la dynastie entrait en ligne de compte, tout au moins pour l'enrichissement du territoire et la conclusion de nouvelles alliances.

Mais Nann n'imposait pas à Gyptis un candidat plutôt qu'un autre. Nous dirions même qu'elle n'avait que l'embarras du choix. La fine fleur de ce que nous appellerons la noblesse guerrière constituait l'assemblée de ses soupirants. Tous

étaient jeunes, beaux, vaillants. Ils avaient apporté de somptueux cadeaux en témoignage de gratitude pour l'honneur qui leur était fait d'attendre, à la table du roi, la décision de l'une des plus ravissantes princesses du monde.

Au fur et à mesure que le repas s'avançait, une certaine nervosité se décelait dans leurs propos et leurs gestes. Lequel serait l'élu ? Chacun espérait qu'il serait celui-là.

Et la minute du Destin arriva.

La jeune fille apparut. Un grand silence se fit. Mais un silence pour ainsi dire frémissant : les vœux ardents de tous convergèrent sur Gyptis qui les dévisagea un à un, avant de prendre la coupe que lui tendait son père, une coupe remplie d'hypocras.

Une fois son choix fixé, elle devait y tremper les lèvres puis la présenter à l'heureux mortel qui deviendrait son mari.

Déjà, elle avait passé devant quelques-uns sans avoir fait le geste attendu quand une rumeur éclata au dehors.

Qu'arrivait-il ? Instinctivement, les jeunes hommes se précipitèrent sur les armes qu'ils avaient déposées près d'eux.

Mais la tente royale s'écarta et l'on vit entrer un étranger superbe. Il respirait la force du chef d'armée et cependant, ses mouvements, sa démarche, ses vêtements plus beaux et plus fins que ne l'étaient

les vêtements d'apparat des convives médusés, tout en lui affirmait une élégance insoupçonnée jusque-là par nos rudes Lyguriens.

Délibérément, il marchait vers le vieux Nann qu'il avait, d'un coup d'œil, identifié. Mais il s'arrêta tout à coup, s'immobilisa, visiblement fasciné par l'enfant aux longues tresses blondes qui, elle-même, semblait subir un sortilège. La coupe d'hymen à la main et comme si tout ce qui n'était pas le fier intrus eût cessé d'exister, sans le quitter des yeux, à la façon d'un automate, elle s'approcha, leva la coupe jusqu'à sa bouche, puis, ayant bu, l'offrit à l'homme venu d'ailleurs. Et tandis qu'il buvait à son tour, un mouvement de révolte gronda dans l'assemblée. N'était-ce pas un affront infligé à tous ?

Le roi les arrêta d'un geste. Il avait compris que l'inconnu ne s'était pas présenté en d'amicaux desseins. Dans le bruit perçu tout à l'heure, il avait discerné une agitation guerrière de débarquement. Grâce à sa fille, la chance avait tourné !

En effet, l'étranger, ayant jeté ses armes à terre, s'agenouilla devant lui et lui demanda d'agréer et bénir la marque d'éclatante faveur reçue de Gyptis.

Il avait nom Protis et c'était un Grec de Phocée (aujourd'hui Fotcha), l'admirable cité grecque d'Asie Mineure. Il se proposait de rejoindre Cyrnos, en Corse, dans la belliqueuse intention de s'y

établir. Ses galères avaient abordé au territoire lygurien afin de s'y ravitailler, fût-ce de force. Sans doute avait-il eu encore d'autres projets qu'il jugea inutile d'exposer : le royaume du vieux Nann avait dû lui sembler de bonne prise.

Et voilà qu'il en devenait possesseur par les voies de l'amour ! Ses galères phocéennes n'avaient accompli tout ce périple que pour le conduire aux mystérieux rendez-vous de Cupidon.

Les noces furent célébrées avec le faste de l'époque. Nann rendait grâce aux dieux, les jeunes mariés échangeaient des regards énamourés.

Bien entendu, il y eut des jaloux. Le groupe des prétendants dédaignés, leurs familles, et puis ceux qui comptaient sur le grand âge du roi pour en obtenir des privilèges, voire, plus simplement, pour le renverser et prendre sa place. Des complots se tramèrent. Toute cette agitation fit long feu. L'esprit de rébellion ne triompha pas. Après quelques exécutions pour l'exemple, l'ordre et la soumission se rétablirent. Mais l'époux de Gyptis comprit qu'il serait dangereux de laisser ses troupes inactives. Or, la jeune femme avait reçu en dot le golfe même où il avait abrité ses navires, et, avec, les calanques de liquide saphir qui, tout auprès, découpaient la côte. Ne serait-ce pas une belle et sage idée que d'édifier là une ville qui, dans la suite des temps, rappellerait au monde

le débarquement miraculeux ? Les hommes de guerre ont pour but de détruire. Mais les Phocéens avaient, aussi, l'habitude de bâtir.

Avec cœur, ils se mirent à l'ouvrage. Marseille fut fondée, sous le nom de Massiglia. Ils s'y installèrent, heureux de retrouver dans les collines odorantes, dans les baies lumineuses, une réplique des rivages de Phocée.

De là, leurs navires couleur de hyacinthe et de pourpre sillonnèrent les environs, apportant à ce pays devenu leur un « parfum d'hellénisme », un sens artistique, absents des mœurs rudes des Lyguriens.

Les ennuis commencèrent pour eux lorsqu'ils jetèrent les bases d'une autre grande cité, à l'est de Massiglia. Les Lyguriens trouvèrent que c'en était assez et qu'il était temps de rester maître chez soi. Seulement, s'ils étaient vaillants jusqu'à la folie, les Lyguriens n'égalaient pas l'adversaire en discipline stratégique. Ils eurent beau accourir de partout, ils furent décimés par les Phocéens qui, pour perpétuer leur action, désignèrent la ville nouvelle du nom de Nike, c'est-à-dire, en grec : Victoire !

Et Nike, c'est Nice aujourd'hui, ou Nizza ! Nizza la belle qui, après Marseille, serait, elle aussi, née du sourire d'une jeune fille offrant au convive inattendu la coupe d'hymen.

Catherine Segurane



VOUS connaissez Catherine Segurane... Un nom qui résonne à travers les archives niçoises avec un écho de fanfares militaires.

On a beaucoup écrit sur cette femme héroïque. Une rue de Nice a reçu son nom. Son buste, s'il est maintenant – loin des yeux de la foule – à la Bibliothèque, orna jadis la porte Pairolière (Païrouliera en langage nissard).

Mais le récit de son acte d'éclat varie selon qui le raconte. Comme il arrive chaque fois qu'un fait est appelé à impressionner la postérité, il entre, selon l'expression, « dans la légende », qui l'accommode à sa façon. Sa vérité première s'estompe et ce n'est pas toujours la narration la plus élégante qui prévaut. L'histoire de Catherine Segurane en est un exemple frappant. N'a-t-on pas dit qu'elle avait chassé le Turc en lui montrant... en

lui montrant... Oh ! Puis ! Après tout, vous connaissez le mot : en lui montrant son postérieur !

Quant à nous, qui écrivons ici sous le signe de la légende, nous allons, pour évoquer cette autre grande Catherine, nous appliquer à respecter l'Histoire.

Rapidement, car il faut bien situer les faits, je vous rappellerai que Nice passa en 1388 sous la domination de Amédée VII le Rouge, Comte de Savoie, à la fois l'un des plus éblouissants politiques et l'un des plus fiers hommes d'armes de tous les temps (1).

Et Nice fut si fidèle à la Maison de Savoie qu'elle mérita d'en porter témoignage sur ses armes mêmes où les ducs de Savoie (Vous savez que la Savoie fut érigée en duché) y ajoutèrent l'image d'une jolie femme, debout sur un rocher que caressent les flots, à ses pieds, un chien, et, sur son cœur ouvert, la croix de Savoie. Quant à la devise *Nicœa Civitas*, elle se compléta du plus enviable des superlatifs : *fidelissima*...

Cinq siècles durant, Nice partagea la fortune et, donc, parfois, la glorieuse infortune de la Maison de Savoie. Il en fut ainsi au XVI[e] siècle où, après une trêve de dix ans (2), la guerre se ranima entre

---

(1) Voir *Contes et Légendes de Savoie* du même auteur.

(2) Résultat de la méditation du pape Paul III qui traita avec François I[er] sur la place Croix de Marbre.

Charles-Quint, allié de la Maison de Savoie, et François Ier.

A la tête de l'élite de ses troupes, François Ier vint assiéger Nice. Il avait conclu, auparavant, alliance avec Soliman II, empereur des Turcs, et ce n'est pas notre affaire de juger de cette alliance du Chrétien et de l'Infidèle...

Le 15 août 1543, une flotte turque de trois cents voiles et quatorze mille hommes, sous les ordres du redoutable Khaïr-ad-dïn, aborda le rivage enchanté.

Inférieure en effectifs et en armes, Nice allait cependant résister! Le défenseur de la ville était l'un de ces hommes qui ne cèdent pas devant l'adversaire : dans l'Histoire, son nom est toujours précédé d'*intrépide, d'indomptable,* ou autre qualificatif de *courage malgré tout.* Il s'agissait d'André de Montfort.

Dès l'aube — écrit Louis Caffatti, historien niçois — *cent vingt galères sortaient de la rade de Villefranche et, contournant « en ordonnance » la pointe du Mont Boron, venaient se ranger en ligne de combat, le long du rivage, devant la Cité, alors que, dans le même temps, se groupaient sous ses murs des colonnes de Turcs, de Français et d'ultra-montains. Des batteries disposées sur les flancs du mont Alban, de Saint-Albert et de Cimiez, se révélaient en tonnant...*

On en a froid dans le dos, n'est-ce pas ?

Et nous en venons à notre histoire. « Ouf ! Ce n'est pas trop tôt ! » diront peut-être quelques-uns d'entre vous qui auront trouvé trop longs ces préliminaires.

Vers huit heures déjà, tout semblait perdu, hormis le courage des assiégés.

Lorsque la tour Cinq Caïre (ou Sincaire), minée, ouvrit une brèche à l'ennemi, les Niçois ne pensèrent plus qu'à se laisser tuer au faîte de leurs fortifications enfoncées. La lutte devenait impossible. Un officier turc, au moyen d'une échelle, et suivi de ses soudards, sautait sur le chemin de ronde...

Nice était vaincue ! Le drapeau, marqué de la gracieuse image féminine, allait être foulé. On le vit, précisément, en vain défendu par l'un des obscurs, des sans-grades qui ne le laissa choir qu'avec lui-même, dont le Turc trancha la tête obstinée.

Alors, comme si, au moment où le cher emblème s'affaissait, la figure peinte sur son étoffe s'en fût échappée pour se matérialiser, une femme, tout à coup, surgit d'entre les rangs meurtriers, bondit contre le porte-étendard turc qui s'apprêtait à planter son propre drapeau, qu'elle lui arracha, en adjurant ses compatriotes de ne pas se rendre.

C'était Catherine Segurane ! Venue voir son mari, garde à la porte Païrouliera, elle s'était trouvée juste à point nommé, à l'endroit critique.

Les Niçois furent galvanisés ! J'ai lu quelque part que les morts eux-mêmes se relevèrent au cri de guerre de Catherine, pour bouter l'assaillant hors des murs. Le duc de Savoie, qui accourait, assura définitivement la victoire. Mais sans Catherine Segurane, il fût arrivé trop tard.

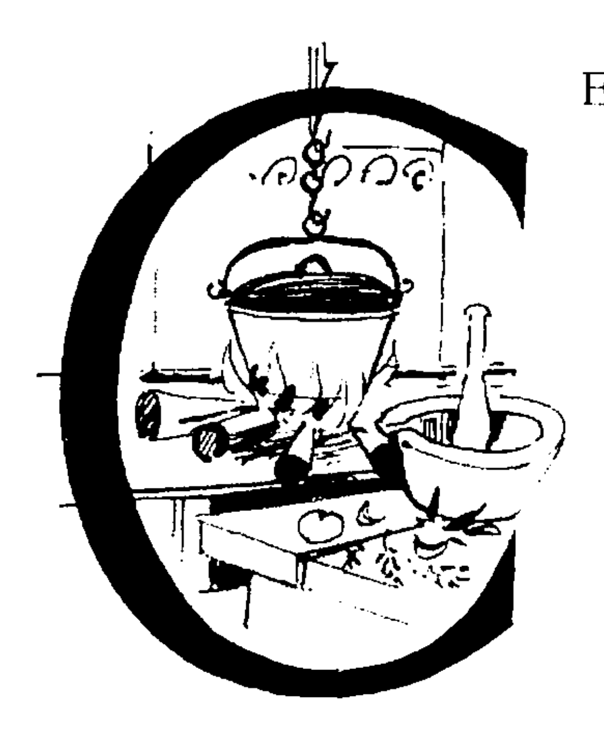
Le culte voué par la cité radieuse à cette femme exceptionnelle est donc un bien juste tribut !

Seulement il paraît qu'elle n'était pas une jolie femme (est-ce assez étonnant, pour une Niçoise !) ! Du moins, son buste voudrait nous le laisser croire qui porte, au-dessous de la date, ces mots : « ...donna man faccia » (femme mal faite...). L'inscription ne pourrait-elle pas concerner l'œuvre du sculpteur, non le modèle ?

En tout cas, cette disgrâce expliquerait que les Niçois, épris et nourris de beauté, l'eussent reléguée là où elle gênerait moins leur reconnaissance ?

Ainsi m'a conté la Chèvre d'Or, tandis que le crépuscule du soir embrasait le ciel, au-dessus des rives merveilleuses que les vagues mêmes se refusent à quitter...

Comment réussir la soupe au Pistou



ERTAINES mamans se sont intéressées aux recettes limousines que j'ai données dans mon livre de « Contes et Légendes de la Marche et du Limousin ». J'avais indiqué comment se fait la bréjaude, la célèbre soupe limousine. Voici, maintenant, la recette détaillée du *Pistou,* telle que nous la trouvons, sous la plume de Nouno (du Gourg) dans un almanach de Provence et du Comté de Nice :

La soupe au Pistou : *soupe de haricots, verts et en grains, carottes, navets avec un quart de petit chou, quelques pommes de terre, une branche de céleri, une courgette, un oignon, le tout coupé en petits morceaux. Après plusieurs bouillons, ajouter deux ou trois tomates entières, non pelées. Quand les légumes sont cuits, retirer les tomates, et ajouter à la soupe quelques poignées de vermicelle.*

D'autre part : *Piler, dans un mortier, quatre gousses d'ail, sept à huit grosses feuilles de basilic, plus les tomates (que l'on aura pelées). Ajouter petit à petit, toujours en tournant, quatre ou cinq cuillerées de très bonne huile d'olive, cent cinquante grammes de Parmesan râpé. En faire une pâte bien liée — c'est le Pistou.*

Au moment de servir, jeter dans la soupe qui achève de bouillir « le pistou » du mortier.

J'ai l'impression qu'un tel potage doit vous donner un de ces accents du midi ! !

TABLE DES MATIÈRES

DANS LA MÊME COLLECTION *(suite)*

LE MONDE

Contes et Légendes des Antilles, par Thérèse GEORGEL.
Contes et Légendes arabes, par Jean CORRIÉRAS.
Contes et Légendes de Bohême, par J. SLIPKA.
Contes et Légendes du Caucase, par Dimitri SOROKINE.
Contes et Légendes de Chine, par Gisèle VALLEREY.
Contes et Légendes d'Écosse, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes d'Espagne, par M. SOUPEY.
Contes et Légendes d'Éthiopie, par Huguette PERAL.
Contes et Légendes du Far-West, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Grande-Bretagne, par S. CLOT.
Contes et Légendes de Hongrie, par E. BENCZE.
Contes et Légendes des Incas, par A.M. LAMBERT-FARAGE.
Contes et Légendes de l'Inde, par R. FOUGÈRE.
Contes et Légendes des Indiens Peaux-Rouges, par FOURÉ-SELTER.
Contes et Légendes du Pays d'Irlande, par Ch.-M. GARNIER.
Contes et Légendes d'Israël, par A. WEILL.
Contes et Légendes du Japon, par F. CHALLAYE.
Contes et Légendes du Liban, par R.R. KHAWAM.
Contes et Légendes de Madagascar, par R. VALLY-SAMAT.
Contes et Légendes du Mexique, par Robert ESCARPIT.
Contes et Légendes d'Outre-Rhin, par H. WEILLER.
Contes et Légendes du Pakistan, par S. HASSAM et A. RASSOOL.
Contes et Légendes du Portugal, par Jean DEFRASNE.
Contes Populaires russes, par E. JAUBERT.
Contes et Légendes du Sénégal, par A. TERRISSE.
Contes et Récits de Sibérie, par P. RONDIÈRE.
Contes et Légendes de Sicile, par Ch. QUINEL et A. de MONTGON.
Contes et Légendes de Suisse, par H. CUVELIER.
Contes et Légendes de Tahiti et des Mers du Sud, par E. Viale-Dufour.
Contes et Légendes de Wallonie, par Max DEFLEUR.

LITTÉRATURE

Récits tirés du Théâtre de Corneille, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Racine, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Molière, par G. CHANDON.
Récits tirés du Théâtre de Shakespeare, par S. CLOT.
Contes et Récits tirés des Opéras Célèbres, par Dimitri SOROKINE.

DIVERS

Contes et Légendes des Hommes volants, par L. SABATIE.
Contes et Légendes de la Mer et des Marins, par QUINEL et de MONTGON.
Aventures et Récits de la Conquête des Pôles, par C. ALZONNE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
HÉRISSEY A ÉVREUX (EURE)
EN OCTOBRE 1966

N° d'Éditeur : H. 10 588 (C. VII) — N° d'Imprimeur : 3604
Imprimé en France

Ecoutez Jean Portail vous chanter un vieux pays niçois qui vous surprendra peut-être. La Baie des Anges, en ces temps-là, n'était pas encore bordée par la falaise orgueilleuse de mille "palaces" et "résidences" : la Promenade des Anglais n'était alors qu'un marécage ! Sur les hauteurs de Cimiez, un fameux bandit déterrait un trésor. Dans la plus étroite de toutes les rues étroites du Vieux Nice, la fille d'un pauvre saleur d'anchois rêvait d'être la reine du carrosse d'un jour. A Peille, village haut-perché, des fées venaient au bal. Par les chemins escarpés des corniches, de petits ânes trottinaient sous des charges plus grosses qu'eux. Les "pescadous" scrutaient la mer d'outre-mer, craignant d'y voir apparaître des voiles barbaresques... Mais déjà, déjà, la soupe au pistou sentait si bon !

